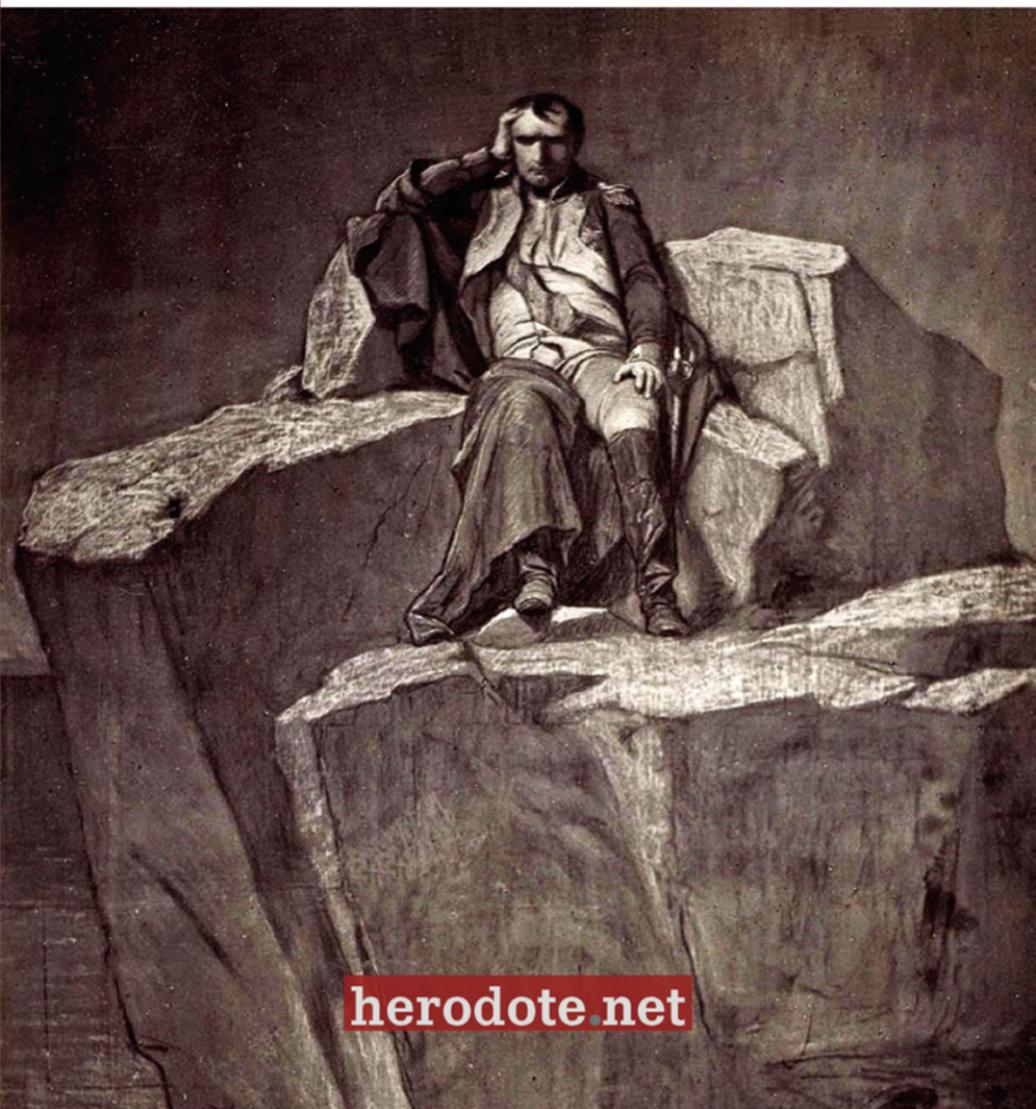


Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



herodote.net

herodote.net vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connexion requise).

[Pour plus d'informations](#)

Mémorial de Sainte-Hélène

Par le comte de Las Cases

Tome XIV

Du manuscrit au Mémorial

Nous avons encadré d' « accolades » et marqué de l'idéogramme  tous les passages du Mémorial qui ont été repris du manuscrit initial.

Ce manuscrit a été rédigé à Sainte-Hélène par le comte de Las Cases, annoté par Napoléon, confisqué par les Anglais et restitué enfin au comte à la mort de l'Empereur.

Sa copie a été retrouvée dans des conditions romanesques par la Fondation Napoléon et éditée le 5 octobre 2017 chez Perrin.

La comparaison du manuscrit et du Mémorial permet de distinguer les informations engrangées à Sainte-Hélène de celles qui sont tirées des enquêtes ultérieures du comte de Las Cases... et de son imagination.

Jean-Marc Simonet,

herodote.net

Sommaire

Mercredi 13 novembre 1816. L'épée du grand Frédéric. – On espère que le lion s'endormira. – Nouvelles tracasseries du gouverneur ; il m'enlève mon domestique. – Notre sort enviable dans nos misères. – Bonheur de l'avoir approché.

Jeudi 14 novembre 1816. Nouvelles occupations de l'Empereur. – Sur les grands capitaines ; la guerre, etc. – Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. – Avocats. – Curés. – Autres objets.

Vendredi 15 novembre 1816. L'Empereur change de manière à nous affecter. – Le gouverneur nous environne de fortifications. – Terreurs de sir Hudson Lowe. – Général Lamarque. – Mme Récamier et un prince de Prusse.

Samedi 16 novembre 1816. Les ministres anglais actuels ; portraits. – Tous les ministères, autant de léproseries ; honorables exceptions. – Sentiments de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

Dimanche 17 novembre 1816. Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. – Le père d'un de ses aides de camp. – Ordures de Paris. – Roman abominable. – Sur les joueurs. – Famille La Rochefoucauld, etc.

Lundi 18, mardi 19 novembre 1816. Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. – Dires épars ; notes perdues.

Mercredi 20 novembre 1816. Sur les difficultés de l'histoire. – Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien.

Jeudi 21 au dimanche 24 novembre 1816. Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. – Ses offres. – Seconde visite. – Troisième ; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien : cause de ma déportation.

Mon enlèvement de Longwood – Réclusion au secret à Sainte-Hélène

Lundi 25 novembre 1816. Mon enlèvement de Longwood.

Mardi 26, mercredi 27 novembre 1816. Visite officielle de mes papiers, etc.

Jeudi 28 au samedi 30 novembre 1816. Ma translation à Balcombe's cottage.

Dimanche 1^{er} au vendredi 6 décembre 1816. Je prends un parti ; mes lettres à sir Hudson Lowe ; etc.

Samedi 7 au lundi 9 décembre 1816. Mes griefs personnels contre sir Hudson Lowe. – Traits caractéristiques.

Mardi 10 au dimanche 15 décembre 1816. La fameuse pièce clandestine. – Mon interrogatoire par sir Hudson Lowe. – Ma lettre au prince Lucien.

Lundi 16 décembre 1816. Mes vives inquiétudes. – Lettre de l'Empereur, vrai bonheur.

Mardi 17 au jeudi 19 décembre 1816. Sur la lettre de l'Empereur. – Réflexions. – Détails. – Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe.

Mercredi 13 novembre 1816.

L'épée du grand Frédéric. – On espère que le lion s'endormira. – Nouvelles tracasseries du gouverneur ; il m'enlève mon domestique. – Notre sort enviable dans nos misères. – Bonheur de l'avoir approché.



+ Épée de François I^{er},
musée de l'armée,
Paris.

Le matin, chez l'Empereur et dans un moment de non-occupation, je considérais la grosse montre du grand Frédéric, accrochée près de la cheminée, ce qui a conduit l'Empereur à dire : « J'ai eu dans mes mains d'illustres et précieux monuments, j'ai possédé l'épée du grand Frédéric ; les Espagnols m'ont rapporté aux Tuileries l'épée de François Ier : l'hommage était grand, il a dû leur coûter ; et les Turcs, les Persans, n'ont-ils pas prétendu me faire présent d'armes qui auraient appartenu à Gengis Khan, à Tamerlan, à Schah Nadir, ou autres, je ne sais ; car je crois bien que ce n'est que dans leur seule démarche et leur seule intention qu'il faut prendre la vérité. »

Et comme à la suite de tout cela je terminais par mon grand étonnement qu'il n'eût pas fait des efforts pour conserver l'épée du grand Frédéric : « Mais j'avais la mienne », a-t-il repris avec une douceur de voix et un sourire tout particuliers, et me serrant légèrement l'oreille. Et au fait il avait raison, je lui disais là une grosse bêtise.

Plus tard, il revenait sur ce qu'il avait voulu et ce qu'il eût dû, disait-il, en se remariant, épouser une Française. « C'était éminemment national, disait-il ; la France était assez grande, son monarque assez puissant pour pouvoir négliger toute considération étrangère. D'ailleurs, l'alliance du sang entre souverains ne tient pas contre les intérêts de la

politique, et, sous ce rapport même, ne prépare que trop souvent des scandales en morale aux yeux des peuples ; puis, c'est admettre une étrangère aux secrets de l'État : elle peut en abuser ; et si l'on compte soi-même sur les siens au-dehors, on peut se trouver n'avoir posé le pied que sur un abîme recouvert de fleurs. En tout, c'est une chimère que de croire que ces alliances garantissent ou assurent jamais rien. »

Quoi qu'il en soit, la mesure d'un nouveau mariage transporta d'aise les citoyens sages qui cherchaient un avenir. Napoléon, peu de jours après cette détermination, dit à un de ses ministres (le duc Decrès), dans un moment de gaieté : « On est donc bien joyeux de mon mariage ? – Oui, sire, beaucoup. – J'entends : c'est qu'on suppose que le lion s'endormira. – Mais, sire, pour dire le vrai, nous y comptons un peu. – Eh bien, dit Napoléon après quelques instants de silence, l'on se trompe, et ce n'est pas aux vices du lion qu'il faudra s'en prendre. Le sommeil lui serait aussi doux peut-être qu'à tout autre ; mais ne voyez-vous pas qu'avec l'air *d'attaquer sans cesse*, je ne suis pourtant jamais occupé *qu'à me défendre*. » Cette assertion a pu laisser des doutes tant qu'a duré la lutte terrible ; mais la joie et les indiscretions de la victoire sont venues depuis consacrer la vérité. On a vu les uns se vanter qu'ils auraient continué la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent abattu leur ennemi ; qu'ils n'avaient jamais eu d'autre pensée. D'autres¹ n'ont pas craint de publier que c'était sous le masque des alliances du sang même, et sous celui de l'amitié qu'ils avaient ourdi le complot de sa chute !!!...

Aujourd'hui et les deux jours suivants ont été pour moi remplis par une tracasserie qui m'était personnelle, et qui a trop influé sur mes destinées pour que je ne la mentionne pas ici. Depuis mon séjour

1. Observateur autrichien, 1817 ou 1818. (LC)

à Longwood, j'avais pour domestique un jeune habitant de l'île, mulâtre libre, dont j'avais lieu d'être fort content ; tout à coup il prit fantaisie à sir Hudson Lowe de m'en priver.

¶ Poussé par son occupation ingénieuse à nous tourmenter, ou, comme beaucoup d'autres se sont obstinés à le penser, par suite d'un plan perfidement combiné, il me dépêcha l'officier de garde anglais, pour m'annoncer qu'ayant conçu quelques inquiétudes sur ce que mon domestique était natif de l'île, il allait me le retirer, et le remplacerait par un autre de son choix. Ma réponse fut simple et positive : « Le gouverneur, disais-je, pouvait m'enlever mon domestique si cela lui plaisait, mais il devait s'épargner la peine de le remplacer par un autre de son choix. J'apprenais chaque jour à me détacher des jouissances de la vie. Je saurais, au besoin, me servir de mes propres mains : cette privation de plus serait peu de chose au milieu des souffrances dont il nous entourait. » ¶

Alors commencèrent à ce sujet une foule de messages et de notes. Sir Hudson Lowe écrivait jusqu'à trois ou quatre fois par jour à l'officier de garde, chargé de me donner autant de communications. Sir Hudson Lowe ne comprenait pas mes difficultés, disait-il, et n'imaginait pas quelle objection je pouvais avoir contre un domestique donné de sa main... Celui qu'il aurait choisi en vaudrait bien un autre... Son offre de le choisir lui-même n'était qu'une attention de sa part, etc., etc.

Je souffrais des allées et venues du pauvre officier, et j'en étais fatigué pour mon compte. Je le priai donc, pour épargner ses pas, d'assurer le gouverneur que ma réponse demeurerait toujours la même, savoir : qu'il pouvait bien m'enlever mon domestique, mais qu'il ne devait pas songer à m'en faire accepter un de son choix ; qu'il pouvait

bien mettre garnison chez moi par la force, mais non jamais de mon propre consentement. Cependant, durant tous ces colloques, on avait fait venir mon domestique, on l'avait questionné, on l'avait retiré une première fois de mon service, puis rendu et enfin retiré tout à fait.

Je rendis compte du tout à l'Empereur, qui m'approuva fort de n'avoir pas voulu laisser introduire un espion, disait-il, au milieu de nous. « Mais comme votre privation, ajouta-t-il d'une manière charmante, est dans l'intérêt de tous, il n'est pas juste que vous en souffriez seul ; faites venir Gentilini, mon valet de pied, qu'il prenne son service auprès de vous ; il sera enchanté de gagner quelques napoléons de plus ; vous lui direz d'ailleurs que c'est par mon ordre. » Gentilini s'y rendit d'abord avec gaieté ; mais, le soir même, le pauvre garçon vint me dire qu'on lui avait fait observer qu'il n'était pas convenable qu'un domestique de l'Empereur servît un particulier !!!... Et l'Empereur poussa la bonté jusqu'à faire venir Gentilini pour lui en donner l'ordre de sa propre bouche...

C'était ainsi que ce gouverneur continuait à nous persécuter journellement et sous toutes les formes, bien que je n'en dise plus rien, non que je m'y fusse accoutumé, mais parce que, dans la masse de nos peines, celles qui ne nous venaient que de sa mauvaise humeur n'étaient plus que de légers accessoires. Et en effet, qu'auraient-elles pu être auprès de nos grandes misères ?...

Si l'on s'est bien pénétré de toute l'horreur de notre situation, on me voit jeté, et probablement pour jamais, sur une plage déserte à deux mille lieues de la patrie, confiné dans une étroite prison, sous un ciel, dans un climat, sur un sol, qui ne sont pas les nôtres. On me voit errer vivant dans les sinuosités du tombeau, seul terme probable de tant de maux. J'ai perdu ma femme, mes enfants, mes amis, bien

qu'ils jouissent encore de la vie, mais leur univers n'est plus le mien ; et privé désormais de la communication des hommes, il me reste à pleurer les épanchements de l'amitié, les douceurs de la famille, les intimités, les charmes de la société... Certes, en lisant ceci, il n'est personne sans doute, quelles que soient ses opinions, son pays, ses dispositions naturelles, qui ne m'accorde sympathiquement quelques regrets, et ne se sente arracher quelque mouvement de commisération, tant il me voit à plaindre ; eh bien, pourtant, il aurait tort, je vais me rendre enviable !...

Quel est celui dont le cœur ne bat à de certains actes d'Alexandre ou de César ? Qui approcherait sans émotion des vestiges de Charlemagne ? De quel prix ne nous seraient pas les paroles, le son de la voix de Henri IV ? Eh bien ! aux moindres symptômes de quelque abattement moral, si je sentais le besoin de retremper mon âme, le cœur plein de telles sensations, l'esprit rempli de telles idées, je m'écriais : Je possède tout cela, mieux que tout cela ; et ici ce ne sont point de seules illusions, de simples ressouvenirs d'histoire, je suis aux côtés mêmes de l'objet vivant qui a accompli tant de prodiges ; chaque jour, à chaque instant, je considère à mon gré les traits de celui dont un clin d'œil ordonna tant de batailles et décida de tant d'empires ; je lis sur ce front que décorent les lauriers de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna, de Friedland ; je puis presque toucher cette main qui régita tant de sceptres et distribua tant de couronnes, qui saisit les drapeaux d'Arcole et de Lodi, qui, dans une occasion solennelle, rendait à une femme éplorée les seules preuves de la culpabilité de son mari ; j'entends cette même voix qui, à la vue des pyramides d'Égypte, prononçait à ses soldats : « Enfants, du haut de ces monuments quarante siècles nous contemplant ! », qui, arrêtant sa suite à la vue d'un convoi de blessés autrichiens, disait en se découvrant : « Honneur et respect au courage malheureux ! » Je cause

presque familièrement avec celui-là même dont les conceptions ont manié l'Europe, qui se faisait un passe-temps des embellissements de nos villes et de la prospérité de nos provinces, qui nous avait élevés si haut dans l'esprit des peuples, et avait porté notre gloire jusqu'aux nues !... Je le vois, je l'entends, je le soigne, je m'efforce de lui être agréable, je le console peut-être !... quelle situation !... Eh bien ! à présent me plaint-on encore ? une foule, au contraire, n'enviera-t-elle pas mon sort ? Qui, au fait, obtint un tel bonheur, réunit des circonstances pareilles aux nôtres ?.....

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 14 novembre 1816.

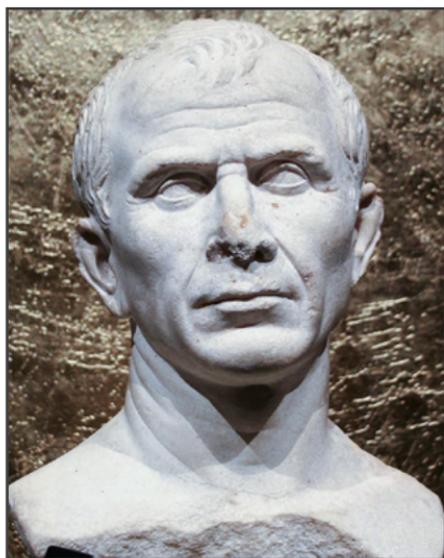
Nouvelles occupations de l'Empereur. – Sur les grands capitaines ; la guerre, etc.
– Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. – Avocats. –
Curés. – Autres objets.

L'Empereur, sur les six heures, m'a fait appeler dans sa chambre. Il venait de dicter, m'a-t-il dit, un fort beau chapitre sur les droits maritimes ; il me parlait d'autres plans d'ouvrages ; j'ai osé lui rappeler les quatorze paragraphes dont il avait déjà eu l'idée, et que j'ai déjà mentionnés ailleurs, il en a écouté le ressouvenir avec plaisir, et a assuré qu'il y viendrait certainement un jour.

Il s'est mis de là à lire et à corriger des notes précieuses qu'il avait dictées au grand-maréchal sur la différence des guerres anciennes et modernes, sur l'administration des armées, leur composition, etc., etc. Puis, s'étant mis à causer, et se lançant sur le sujet, entre autres choses il a dit : « Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toujours de la combinaison et

du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le grand Gustave et autres, ils réussissent toujours ; est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non, mais parce qu'étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir.

« *Alexandre*², à peine au sortir de l'enfance, conquiert, avec une poignée de monde, une partie du globe, mais fut-ce de sa part une simple irruption, une façon de déluge ? Non ; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur ; malheureusement



Buste de César, trouvé dans le Rhône, musée d'Arles.

quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. » Et l'Empereur développait les campagnes d'Alexandre, et je voyais le sujet sous un jour tout nouveau.

Passant ensuite à *César*³, il disait, qu'au rebours d'Alexandre, il avait commencé sa carrière fort tard, et qu'ayant débuté par une jeunesse oisive et des plus vicieuses il avait

2. Alexandre le Grand (356-323 avant J.-C.) roi de Macédoine.

3. Caius Iulius Caesar dit Jules César (100-44 avant J.-C.).

fini montrant l'âme la plus active, la plus élevée, la plus belle ; il le pensait un des caractères les plus aimables de l'histoire. « César, observait-il, conquiert les Gaules et les lois de sa patrie ; mais, est-ce au hasard et à la simple fortune qu'il doit ses grands actes de guerre ? » Et il analysait encore les hauts faits de César comme il avait fait de ceux d'Alexandre.



Éléphants d'Hannibal combattant l'infanterie romaine de Scipion l'Africain à la bataille de Zama (202 avant J.-C.). Peinture de Cornelis Cort.

« Et cet *Annibal*⁴, disait-il, le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses ; qui, à vingt-six ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible ; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait

4. Hannibal Barca (247-ca.181 avant J.-C.).

insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre ; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et tant de grandes actions qu'aux caprices du hasard, aux faveurs de la fortune ? Certes, il devait être doué d'une âme de la trempe la plus forte, et avoir une bien haute idée de sa science en guerre, celui qui, interpellé par son jeune vainqueur, n'hésite pas à se placer, bien que vaincu, immédiatement après Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime les deux premiers du métier.

« Tous ces grands capitaines de l'Antiquité, continuait Napoléon, et ceux qui, plus tard, ont dignement marché sur leurs traces, n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art ; c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de faire constamment de la guerre une véritable science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer en approcher.

« On a attribué à la fortune mes plus grands actes, et on ne manquera pas d'imputer mes revers à mes fautes ; mais si j'écris mes campagnes, on sera bien étonné de voir que dans les deux cas, et toujours, ma raison et mes facultés ne s'exercèrent qu'en conformité avec les principes, etc. »



Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne sur le théâtre de la guerre, par van den Bosch.

Comme il est à désirer que l'Empereur accomplisse sa pensée d'écrire ses campagnes ! Quels commentaires que ceux de Napoléon⁵ !!!

L'Empereur a continué d'analyser de la sorte *Gustave-Adolphe*⁶, *Condé*⁷, chez qui il disait que la science semblait avoir été un instinct, la nature l'ayant produit tout savant ; Turenne, qui, au contraire, ne s'était formé qu'avec peine et à force d'instruction. Et m'étant permis de lui dire à ce sujet qu'on avait

5. Il paraît que l'Empereur n'a point entièrement exécuté cet ouvrage, qui eût été d'un si grand prix pour le métier. Toutefois la seconde livraison des *Mémoires de Napoléon par les généraux Montholon et Gourgaud*, qu'on publie en ce moment (Paris, Bossange frères), renferme des notes critiques de Napoléon sur un ouvrage de guerre, qui sont du plus grand intérêt et peuvent nous tenir lieu, à certains égards, de ce que nous aurons perdu. On y trouve précisément les grands capitaines de l'Antiquité mentionnés ici, mais avec ce développement, cette vigueur et cette supériorité d'une dictée réfléchie sur l'extrait informe d'une conversation courante. Un autre objet bien intéressant, présenté par les mêmes volumes, est l'ensemble des pièces officielles et le protocole des négociations de Châtillon. On a parlé des embarras de Louis XIV, à la fin de la guerre de la Succession et des cruelles conférences de Gertruidenberg ; mais que sont-elles, grand Dieu ! auprès du congrès de Châtillon ! et quel n'est pas l'état désespéré du malheureux Empire français et la situation de son plénipotentiaire unique, luttant seul contre toute la diplomatie victorieuse de l'Europe ! Du reste, on s'étonne peu après cela de la haute et grande considération que le duc de Vicence a comme imposée à tous ces étrangers. Cela devait être, tant il leur montre de loyauté, d'élévation, de franchise, en un mot tout ce qui compose une belle âme. Sa correspondance respire constamment le sujet fidèle, l'ami dévoué et surtout l'excellent citoyen. Aussi, sans discuter le mérite de son opinion personnelle, fût-on même d'un avis opposé, il devient impossible de ne pas se sentir pénétré de vénération à une telle lecture. (LC)

6. Gustave II Adolphe, dit le Grand (1594-1632).

7. Louis II de Bourbon-Condé, dit le Grand Condé (1621-1686).

remarqué pourtant que *Turenne*⁸ n'avait point formé d'élèves, tandis que Condé en avait laissé plusieurs fort distingués : « Par caprice du hasard, a repris l'Empereur ; c'est le contraire qui eût dû arriver. Mais il ne dépend pas toujours des maîtres de faire de bons écoliers ; encore faut-il que la nature s'y prête : la semence doit rencontrer son terrain. » Il a continué sur *Eugène*⁹, *Marlborough*¹⁰, *Vendôme*¹¹, etc., sur le *grand Frédéric*¹², qu'il disait avoir été, sur toutes choses, tacticien par excellence, et avoir eu le secret de faire des soldats de véritables machines. À son sujet, il a dit : « Combien les hommes diffèrent parfois de ce qu'ils s'annoncent ! Savent-ils bien toujours eux-mêmes ce qu'ils sont ? En voilà un, remarquait-il, qui, au début, prend la fuite devant sa propre victoire, et qui, tout le reste de sa carrière, se montre bien certainement le plus intrépide, le plus tenace, le plus froid des hommes, etc. »

Après dîner, l'Empereur, plein de son travail du jour, dont il suit depuis quelque temps le sujet avec une espèce de plaisir et de satisfaction, a parlé jusqu'à près d'une heure du matin, traitant en maître, de la manière la plus ingénieuse, la plus forte et la plus lumineuse, une foule d'objets de guerre.

Il revenait sur la grande différence de la guerre des anciens avec celle des modernes. « L'invention des armes à feu a tout changé, observait-il ; cette grande découverte était, du reste, tout à l'avantage des

8. Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, dit Turenne (1611-1675) maréchal de France. Les exactions commises par Turenne pendant la guerre de Hollande dans le Palatinat (1674) restent dans les mémoires sous le nom de Ravage du Palatinat. (*JMS*)

9. Eugène de Savoie-Carignan, dit Le Prince Eugène (1663-1736). Généralissime des armées impériales du Saint-Empire romain germanique. (*JMS*)

10. John Churchill, 1^{er} duc de Marlborough (1650-1722).

11. Louis-Joseph de Bourbon, dit le Grand Vendôme (1654-1712).

12. Frédéric II de Prusse, dit le Grand Frédéric (1712-1786).

assaillants, bien que jusqu'ici la plupart des modernes aient soutenu le contraire. La force corporelle des anciens, observait-il encore, était en harmonie avec leurs armes offensives et défensives ; les nôtres, au contraire, celles de nos jours sont tout à fait hors de notre sphère. »

Si l'Empereur laisse après lui des idées sur ces objets, son opinion sera bien précieuse. Il l'a donnée ce soir sur la plupart des circonstances militaires ; il s'est élevé aux plus hautes idées, il est descendu dans les plus petits détails.

Il disait que la guerre ne se composait que d'accidents, et que bien que tenu de se plier à des principes généraux, un chef ne devait jamais perdre de vue tout ce qui pouvait le mettre à même de profiter de ces accidents. Le vulgaire appellerait cela bonheur, et ce ne serait pourtant que la propriété du génie...

Il voulait que, dans l'état actuel, on donnât plus de consistance au troisième rang de l'infanterie, ou bien qu'on le supprimât ; et il en développait le motif...

Il voulait que l'infanterie chargée par la cavalerie tirât de fort loin sur elle, au lieu de l'attendre à bout portant, comme on le fait aujourd'hui ; et il en démontrait l'avantage...

Il disait que l'infanterie et la cavalerie, laissées à elles-mêmes sans artillerie, ne devaient point amener de résultat décisif ; mais qu'avec de l'artillerie, et toutes choses d'ailleurs égales, la cavalerie devait détruire l'infanterie ; et il développait très lumineusement toutes ces choses, et une foule d'autres encore.

Il ajoutait que l'artillerie faisait aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples ; qu'on se battait à coups de canon comme à coups de poing, et qu'en bataille comme à un siège, l'art consistait à présent à faire converger un grand nombre de feux sur un même point, que la mêlée une fois établie, celui qui avait l'adresse de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi, sur un de ses points, une masse inopinée d'artillerie, était sûr de l'emporter. Voilà quel avait été, disait-il, son grand secret et sa grande tactique.



Artillerie mobile de Bonaparte à la bataille de Roveredo le 18 fructidor an IV (4 septembre 1796). Détail d'une gravure de Duplessi-Bertaux.

Du reste, concluait-il, il ne pouvait pas y avoir ce que dans sa pensée il concevait être une véritable armée, sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat, peut-être même de l'officier. Il ne pouvait pas y en avoir avec nos fours, nos magasins, nos administrations, nos voitures. Il n'y aurait d'armée que quand, à l'imitation des Romains, le soldat recevrait son blé, aurait des moulins à bras, cuirait son pain sur sa petite platine, etc. Il n'y aurait d'armée que quand on aurait mis en fuite toute notre effroyable administration paperassière, etc.

« J'avais médité, disait-il, tous ces changements ; mais pour oser les mettre en pratique, il m'eût fallu une profonde paix : une année de guerre ne le permettait pas ; elle se fût révoltée, elle m'eût envoyé promener, etc. »

Puisque j'en suis à ce sujet, je vais réunir ici quelques notes éparses, recueillies à différents instants sur les innovations projetées par l'Empereur, non seulement sur l'armée, mais encore sur beaucoup d'autres objets essentiels à l'organisation sociale.

L'Empereur avait le projet, à la paix générale, nous a-t-il dit plus d'une fois, d'amener chaque puissance à une immense réduction des armées permanentes. Il eût voulu que chaque souverain se bornât à sa seule garde, comme cadre du reste de l'armée à composer au besoin. Il eût voulu, s'il avait été contraint de conserver une forte armée en temps de paix, l'employer aux travaux publics, lui donner une organisation, une tenue et une manière de se nourrir tout à fait spéciale. On trouvera sans doute une partie de ces choses dans ses *Mémoires* ; je sais qu'il les a dictées en différents moments à plusieurs de ces messieurs.

Il avait éprouvé, disait-il, que la plus grande gêne dans ses plans de campagne et ses grandes expéditions venait de la nourriture moderne

des soldats, du blé qu'il fallait trouver, de la farine qu'il fallait obtenir en le faisant moudre, enfin du pain qu'il fallait parvenir à faire cuire. Or, la méthode romaine, qu'il approuvait fort, et qu'il eût adoptée en tout ou en partie, eût remédié à tous ces inconvénients. « Avec elle, disait l'Empereur, on allait au bout du monde ; mais encore fallait-il du temps pour amener à la transition d'un tel régime : il ne pouvait s'opérer par un simple ordre du jour. J'en avais eu la pensée depuis longtemps ; mais quelle qu'eût été ma puissance, je me fusse bien donné de garde de le commander. Il n'est point de subordination ni de crainte pour les estomacs vides. Ce n'était qu'en temps de paix et à loisir qu'on eût pu y arriver insensiblement : je l'aurais obtenu en créant des mœurs militaires nouvelles. »

L'Empereur eût constamment tenu à faire passer toute la nation par l'épreuve de la conscription. « Je suis intraitable sur les exemptions, disait-il un jour au Conseil d'État : elles seraient des crimes. Comment charger sa conscience d'avoir fait tuer l'un au détriment de l'autre ? Je ne sais même pas si j'exempterai mon fils. » Et dans une autre occasion il disait encore que la conscription est la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, la véritable institution de toutes ses habitudes ; et puis la nation, ajoutait-il, se trouvait de la sorte toute classée dans ses véritables intérêts pour sa défense au-dehors et son repos au-dedans. « Organisé, maçonné de la sorte, disait-il, le peuple français eût pu défier l'univers ; il eût pu, et avec plus de justesse, renouveler ce mot des fiers Gaulois : *Si le ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances.* »

Dans son système et ses intentions, la conscription, loin de nuire à l'éducation, en fût devenue l'instrument. L'Empereur en serait arrivé, disait-il, à avoir dans chaque régiment une école pour le commencement ou la continuation de l'enseignement dans tous les genres, soit

pour la ligne scientifique, pour les arts libéraux ou pour les simples mécaniques. « Et rien de plus aisé que d'obtenir tout cela, remarquait-il ; le principe une fois adopté, vous eussiez vu chaque régiment tirer tout ce qui eût été nécessaire de ses rangs mêmes : et quel bienfait le déversement de tous ces jeunes gens avec leurs connaissances acquises, n'eussent-elles été qu'élémentaires, avec les mœurs qui en dérivent nécessairement, n'aurait-il pas été produire dans la masse de la société ! etc. »

Un jour, l'Empereur disait encore que, s'il eût eu du loisir, il y avait peu d'institutions sur lesquelles il n'eût porté la main ; et il s'arrêtait sur le fléau des procès, qu'il disait être une véritable lèpre, un vrai cancer social. « Déjà mon code, disait-il, les avait singulièrement diminués, en mettant une foule de causes à la portée de chacun ; mais il restait encore beaucoup à faire au législateur ; non qu'il dût se flatter d'empêcher les hommes de quereller : ce devait être de tout temps ; mais il fallait empêcher un tiers de vivre des querelles des deux autres ; empêcher qu'il les excitât même, afin de mieux vivre encore. J'aurais donc voulu établir qu'il n'y eût d'avoués ni d'avocats rétribués que ceux qui gagneraient leurs causes. Par là, que de querelles arrêtées ! car il est bien évident qu'il n'en serait pas un seul qui, du premier examen d'une cause, ne la repoussât si elle lui semblait douteuse. On ne saurait craindre qu'un homme vivant de son travail voulût s'en charger pour le simple plaisir de bavarder ; et même, dans ce cas encore, le travers ne serait nuisible qu'à lui seul. Mais avec les praticiens, observait l'Empereur, les choses les plus simples se compliquent tout aussitôt ; on me présenta une foule d'objections, une multitude d'inconvénients, et moi qui n'avais pas de temps à perdre, j'ajournai ma pensée. Mais encore aujourd'hui je reste convaincu qu'elle est lumineuse, et qu'en la creusant, la retournant, ou la modifiant, on pourrait en tirer un grand parti. »

Puis venaient *les curés*, qu'il eût voulu rendre très importants et fort utiles. « Plus ils sont éclairés, disait-il, moins ils sont portés à abuser de leur ministère. » Aussi, à leur cours de théologie, aurait-il voulu qu'on eût joint un cours d'agriculture et les éléments de la médecine et du droit. « Par là, disait-il, le dogme et la controverse, qui ne sont que le cheval de bataille et les armes du sot et du fanatique, fussent insensiblement devenus plus rares dans la chaire ; il ne serait plus guère demeuré que la pure morale, toujours belle, toujours éloquente, toujours persuasive, toujours écoutée ; et comme on aime d'ordinaire à parler de ce qu'on sait, ces ministres d'une religion toute de charité, eussent de préférence entretenu les paysans de leur culture, de leurs travaux, de leurs champs ; ils eussent pu donner de bons conseils contre la chicane, et de bons avis aux malades : tous y eussent gagné. Alors les pasteurs eussent été vraiment une providence pour leurs ouailles, et comme on leur eût composé un très bel état, ils auraient joui d'une grande considération : ils se seraient fort respectés eux-mêmes, et l'eussent été de tous. Ils n'auraient pas eu le pouvoir de la seigneurie féodale ; mais ils en auraient eu, sans danger, toute l'influence. Un curé eût été le juge de paix naturel, le vrai chef moral qui eût dirigé, conduit la population sans danger, parce qu'il était lui-même dépendant du gouvernement qui le nommait et le salariait. Si l'on joint à tout cela les épreuves et le noviciat nécessaires pour le devenir, qui garantissent en quelque sorte la vocation et supposent de belles dispositions de cœur et d'esprit, on est porté à prononcer qu'une telle composition de pasteurs au milieu des peuples, eût dû amener une révolution morale tout à l'avantage de la civilisation. »

Ceci me rappelle avoir entendu l'Empereur, au Conseil d'État, déclamer contre le casuel¹³ des ministres du culte, et faire ressortir l'indé-

13. Ensemble des rétributions perçues par un curé à l'occasion de cérémonies ou de sacrements. (*JMS*)

cence de les mettre dans le cas de marchander, disait-il, des objets sacrés, et pourtant indispensables. Il proposait donc de le détruire. « En rendant les actes de la religion gratuits, observait-il, nous relevons sa dignité, sa bienfaisance, sa charité ; nous faisons beaucoup pour le petit peuple ; et rien de plus naturel et de plus simple que de remplacer ce casuel par une imposition légale ; car tout le monde naît, beaucoup se marient, et tous meurent ; et voilà pourtant trois grands objets d'agiotage religieux qui me répugnent et que je voudrais faire disparaître. Puisqu'ils s'appliquent également à tous, pourquoi ne pas les soumettre à une imposition spéciale, ou bien encore les noyer dans la masse des impositions générales, etc. » Cette proposition n'eut pas de suite.

Il me revient aussi en ce moment l'avoir encore entendu exprimer la proposition que tous les fonctionnaires et employés publics, même les militaires, formassent d'eux-mêmes le fonds de leurs pensions à venir, par une légère retenue de leur salaire annuel : il y attachait beaucoup de prix. « De la sorte, disait-il, l'avenir de chacun ne sera plus un objet de sollicitation, une faveur, ce sera un droit, une vraie propriété ; ce qui lui aura été retenu sera versé à la caisse d'amortissement chargée de le faire valoir : ce sera son propre bien qu'il suivra des yeux, et qu'il retirera, sans contestation, lors de sa retraite. » On lui objectait qu'il était des traitements, ceux des militaires surtout, qui ne pourraient admettre de retenue. « Eh bien, j'y suppléerai, répliquait l'Empereur, je les accroîtrai de toute la retenue. – Mais à quoi bon alors ? objectait-on encore, si l'on doit faire la même dépense, il n'y aurait point d'économie ; où seraient donc les avantages ? – Les avantages, répliquait l'Empereur, seraient dans la différence entre le certain et l'incertain, entre le repos du Trésor, qui n'aurait plus à se mêler de ces accidents, et la tranquillité des citoyens, qui posséderaient leur garantie, etc. »

L'Empereur défendit cette idée avec beaucoup de chaleur. Il y revint plus d'une fois ; elle demeura néanmoins sans résultat. J'ai déjà dit l'avoir vu improviser souvent de la sorte, ou faire discuter, après impression, une foule d'autres objets qui ont éprouvé le même sort. Voici qui peut en fort peu de mots donner une idée des travaux et de l'activité de son administration. « On a calculé que le gouvernement de Napoléon, dans un espace de quatorze ans et cinq mois, présente soixante et un mille cent trente-neuf délibérations du Conseil d'État sur des objets différents ! » (*Histoire critique et raisonnée*, etc., de Montvéran.)

Enfin, j'ai entendu maintes fois Napoléon, et en diverses circonstances, répéter qu'il eût voulu un Institut européen, des prix européens pour animer, diriger et coordonner toutes les associations savantes en Europe.

Il eût voulu, pour toute l'Europe, l'uniformité des monnaies, des poids, des mesures ; l'uniformité de législation. « Pourquoi, disait-il, mon Code Napoléon n'eût-il pas servi de base à un Code européen, et mon université impériale à une université européenne ? De la sorte, nous n'eussions réellement, en Europe, composé qu'une seule et même famille. Chacun, en voyageant, n'eut pas cessé de se trouver chez lui, etc. »

Il est encore une foule d'autres idées pareilles ; mais comme je n'oserais hasarder aucun ressouvenir des détails, je m'abstiens.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Vendredi 15 novembre 1816.

L'Empereur change de manière à nous affecter. – Le gouverneur nous environne de fortifications. – Terreurs de sir Hudson Lowe. – Général Lamarque. – Mme Récamier et un prince de Prusse.

Sur les trois heures, l'Empereur, avec qui j'avais déjeuné le matin, m'a fait appeler ; voulant prendre l'air il a essayé de marcher dans le bois ; mais l'air lui a paru trop vif. Il s'est dirigé alors vers le grand-maréchal, chez qui il est entré, et est demeuré assez longtemps assis dans un fauteuil, où il semblait comme absorbé. La diminution de son embonpoint, la teinte de son visage, un affaiblissement visible nous ont frappés ; nous en avons tous le cœur navré...

 ¶ En traversant le bois il avait jeté les yeux sur les fortifications dont on nous entoure ; il avait ri de pitié de tous ces travaux. On avait déshonoré nos alentours, disait-il, en enlevant l'espèce de gazon qui s'y trouvait pour en faire de misérables revêtements inutiles et ridicules. En effet, depuis près de deux mois, le gouverneur ne cesse de remuer le terrain autour de nous : il creuse des fossés, élève des parapets, plante des palissades ; il nous a tout à fait cernés dans Longwood : il fait en ce moment de l'écurie une véritable redoute, sans qu'on puisse y deviner aucun avantage en équivalent des sommes et des soins qu'elle aura coûtés : aussi ces travaux excitent-ils tour à tour la mauvaise humeur et le rire des soldats et des Chinois qui y sont employés : ils n'appellent plus Longwood et son écurie que *le fort Hudson* ou *le fort Lowe* ¶ ; et l'Empereur est revenu sur les frayeurs ridicules de sir Hudson Lowe, qu'on nous a assuré se réveiller parfois en sursaut pour rêver à de nouveaux moyens de sûreté. « Assurément, disait l'Empereur, cela tient de la folie ; et que ne dort-il à son aise ? Que ne nous laisse-t-il tranquilles ! Comment n'a-t-il pas l'esprit de juger que la force des localités, ici, est bien supérieure encore à toutes 

ses terreurs paniques ? – Sire, a repris quelqu'un, c'est qu'il se souvient de *Capri*, où avec deux mille hommes, trente pièces de canon et perché dans les rues, il fut enlevé par douze cents Français, que conduisait le brave général Lamarque, lequel ne put pénétrer jusqu'à lui qu'à l'aide d'une triple escalade. – Eh bien, a observé l'Empereur, sir Lowe se montre meilleur géôlier que bon général. »

La santé de mon fils, depuis quelque temps, me donnait les plus vives inquiétudes. Ses souffrances étaient tournées en palpitations violentes qui amenaient des évanouissements ; elles le forçaient de se relever la nuit pour marcher ou prendre quelque position particulière.

Le docteur O'Meara craignait d'entrevoir tous les symptômes d'un anévrisme et un péril imminent. J'ai fait prier le docteur militaire en chef Baxter de venir se joindre au docteur O'Meara pour une consultation à fond. Heureusement le résultat a pu me tranquilliser ; il était loin de présenter rien d'aussi alarmant.

Dans les causeries du jour, l'Empereur est revenu encore à Mme de Staël, sur laquelle il n'a rien dit de neuf. Seulement il a parlé cette fois de nouvelles lettres vues par la police, et dont Mme Récamier et un prince de Prusse faisaient tous les frais.

« Ces lettres, disait l'Empereur, contenaient la preuve non équivoque de tout l'empire des charmes de Mme Récamier, et du haut prix auquel le prince les élevait ; car elles ne renfermaient rien moins que des offres ou des promesses de mariage de sa part. »



🔍 Juliette Récamier, par Firmin Massot, 1807.

Et voici le nœud de cette affaire, que j'ai appris plus tard. La belle Mme Récamier, dont la bonne réputation a eu le rare privilège de traverser sans injure nos temps difficiles, se trouvait auprès de Mme de Staël, à laquelle elle s'était héroïquement dévouée, quand un des princes de Prusse ¹⁴, fait prisonnier à Eylau, et se rendant en Italie par la permission de Napoléon, descendit au château de Coppet¹⁵, avec l'intention de s'y reposer seulement quelques heures ; mais il y fut retenu tout l'été par les

charmes qu'il y rencontra. Celle qui s'y était exilée auprès de son amie, et le jeune prince, se regardant tous deux comme des victimes de Napoléon, une haine commune commença peut-être leur intérêt mutuel. Touché d'une vive passion, le prince, malgré les obstacles que lui opposait son rang, conçut la pensée d'épouser l'amie de Mme de Staël, et le confia à celle-ci, dont l'imagination poétique saisit avidement un projet qui pouvait répandre sur Coppet un éclat romanesque. Bien que le prince fût rappelé à Berlin, l'absence n'altéra point ses sentiments : il n'en poursuivit pas moins avec ardeur son projet favori ; mais, soit préjugé catholique contre le divorce, soit générosité naturelle, Mme Récamier se refusa constamment à cette élévation inattendue.

14. Le prince Auguste de Prusse, avec lequel elle eut une liaison. (JMS)

15. Coppet, près de Genève, chez Mme de Staël. (JMS)

C'est à cette circonstance, du reste, qu'on doit le tableau de Corinne, qui passe pour une des créations les plus originales du pinceau de Gérard, le prince le lui ayant commandé pour en faire hommage à celle qui avait si profondément occupé ses pensées.



Corinne au cap Misène, par Gérard.

Mais puisque je suis revenu à Mme de Staël, je dirai que la publication des volumes précédents m'ayant valu la visite et les observations de quelques personnes qui lui sont fort attachées, de ses plus intimes m'ont assuré qu'on lui avait prêté des expressions contre Napoléon, qui lui étaient absolument étrangères, spécialement celle de *Robespierre à cheval*, qu'elles pouvaient désavouer pour elle en toute sûreté de conscience, disaient-elles ; bien plus, elles ajoutaient que Mme de Staël se montrait parfois, dans la conversation privée, bien plus favorable que ne le témoignaient ses écrits, toujours

aiguillonnés, il fallait en convenir, par les ressentiments et le dépit. L'une de ces personnes me disait qu'il avait été vraiment précieux pour elle de lire dans le *Mémorial* que Napoléon, à Sainte-Hélène, avait comparé Mme de Staël tout à la fois à Armide et à Clorinde, parce qu'elle avait entendu Mme de Staël, au temps de son enthousiasme, comparer de son côté le jeune général de l'armée d'Italie tout à la fois à Scipion et à Tancrède, alliant, disait-elle, les vertus simples de l'un aux faits brillants de l'autre.

Après dîner, l'Empereur ayant fait venir Racine, son favori, il nous a lu les plus beaux morceaux d'*Iphigénie*, de *Mithridate* et de *Bajazet*. « Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes, a-t-il dit en finissant, il y a répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un éternel amour, et son ton doucereux, son fastidieux entourage ; mais ce n'était pas précisément sa faute, ajoutait-il, c'était le vice et les mœurs du temps. L'amour alors, et plus tard encore, était toute l'affaire de la vie de chacun. C'est toujours le lot des sociétés oisives, observait-il. Pour nous, nous en avons été brutalement détournés par la Révolution et ses grandes affaires. » Chemin faisant, il avait condamné aussi tout le fameux plan de campagne de Mithridate. « Il pouvait être beau comme récit, disait-il, mais il n'avait point de sens comme conception. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 16 novembre 1816.

Les ministres anglais actuels ; portraits. – Tous les ministères, autant de léproseries ; honorables exceptions. – Sentiments de Napoléon pour ceux qui l'ont servi.

J'ai trouvé l'Empereur avec une espèce d'almanach politique anglais qu'il s'amusait à feuilleter. S'étant arrêté sur les membres du ministère anglais, qu'il passait en revue : « En connaissez-vous quelques-uns ? m'a-t-il dit. Quelle était, de votre temps, l'opinion commune à leur égard ? – Sire, ai-je répondu, il y a si longtemps que j'ai quitté l'Angleterre, que presque tous ceux qui y jouent un rôle aujourd'hui, ne faisaient que commencer alors ; aucun n'était encore sur la première ligne de la scène. » Alors, nommant *lord Liverpool*¹⁶, il a dit : « Lord Liverpool est, dans tout cela, à ce



Robert Jenkinson, 2^e comte de Liverpool, Premier ministre du Royaume-Uni de 1812-1827.

qu'il paraît, ce qu'il y a de plus honnête. On m'en a dit quelque bien : il semble avoir de la tenue, de la décence ; car je ne me fâche point qu'on soit mon ennemi ; on a son métier à faire, son devoir à remplir ; mais j'ai lieu de m'indigner de mesures et de formes ignobles. » À ce sujet, j'appris à l'Empereur que c'était de mon temps que le père de lord Liverpool, M. Jenkinson, devenu plus tard successivement lord

16. Robert Banks Jenkinson, 2^e comte de Liverpool (1770-1828). Il fut Premier ministre de 1812 à 1827. (JMS)

Hawkesbury et lord Liverpool, avait fait sa fortune politique. C'était un très honnête homme, disait-on, ami particulier de George III, fort laborieux, et spécialement chargé des documents diplomatiques.

L'Empereur est passé ensuite à *lord S...*¹⁷. « C'était encore un homme assez honnête, m'a-t-on dit, mais de peu de capacité, une de ces braves ganaches qui concourent bonnement au mal. – Sire, de mon temps, et sous le nom d'Addington, il a été orateur de la Chambre des communes à la satisfaction générale. C'était la créature, disait-on, de M. Pitt. Ce ministre passait même pour l'avoir nommé à sa propre place, en la quittant, afin d'y rentrer plus facilement quand cela lui conviendrait. Ce qu'il y a de certain, c'est que le public fut grandement surpris de voir M. Addington successeur de M. Pitt, tant on jugeait la chose au-dessus de ses forces ; et plus tard, un journal de l'opposition parlant de lui, rappelait qu'un philosophe, Locke, je crois, avait dit que les enfants n'étaient qu'une feuille de papier blanc sur laquelle la nature n'avait point encore écrit : et à cela le journal observait plaisamment qu'en écrivant sur la feuille du docteur, c'était le sobriquet donné à M. Addington, il fallait convenir que cette bonne nature avait laissé de furieuses marges. – Et ce mauvais dogue, a repris l'Empereur, à la pâture duquel il semble qu'on nous ait livrés, ce lord B...¹⁸ qu'en savez-vous ? – Absolument rien, sire, ni sur son origine, ni sur sa personne, ni sur son caractère. – Eh bien, à moi, il ne m'est donné, a-t-il repris avec une espèce de chaleur, de pouvoir le juger d'ici que d'après ses actes envers moi. Or, à ce titre, je le tiens pour *le plus v..., le plus b..., le plus l... des hommes*. La brutalité de ses déterminations, la grossièreté de ses expressions, le choix infâme

17. Henry Addington, 1^{er} vicomte Sidmouth (1757-1844). (*JMS*)

18. Henry Bathurst, 3^e comte Bathurst (1762-1834). Il fut nommé secrétaire d'État pour la guerre et les colonies. Lord Liverpool le chargea de la détention de Napoléon à Sainte-Hélène, et c'est lui qui nomma Hudson Lowe gouverneur de cette île. (*JMS*)

de son agent, m'autorisent à le prononcer ainsi. On ne trouve pas aussi facilement un bourreau tel que celui qu'il m'a envoyé ; non, on n'a pas la main aussi heureuse ; il a fallu nécessairement le chercher, l'examiner, le juger, l'instruire ; et certes, en voilà assez à mes yeux, pour prononcer la condamnation morale de laquelle peut descendre à de tels détails : par le bras qu'il dirige, on peut supposer quel doit être son cœur ! »



J'avoue que, cédant à l'impulsion de mon naturel et des bienséances, j'ai été tenté d'abord de supprimer ou d'adoucir les expressions qui précèdent ; mais un scrupule m'a arrêté : et si la grande ombre si grièvement blessée, me suis-je dit, planant en cet instant au-dessus de moi, venait à me faire entendre : « Puisque vous vous avisez de me faire parler, conservez du moins mes paroles » ; et j'ai écrit. Aussi bien, faut-il que justice se fasse. En jouissant des honneurs et du pouvoir, on s'astreint nécessairement à répondre des charges. À l'inculpé à se justifier : s'il y réussit, tant mieux.



Henry Bathurst, 3^e comte Bathurst, secrétaire d'État pour la guerre et les colonies.

L'Empereur étant passé à lord C.....¹⁹ il a dit : « C'est celui-là qui gouverne tout le reste, et maîtrise jusqu'au prince même, à l'aide de

19. Robert Stewart, vicomte Castlereagh (1769-1822). Comme secrétaire d'État aux Affaires étrangères à partir de 1812, il fut le négociateur de la Grande-Bretagne en Europe et au congrès de

ses intrigues et de son audace. Fort d'une majorité qu'il a lui-même composée, il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec la dernière impudeur contre la raison, le droit, la justice, la vérité ; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête, tout lui est égal ; il sait que les votes sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer. Il a entièrement sacrifié son pays, et le ravale chaque jour en le conduisant au rebours de sa politique, de ses doctrines, de ses intérêts ; il le livre tout à fait au continent. La position se fausse à chaque instant davantage. Dieu sait comment on s'en tirera.

« Lord C....., a-t-il continué, est regardé, en Angleterre même, m'a-t-on assuré, comme l'homme de l'immoralité. Il a débuté par une apostasie politique, qui, bien que commune dans son pays, laisse néanmoins toujours une tache indélébile. Il est entré dans la carrière sous les bannières de la cause du peuple, et il s'est fait l'homme du pouvoir et de l'arbitraire. Si on lui fait justice, il doit être exécuté des Irlandais, ses compatriotes, qu'il a trahis, et des Anglais dont il a détruit les libertés au-dedans et les intérêts au-dehors.

« Il a eu l'impudence de produire au parlement, comme faits authentiques, ce qu'il savait très bien avoir été falsifié, ce qu'il avait peut-être fait falsifier lui-même ; et c'est pourtant sur ces actes qu'on a prononcé le détronement de Murat. Il fait métier de se mentir publiquement à lui-même chaque jour en plein parlement, et dans des assemblées publiques, en mettant dans ma bouche des paroles et des projets propres à m'aliéner ses compatriotes, bien qu'il sache qu'il n'en était rien ; et cet acte est d'autant plus bas, qu'il me tient lui-même dans l'impuissance de répondre.

« Lord C....., élève de M. Pitt, dont il se croit peut-être l'égal, n'en est tout au plus que le singe : il n'a cessé de poursuivre les plans et les complots de son maître contre la France. Et ici, sa pertinacité, son obstination ont été peut-être ses véritables et seules qualités ; mais Pitt avait de grandes vues ; chez lui l'intérêt de son pays marchait avant tout ; il avait du génie, il créait ; et de son île, comme point d'appui, il gouvernait et faisait agir à son gré les rois du continent ; C..... au contraire, substituant l'intrigue à la création, les subsides au génie, s'important fort peu de son pays, n'a cessé d'employer le crédit et l'influence de ces rois du continent pour asseoir et perpétuer son pouvoir dans son île. Toutefois, et voici la marche des choses d'ici-bas, Pitt, avec tout son génie, n'a cessé d'échouer, et C..., incapable, a complètement réussi. Ô aveuglement de la fortune !!!...



Robert Stewart,
vicomte de Castlereagh en 1817,
par Thomas Laurence.

« C... s'est montré tout à fait l'homme du continent ; maître de l'Europe, il a satisfait tout le monde et n'a oublié que son pays. Ses actes blessaient tellement l'intérêt national, ils étaient tellement au rebours des doctrines du pays, ils portaient tellement le caractère de l'inconséquence, qu'on ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissé gouverner par un tel fou !!!

« Il prend pour base la légitimité, dont il prétend faire un dogme politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondements le trône de son propre maître ; et néanmoins il reconnaît Bernadotte, en opposition au

légitime Gustave IV, qui s'est immolé pour l'Angleterre. Il reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de son vénérable père Charles IV.

« Il proclame avec les alliés, comme une autre base fondamentale, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, le redressement de ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passés, enfin le retour de la morale publique, et il sacrifie la république de Venise, qu'il abandonne à l'Autriche ; celle de Gênes, dont il accommode le Piémont ; il agrandit de la Pologne la Russie, son ennemie naturelle ; il dépouille le roi de Saxe en faveur de la Prusse, qui ne peut plus lui être de secours aucun ; il enlève la Norvège au Danemark, qui, plus indépendant de la Russie, pourrait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour enrichir la Suède, tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Baltique, tout à fait sous la sujétion des Russes. Enfin, en violation des premiers éléments de la politique générale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter l'indépendance de la Pologne, et par là livre Constantinople, expose toute l'Europe, et prépare mille embarras à l'Angleterre.

« Je ne dirai rien du monstrueux contresens d'un ministre, le représentant de la nation libre par excellence, qui remet l'Italie sous le joug, y maintient l'Espagne ; concourt de tous ses efforts à river des fers sur tout le continent. Penserait-il donc que la liberté n'est applicable qu'aux Anglais, et que le continent n'est pas fait pour elle²⁰ ? Mais, dans ce cas même, il se trouverait en tort vis-à-vis de ses propres compatriotes, qu'il prive chaque jour de quelques-uns de leurs droits : c'est la suspension de l'*habeas corpus* à tort et à travers ;

20. Et vraiment, plus tard, lord C... a eu la cynique impudence de faire précisément cette déclaration en plein parlement et presque dans les mêmes paroles, au sujet des Constitutions de Bade ou de Bavière. (LC)

c'est l'*alien bill* en vertu duquel, le croirait-on bien, la femme d'un Anglais, si elle est étrangère, peut être chassée d'Angleterre sous le bon plaisir du ministre ; c'est l'espionnage et la délation qu'il répand à l'infini ; ce sont des agents provocateurs, création infernale, à l'aide desquels on est toujours sûr de trouver des coupables et de multiplier les victimes ; c'est une froide violence, un joug de fer qu'il fait peser sur des dépendances étrangères²¹. Non, lord C..... n'est point le ministre d'un grand peuple libre, chargé d'imprimer le respect aux nations étrangères ; c'est un vizir des rois du continent, façonnant à leur instigation ses compatriotes à l'esclavage ; c'est le chaînon, le conducteur à l'aide duquel se déversent sur le continent les trésors de la Grande-Bretagne, et s'importent en Angleterre toutes les doctrines malfaisantes du dehors.

« Il semble se montrer le partisan, l'obséquieux associé de cette mystérieuse Sainte-Alliance, alliance universelle dont je ne saurais d'ici deviner ni le sens ni le but ; qui ne peut présenter rien d'utile, ni faire augurer rien de bon. Serait-elle dirigée contre les Turcs ? Mais ce serait alors aux Anglais à s'y opposer. Serait-ce pour maintenir en effet une paix générale ? Mais c'est une chimère dont ne sauraient être dupes des cabinets diplomatiques. Il ne saurait y avoir des alliances que par oppositions et comme contrepoids. On ne saurait être alliés entre tous ; alors, ce n'est plus rien. Je ne la comprendrais que comme alliance des rois contre les peuples ; mais alors, qu'à à faire lord C...

21. J'ai appris que l'Empereur, depuis mon départ, lisant les plaintes des îles ioniennes, énumérant de nouveau avec indignation les actes des alliés, qui avaient tant et si longtemps professé, disait-il, la morale, la justice, l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient pas moins gorgés à l'envi des débris du grand empire, ne s'en étaient pas moins partagé les millions d'âmes, avait terminé disant : « Et ces gens-là, hypocritement, effrontément, ont osé me déclarer, à la face du monde, avide, de mauvaise foi, tyran !!!... »

En apprenant le sort de l'infortuné Parga, il s'écria : « Parga ! Parga ! Certes, voilà un acte seul qui suffirait pour balafre un homme et le marquer au front à jamais. » (LC)

Parga est une cité grecque en Épire, sur la mer ionienne. (JMS)

là-dedans ? S'il en était ainsi, ne pourrait-il pas, ne devrait-il pas le payer cher un jour ?...

« J'ai eu ce lord C... en mon pouvoir, a dit l'Empereur ; il était occupé à intriguer à Châtillon, lorsque dans un de nos succès momentanés mes troupes dépassèrent le congrès, qui se trouva enveloppé. Le Premier ministre anglais se trouvait sans caractère public, et demeurait en dehors du droit des gens : il le sentit, et se montrait dans la plus affreuse anxiété de se trouver ainsi entre mes mains. Je lui fis dire de se tranquilliser, qu'il était libre : je le fis pour moi, non pour lui ; car, certes, je n'en attendais rien de bon. Cependant, à quelque temps de là, sa reconnaissance se manifesta d'une manière toute particulière ; quand il me vit choisir l'île d'Elbe, il me fit proposer l'Angleterre pour asile, et employa alors son éloquence, sa subtilité pour m'y déterminer ; mais, aujourd'hui, les offres d'un C... ont le droit de m'être suspectes ; et nul doute qu'il ne méditât déjà en cela l'horrible traitement qu'on exerce en cet instant sur ma personne !

« C'est un grand malheur pour le peuple anglais que son ministre dirigeant ait été traité lui-même en personne avec les souverains du continent : c'est une violation de l'esprit de sa constitution. L'orgueil anglais n'a aperçu alors que son représentant allant dicter des lois ; mais il a de quoi se repentir aujourd'hui que l'événement lui prouve qu'il n'est allé stipuler, au contraire, que des embarras, de la déconsidération, des pertes.

« Il est de fait certain que lord C... eût pu tout obtenir ; mais soit aveuglement, soit incapacité, soit perfidie, il a tout sacrifié. Assis au banquet des rois, il semble avoir rougi de dicter la paix en *marchand*, et s'est avisé de la traiter en *monsieur*. Son orgueil y a gagné ; et il est

à croire que ses intérêts n'y ont pas perdu : son pays seul en a souffert, et en souffrira beaucoup et longtemps.

« Et les rois du continent aussi ont à expier peut-être la faute d'avoir mis en contact personnel leurs ministres dirigeants. Ne semble-t-il pas en être résulté que tous ces premiers ministres se sont créés, contre leurs propres maîtres, une espèce de souveraineté secondaire ; qu'ils se la sont garantie réciproquement, et l'ont accompagnée, est-on autorisé à croire, de véritables subsides fournis de l'aveu même de leurs maîtres ? Voici comment l'on conçoit que la chose peut très bien s'être arrangée ; rien de plus simple ni de plus ingénieux à la fois : en fixant le budget secret dans un endroit, on fera arrêter qu'un tel, sur le continent, a été fort utile, qu'il peut l'être encore, et qu'il faut savoir le reconnaître. Celui-ci, à son tour, aura soin de démontrer chez lui qu'un autre, au loin, a rendu de grands services, qu'il a été même jusqu'à compromettre ses intérêts, et qu'il faut lui en tenir compte. Ce sont des arrangements de la sorte, sans doute, qui ont fait dire à un grand personnage à Vienne, dans un moment de dépit : *Un tel me coûte les yeux de la tête*. Nul doute que ces ignobles transactions, ces honteuses menées ne soient publiques un jour. Alors on connaîtra les énormes fortunes léguées ou mangées, de nouvelles lettres de Barillon les consacreront avec le temps, mais elles ne découvriront rien, ne flétriront aucun caractère, parce que les contemporains auront pris les devants. »

Après cette vigoureuse et longue sortie, dans laquelle je voyais Napoléon, pour la première fois peut-être, s'exprimer dans l'intimité avec tant de chaleur et d'amertume contre ceux dont il avait personnellement à se plaindre, il a gardé le silence quelques instants, puis



⊕ Arthur Wellesley, 1^{er} duc de Wellington, gravé par Say d'après Phillips.

il a repris : « Et ce C... a eu l'art de s'appuyer tout à fait de lord W...²² (que l'Empereur trouvait en ce moment parmi les membres du ministère). W..., a-t-il dit, est devenu sa créature ! Quoi, le moderne Marlborough se traîner à la suite d'un C... ! Atteler ses victoires aux turpitudes d'un saltimbanque politique ! Cela se conçoit-il ! Comment W... ne s'indigne-t-il pas qu'on puisse en concevoir la pensée ! Son âme ne serait-elle donc pas à la hauteur de ses succès ?... »

J'ai pu remarquer qu'en général il répugnait à l'Empereur de mentionner lord W..... Il évitait d'ordinaire, lorsque l'occasion s'en présentait, de laisser connaître son jugement. Sans doute il se sentait gauche à ravalier publiquement celui sous lequel il avait succombé. Toutefois, ici, il s'est abandonné sans mesure, et a livré sa pensée tout entière. Le sentiment de toutes les indignités dont on se plaît à l'abreuver agissait sans doute en ce moment dans toute sa force. Je ne l'avais jamais vu, lui d'ordinaire si impassible, si calme, au sujet de ceux qui lui ont fait le plus de mal, s'exprimer avec autant de chaleur : ses gestes, son accent, ses traits s'étaient élevés de l'amertume à l'imprécation ; j'en étais ému moi-même.

22. Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769-1852). (JMS)

« On m'assure, a-t-il dit, que c'est par lui que je suis ici, et je le crois²³. C'est digne, du reste, de celui qui, au mépris d'une capitulation solennelle, a laissé périr Ney, avec lequel il s'était vu souvent sur le champ de bataille. Il est sûr que pour moi je lui ai fait passer un mauvais quart d'heure. C'est d'ordinaire un titre pour les grandes âmes ; la sienne ne l'a pas senti. Ma chute et le sort qu'on me réservait lui ménageaient une gloire bien supérieure encore à toutes ses victoires, et il ne s'en est pas douté. Ah ! qu'il doit un beau cierge au vieux Blücher : sans celui-là je ne sais pas où serait *Sa Grâce*, ainsi qu'ils l'appellent ; mais moi, bien sûrement, je ne serais pas ici. Ses troupes ont été admirables, ses dispositions, à lui, pitoyables, ou pour mieux dire, il n'en a fait aucune. Il s'était mis dans l'impossibilité d'en faire ; et, chose bizarre, c'est ce qui a fini par le sauver. S'il eut pu commencer sa retraite, il était perdu. Il est demeuré maître du champ de bataille, c'est certain ; mais l'a-t-il dû à ses combinaisons ? il a recueilli les fruits d'une victoire prodigieuse ; mais son génie l'avait-il préparée ?... Sa gloire est toute négative, ses fautes sont immenses. Lui, généralissime européen, chargé d'aussi grands intérêts, ayant en front un ennemi aussi prompt, aussi hardi que moi, laisser ses troupes éparses, dormir dans une capitale, se laisser surprendre. Et ce que peut la fatalité quand elle s'en mêle ! en trois jours j'ai vu trois fois les destins de la France, celui du monde, échapper à mes combinaisons.

« D'abord, sans la trahison d'un général, qui sort de nos rangs et court avertir l'ennemi, je dispersais et détruisais toutes ces bandes, sans qu'elles eussent pu se réunir en corps d'armée.

« Puis, sur ma gauche, sans les hésitations inaccoutumées de Ney, aux Quatre-Bras, j'anéantissais toute l'armée anglaise.

23. Cette idée de Napoléon s'est reproduite dans les dernières lignes qu'il a tracées, au moment de sa mort. (LC)

« Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouïes de Grouchy, au lieu de me garantir une victoire certaine, ont consommé ma perte et précipité la France dans le gouffre.

« Non, a-t-il repris encore, W... n'a qu'un talent spécial : Berthier avait bien le sien ! Il y excelle peut-être ; mais il n'a point de création ; la fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelle différence avec ce Marlborough, désormais son émule et son parallèle. Marlborough, tout en gagnant des batailles, maniait les cabinets et subjuguait les hommes ; pour W..., il n'a su que se mettre à la suite des vues et des plans de C... Aussi Mme de Staël avait-elle dit de lui que, hors de ses batailles, il n'avait pas deux idées. Les salons de Paris, d'un goût si fin, si délicat, si juste, ont prononcé tout d'abord qu'elle avait raison, et le plénipotentiaire français à Vienne l'a consacré. Ses victoires, leur résultat, leur influence hausseront encore dans l'histoire ; mais son nom baissera, même de son vivant..., etc. »

Puis, revenant aux ministères en général, aux ministères collectifs surtout, à toutes les intrigues, à toutes les grandes et petites passions qui agitent ceux qui les composent, l'Empereur a dit : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce sont autant de *léproseries* ; nul n'y échappe à la contagion. On peut y aspirer vertueux, qu'on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté. Je n'en excepterais que deux peut-être, le mien et celui des États-Unis d'Amérique : le mien, parce que mes ministres n'étaient que mes hommes d'affaires, et que je demeure seul responsable ; celui des États-Unis, parce que les ministres n'y sont que les gens de l'opinion toujours droite, toujours surveillante, toujours sévère. » Et il a conclu par cette fin remarquable :

« Je ne crois pas qu'aucun souverain se soit jamais mieux entouré que j'avais fini par l'être. Quel cri eût pu, avec justice, s'élever à cet égard ?

Et si l'on ne m'en a pas tenu compte, c'est qu'il n'est que trop souvent de mode parmi nous de fronder sans cesse. » Et il s'est mis à passer en revue sur ses doigts les différents ministres :



Dans le sac ! Napoléon flanqué de Cambacérés et Lebrun, caricature anonyme.

« Mes grands dignitaires, disait-il, *Cambacérés*²⁴ et *Lebrun*²⁵, deux personnes très distinguées et tout à fait bienveillantes.

« *Bassano* et *Caulaincourt*, deux hommes de cœur et de droiture ; *Molé*, ce beau nom de la magistrature, caractère appelé probablement à jouer un rôle dans les ministères futurs ; *Montalivet*, si honnête homme ; *Decrès*, d'une administration si pure et si rigoureuse ; *Gaudin*, d'un travail si simple et si sûr ; *Mollien*, de tant de perspicacité et de promptitude ; et tous mes conseillers d'État, si sages, si bons travailleurs ! Tous ces noms demeurent inséparables

du mien. Quel pays, quelle époque présenta jamais un ensemble mieux composé, plus moral ! Heureuse la nation qui possède de tels instruments et sait les mettre à profit !... Bien que je ne fusse pas louangeur de mon naturel, et que mon approbation fût en général purement

24. Jean-Jacques Régis de Cambacérés (1753-1824), deuxième consul, puis prince-archichancelier de l'Empire, duc de Parme. (JMS)

25. Charles-François Le Brun, ou Lebrun (1739-1824), troisième consul, puis architrésorier de l'Empire, duc de Plaisance. (JMS)

négative, je n'en étais pas moins éclairé sur ceux qui servaient bien, et qui ont des titres à ma reconnaissance. Le nombre en est immense, et les plus modestes ne sont pas les moins méritants. Aussi ne m'arriverait-il pas d'essayer de les nommer, tant sera senti et pourrait sembler ingrat de ma part le tort de se voir oubliés !... etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 17 novembre 1816.

Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. – Le père d'un de ses aides de camp.
– Ordures de Paris. – Roman abominable. – Sur les joueurs. –
Famille La Rochefoucauld, etc.

L'Empereur était souffrant et n'avait vu personne de tout le jour ; le soir, il m'a fait appeler. Je me montrais fort inquiet sur sa santé ; mais il m'a dit être plus mal disposé d'esprit que souffrant de corps, et il s'est mis à causer, parcourant un grand nombre d'objets qui l'ont remis.

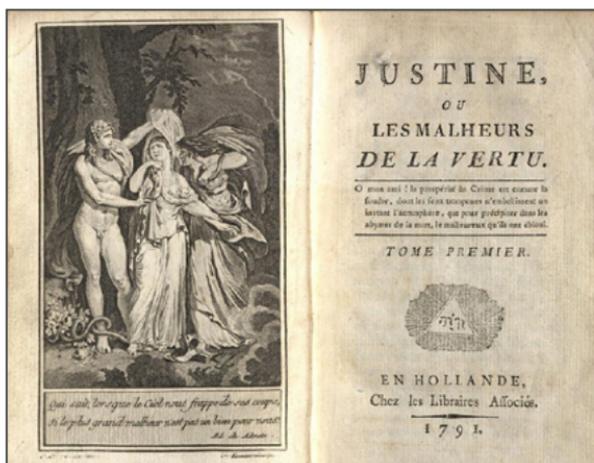
Il s'est trouvé passer en revue de nouveau les généraux de l'armée d'Italie ; il est revenu sur leur caractère, a cité des anecdotes qui les concernent ; a parlé de l'avidité de l'un, de la forfanterie d'un autre, des sottises d'un troisième, des déprédations de plusieurs, des bonnes qualités d'autres, et des grands et vrais services qu'en général ils ont tous rendus. Il s'est arrêté sur un de ceux qu'il y avait le plus aimés ; sur sa défection, l'Empereur disait en avoir eu le cœur navré, et terminait en remarquant que pour ce qu'il connaissait de lui, il devait être parfois bien malheureux. « Jamais, observait-il, défection n'avait été plus avouée, ni plus funeste ; elle se trouve consignée dans le *Moniteur*, et de sa propre main ; elle a été la cause immédiate de nos malheurs, le tombeau de notre puissance, le nuage de notre gloire,

etc. Et pourtant, disait-il avec une espèce de ressouvenir d'affection, je le répète parce que je le pense, ses sentiments vaudront mieux que sa réputation ; son cœur l'emporte sur sa conduite ; et lui-même, a continué l'Empereur, ne semble-t-il pas penser ainsi : les papiers nous disent qu'en sollicitant vainement pour Lavalette, il répond avec effusion aux difficultés du monarque en lui disant : *Mais, sire, moi je vous ai donné plus que la vie !* D'autres nous ont livré aussi, disait l'Empereur, et d'une manière autrement vilaine encore ; mais leur acte du moins n'est pas consacré par des pièces officielles comme celui-ci. »

De là, l'Empereur, revenant en arrière, disait l'avoir élevé comme un père eût pu le faire de son fils. Il n'avait pu entrer dans le corps royal de l'artillerie, et avait dû s'attacher à un régiment provincial. « Neveu, disait l'Empereur, d'un de mes camarades à Brienne et au régiment de La Fère, qui me le recommanda en partant pour l'émigration, cette circonstance m'avait mis dans le cas de lui servir d'oncle et de père, ce que j'avais réellement accompli ; j'y pris un véritable intérêt, et j'avais de bonne heure fait sa fortune. Son père était chevalier de Saint-Louis, propriétaire de forges en Bourgogne, et jouissait d'une fortune considérable. »

Napoléon racontait qu'en 1794, revenant de l'armée de Nice à Paris, le château du père se trouvait près de sa route ; il s'y arrêta et y fut magnifiquement traité, commençant déjà à avoir une certaine réputation. « Ce père, du propre dire du fils, disait Napoléon, était un véritable avare ; mais il avait à cœur de bien traiter son hôte, qui venait d'avoir tant de bontés pour son fils, et il le fit à la façon fastueuse des avares : il voulait qu'on jetât tout par les fenêtres ; on était au temps des chaleurs, et il ordonna dans toutes les chambres des feux à étouffer. Ce trait, terminait Napoléon, eût été recueilli par Molière, etc., etc. »

Plus tard, l'Empereur, parlant des mœurs de Paris et de l'ensemble de son immense population, énumérait toutes les abominations inévitables, disait-il, d'une grande capitale, où la perversité naturelle et la somme de tous les vices se trouvaient aiguillonnées à chaque instant par le besoin, la passion, l'esprit et toutes les facilités du mélange et de la confusion ; et il répétait souvent que toutes les capitales étaient autant de Babylones. Il a cité quelques détails du plus sale et du plus hideux libertinage : il a dit qu'étant empereur, il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée : c'était un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur, qui l'était demeuré toujours depuis, et qu'il a dit croire vivre encore. Son nom m'est échappé²⁶. C'est la première fois que j'entendais citer cette production.



Marquis de Sade : *Justine ou les malheurs de la vertu*, paru en 1791, sans nom d'auteur.

26. Il s'agit du marquis de Sade, surnommé le *divin marquis* (1740-1814), écrivain, philosophe, homme politique. Sorti après treize ans de prison en 1790, grâce à la suppression des lettres de cachet, il était délégué à la Convention en 1792, et venait de faire paraître *Justine, ou les malheurs de la vertu*, sans nom d'auteur (1791). (JMS)

L'Empereur avait essayé, autant que les circonstances le lui avaient permis, de réprimer quelques-unes de ces ordures, disait-il ; mais il ne s'était pas senti le courage de descendre aux détails de quelques autres. Il avait, par exemple, interdit le jeu masqué, et avait voulu même défendre toutes les maisons de jeu ; mais, quand il avait voulu faire traiter la chose à fond devant lui, il s'était trouvé que c'était une très grande question. Et comme je lui racontais à ce sujet que la police nous avait interdit de jouer entre nous, dans une des premières maisons du faubourg Saint-Germain, il ne concevait pas, disait-il, une telle vexation : elle s'était pourtant exercée en son nom, de la part de Fouché, l'assurais-je. « Cela pouvait être, répliquait-il, mais je ne l'ignorais pas moins ; et croyez qu'il en était ainsi de tous les détails de la police haute, moyenne et basse. » Il m'a alors questionné sur le jeu dont je venais de lui parler, sa nature, son étendue, etc., etc.



Le trente-un, ou la maison de prêt sur nantissement, gravé par Darcis.
Un cercle de jeu mondain.

Et comme je disais toujours *nous*, il m'a interrompu en disant : « Mais, est-ce que vous étiez spécialement de cette partie ? Auriez-vous été joueur ? – Hélas ! oui, sire, très malheureusement ; à la vérité, par quintes et à de longs intervalles ; mais toutes les fois que l'accès me reprenait, c'était alors jusqu'à indigestion. – Que je suis content de ne l'avoir pas su dans le temps ; vous eussiez été perdu dans mon esprit ; vous n'eussiez jamais rien fait. Cela me prouve que nous nous connaissions en effet bien peu, et que vous ne causiez encore d'ombre à personne ; car il n'eût pas manqué d'âmes charitables autour de moi pour m'en instruire. On connaissait toute ma prévention contre les joueurs ; ils étaient aussitôt perdus dans ma confiance. Je n'avais pas le loisir de vérifier si j'avais tort ou raison ; mais je ne comptais plus sur eux. »

Le faubourg Saint-Germain a conduit à passer en revue les premiers noms de la capitale. L'Empereur s'est arrêté sur celui de La Rochefoucauld et sur divers membres de sa famille ; sur la dame d'honneur de l'impératrice Joséphine ; son mari, qu'il avait fait ambassadeur à Vienne et en Hollande ; son frère, le législateur ; leur père, M. de Liancourt, qu'il estimait et considérait ; enfin, sur la fille, qu'il avait fait épouser au prince Aldobrandini, frère du prince Borghèse. Il a répété qu'il avait eu un moment la pensée de la donner pour femme à Ferdinand VII. De là il a nommé un autre M. de La Rochefoucauld, mort en prison au commencement de son règne, me demandant ce qu'il était à ceux-là. Je n'ai pu le lui dire, je ne connaissais ni la personne ni la circonstance que mentionnait l'Empereur.

« C'était l'auteur, m'a-t-il dit, d'une conspiration de plus contre ma personne, dont je ne vous ai point parlé encore : elle ne me revient à l'esprit qu'en cet instant.

« Ce M. de La Rochefoucauld organisait à Paris, dans l'intérêt du roi, encore alors à Mittau, une conspiration dont le premier coup devait être la mort du chef du gouvernement. Ce M. de La Rochefoucauld a fini en prison, après quatre ou cinq ans de détention. Quelqu'un ayant procuré les fils de cette affaire, un affidé de la police entra dans la conspiration pour en devenir un des agents les plus actifs. Celui-ci fut prendre ses lettres de créance dans un château en Lorraine, auprès d'un vieux gentilhomme qui avait tenu un rang distingué dans l'armée de Condé, et devait son retour à l'amnistie du Premier consul. C'était lui qui était chargé d'accréditer et de procurer les moyens de parvenir jusqu'à Louis XVIII, à Mittau. Ce bon et brave gentilhomme, il faut lui rendre justice, disait l'Empereur, ne s'y prêta qu'avec beaucoup de peine et une extrême répugnance, il était désormais bien tard, observait-il, pour revenir à de pareilles entreprises... la France commençait à goûter du repos... Et il protestait surtout de son éloignement absolu à voir courir le moindre danger au Premier consul, devenu désormais pour lui, disait-il, un homme extraordinaire et sacré, etc. Après avoir vu plusieurs fois Louis XVIII à Mittau, l'agent revint connaissant tout ; on arrêta M. de La Rochefoucauld et sa bande ; et s'ils savaient à qui ils le durent !... etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 18, mardi 19 novembre 1816.

Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. – Dires épars ; notes perdues.

Nous parlions de la Pologne ébranlée à la voix de l'Empereur ; des rois auxquels nous l'avions crue destinée : chacun nommait le sien. L'Empereur, qui avait gardé le silence, l'a interrompu en disant :

« Le vrai roi de Pologne, c'était Poniatowski²⁷ : il en réunissait tous les titres, et il en avait tous les talents. » Et il s'est tu.



⊕ La mort du prince Joseph Poniatowski, à la bataille de Leipsick le 19 octobre 1813, gravé par Skerl.

Dans un autre moment l'Empereur riait de l'importance qu'on avait mise à effacer ses emblèmes ou son chiffre sur les monuments qu'il avait créés. « On a pu, disait-il, avoir eu la petitesse de les enlever aux regards du vulgaire ; mais on ne saurait les effacer des pages de l'histoire ni du sentiment des connaisseurs et des artistes. J'ai agi différemment, ajoutait-il, j'ai respecté tous les vestiges royaux que j'ai trouvés encore ; j'ai même fait rétablir les fleurs de lis ou autres emblèmes, quand l'ordre chronologique le réclamait, etc. »

27. Jozef Antoni Poniatowski (1763-1813), de la famille royale de Pologne et maréchal de l'Empire. (JMS)

À cela quelqu'un s'est permis de dire que le prince Lucien avait montré précisément les mêmes sentiments. Logé au Palais-Royal, où l'Empereur l'avait placé à son arrivée en 1815, et frappé, en montant le bel escalier, du groupe de fleurs de lis qui tapissent la muraille, il dit à l'officier de l'Empereur en service auprès de lui : « Nous ôterons bientôt tout cela, n'est-ce pas ? – Pourquoi, monseigneur ? – Mais, parce que ce sont les insignes de l'ennemi. – Eh bien ! monseigneur, pourquoi ne demeureraient-ils pas nos trophées ? – Et vous avez bien raison, répliqua-t-il vivement ; car ce sont aussi mes principes et ma manière de voir. »

Aujourd'hui j'ai eu peu à recueillir de l'Empereur, et malheureusement bientôt je n'aurai plus à l'entendre. Je vais remplir ce vide et celui du jour suivant, en insérant ici bien des objets que je trouve indiqués par des notes éparses sur la couverture même de mon journal ; car d'habitude j'y inscrivais de la sorte ce que je m'apercevais avoir oublié de mettre en son lieu, comme aussi d'anciens souvenirs quand ils me revenaient, ou bien encore des points délicats que la prudence et la circonspection commandaient à notre état de captivité ; enfin, on trouvera ici même des choses apprises plus tard ; mais de sources incontestables.

Beaucoup de ces articles n'ont point de liaison entre eux ; toutefois ils concourent tous au but constant de ce recueil, soit qu'ils démentent les couleurs mensongères sous lesquelles, dans le temps, on nous peignait Napoléon, soit qu'ils fassent ressortir, au contraire, les véritables nuances de son caractère. Puisse la lecture du *Mémorial* porter ceux qui l'ont approché à consacrer de leur côté ce qu'ils en savent ou ce qu'ils en ont entendu de lui-même.

– Il n'était jadis bruit que de la grande brutalité et de l'extrême violence de l'Empereur envers son entourage : or il est reconnu à présent que tout ce qui le servait dans son plus petit intérieur l'adorait précisément à cause de sa bonté et de l'excellence de son cœur. Quant à son atmosphère extérieure, je tiens, depuis mon retour en Europe, de quelqu'un du plus haut rang, dont le nom seul suffirait pour commander la croyance, par la considération dont il jouit, et que ses fonctions attachaient constamment à la personne de l'Empereur, soit dans ses expéditions de guerre, soit dans le séjour de ses palais, qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule fois s'emporter au point de frapper, et c'était un de ses palefreniers, qui, lors de la retraite de Saint-Jean-d'Acres, se refusait à donner son cheval pour le transport des malades, lorsque lui, général en chef, avait livré le sien, et forcé tout son état-major à en faire autant. Et encore, me disait-on, il était aisé d'apercevoir dans cet acte bien plus de politique que d'impulsion naturelle ; la chose se passant devant des soldats découragés, auxquels il fallait prouver le vif intérêt qu'on leur portait.

– Il était passé en habitude de répéter que Napoléon était le plus désobligeant à sa cour, ainsi que pour ceux de son service ; qu'il n'avait jamais rien de gracieux ou d'aimable à dire à personne. Or, voici ce que, entre autres choses, j'ai moi-même entendu : l'Empereur, à son arrivée de la désastreuse campagne de Leipzig, reçut à une heure inusitée les officiers de sa maison : il se présenta à nous avec un air de tristesse. Arrivé à M. de Beauveau, qui était à côté de moi, et dont le fils, encore enfant, était parti pour cette campagne, dans les gardes d'honneur ou autrement, Napoléon lui dit : « Votre fils s'est conduit à merveille ; il a fait honneur à son nom ; il est blessé, mais ce n'est rien. Toutefois il pourra se vanter avec orgueil d'avoir vu couler son sang de bonne heure pour la patrie. »

À la même époque, à un de ses levers, après avoir donné quelques ordres à mon voisin le général Gérard, dont la réputation commençait à attirer tout à fait l'attention, il termina par quelques phrases évidemment bienveillantes, mais au fait assez obscures ; et après avoir fait quelques pas pour continuer sa tournée, il revint tout à coup au général Gérard, ayant lu apparemment sur sa figure qu'il ne l'avait pas compris, prononçant distinctement cette fois : « Je disais que si j'avais bon nombre de gens comme vous, je croirais nos pertes réparées, et me considérerais comme au-dessus de mes affaires. »

— C'est à la même époque que j'ai vu quel pouvait être l'ascendant moral de l'Empereur sur certains esprits, et l'espèce de culte qu'on pouvait lui porter. Un général dont je ne sais pas le nom, grièvement blessé à la jambe, s'était traîné au lever de l'Empereur, qui, vers ce temps, en avait étendu de beaucoup la faveur. Apparemment qu'on avait instruit Napoléon que l'amputation était absolument indispensable, et que ce malheureux officier s'y refusait tout à fait, car arrivé à lui, il dit : « Comment pouvez-vous vous refuser à une opération qui doit vous conserver la vie ? Ce ne saurait être la crainte qui vous arrête, vous vous êtes exposé si souvent dans les batailles ! Serait-ce le mépris de la vie ? Mais comment votre cœur ne vous dit-il pas qu'avec une jambe de moins on peut encore être utile à la patrie, rendre de grands services à son pays ? » L'officier gardait le silence ; sa figure, sa contenance étaient calmes, douces, mais négatives ; et l'Empereur, attristé, avait déjà passé plusieurs personnes, quand l'officier, semblant avoir recueilli ses forces et pris une résolution soudaine, s'avança vers l'Empereur et lui dit : « Sire, si Votre Majesté m'en donne l'ordre, j'y vais en sortant d'ici. » À quoi l'Empereur répliqua : « Mon cher, mon autorité ne s'étend pas jusque-là ; c'est la persuasion dont j'aurais souhaité vous pénétrer ; mais de commandement, le ciel m'en préserve ! » Et je crois me rappeler que le bruit

fut alors que le malheureux officier en sortant avait été se soumettre à l'opération fatale.

– Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur étant entré le soir fort tard aux Tuileries, son premier lever, le lendemain, fut, comme on suppose, des plus nombreux. Quand la porte s'ouvrit, à son apparition devant nous, il me serait difficile de rendre le vague de mes idées et la nature de mes sensations. Il apparaissait là comme de coutume, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle ; il me semblait le même que si je l'avais vu la veille : la même figure, le même costume, la même attitude, les mêmes manières. Je me sentais vivement remué, et je crois que chacun partageait les mêmes sensations. Toutefois, à sa vue, le sentiment l'emportant sur le respect, on se précipita vers lui ; lui-même se montrait visiblement ému, et il embrassa plusieurs des plus distingués. Puis commença, comme de coutume, sa tournée ordinaire ; sa voix était douce, sa figure satisfaite, ses manières affectueuses ; il parlait successivement avec bienveillance à chacun. « Ah ! monsieur le major-général de l'armée blanche », dit-il à deux pas de moi à quelqu'un avec un mélange visible de plaisanterie et d'affection. Plusieurs des assistants n'étaient pas sans quelque embarras par les divers grands événements qui s'étaient passés ; pour Napoléon, il semblait n'en vouloir connaître aucun : il n'oubliait pas qu'il avait dégagé chacun à Fontainebleau.

Les traits suivants prouvent la justesse de son raisonnement et le sang-froid de ses actes ; ils démontrent surtout que, bien qu'au sommet du pouvoir, sa modération et son équité ne fléchissaient point devant ce qui lui était le plus directement personnel, et sur le sujet le plus délicat et le plus sensible.

– Lorsque compromis dans l'affaire de Georges et Pichegru, Moreau se trouva arrêté, un des aides de camp du Premier consul, qui l'avait été aussi peut-être de Moreau, ou du moins avait servi sous ses ordres, n'hésita pas à l'aller visiter avec un intérêt marqué. « Cela peut être bien, dit Napoléon en l'apprenant ; je ne saurais précisément blâmer un tel acte ; mais je dois chercher un autre aide de camp. Ce poste est tout de confiance et d'un entier dévouement ; il ne saurait admettre de partage dans une affaire aussi personnelle que celle-ci. » Et il donna un régiment à cet aide de camp, le colonel Lacuée, officier très distingué, et qui périt à quelque temps de là, à la tête de ce régiment, dans les affaires qui précédèrent la capitulation d'Ulm.

– À peu près à la même époque, et pour la même affaire, un préfet, aussi remarquable par ses talents administratifs que par la noblesse de son caractère, celui de Liège (le baron Desmousseaux), fut mandé subitement à Paris ; il y accourut l'esprit plein des preuves de satisfaction qu'il pouvait recevoir, parce qu'il les méritait ; mais il se trouva invité par le grand-juge à vouloir bien passer chez lui avant de se présenter chez le Premier consul ; et là il se vit inopinément interrogé, *ex officio*, sur une lettre qu'on lui présentait. Il ne put d'abord en nier la signature, tant elle se trouvait bien imitée ; mais il se récria aussitôt sur les sentiments qu'elle renfermait : c'était le plaidoyer de Moreau et des imprécations contre le consul ; machination atroce, qu'un haut fonctionnaire, ennemi du préfet, avait fait fabriquer dans l'intention de le perdre. Le préfet ayant prouvé que cet acte lui était étranger, il parut à la grande audience du Premier consul, qui affecta de lui témoigner une considération toute particulière, et lui dit en le quittant : « Retournez à vos fonctions que vous remplissez si bien. Vous emportez toute mon estime : ce témoignage public doit vous consoler du désagrément que vous ont basement suscité la calomnie et le mensonge, etc. »

Voici qui fait voir que Napoléon n'était pas disposé à sévir trop promptement contre une certaine indépendance même déraisonnable.

Je tiens de M. de Montalivet²⁸, alors ministre de l'Intérieur, que, demeuré seul avec l'Empereur après un conseil des ministres, il lui dit : « Sire, ce n'est pas sans un grand embarras que j'ose entretenir Votre Majesté d'une circonstance vraiment ridicule ; mais un préfet, jeune auditeur, s'obstine ouvertement à me refuser un titre que l'usage a consacré pour tous vos ministres. Des subalternes de mes bureaux s'étant aperçus qu'il ne me donnait jamais le *Monseigneur*, et croyant y voir de l'affectation, ont eu la gaucherie de le lui réclamer en mon nom ; à quoi il a répondu péremptoirement qu'il n'en ferait rien. Je suis tout honnêteux qu'on ait élevé cette difficulté ; mais pourtant la chose en est venue à un point qui ne permet pas de reculer. » Une telle obstination parut d'abord incroyable à l'Empereur ; il ne revenait pas, disait-il, d'une pareille folie dans le jeune préfet. Cependant, après quelques instants de méditation, il répondit à M. de Montalivet en riant : « Mais c'est qu'après tout une telle obligation n'est pas dans le Code, et ce jeune homme est peut-être un bon fruit qui n'est pas mûr. Toutefois, un tel scandale ne doit pas se prolonger, et il faut en finir : faites-moi venir son père ; je suis



Le comte de Montalivet,
ministre de l'Intérieur.

est venue à un point qui ne permet pas de reculer. » Une telle obstination parut d'abord incroyable à l'Empereur ; il ne revenait pas, disait-il, d'une pareille folie dans le jeune préfet. Cependant, après quelques instants de méditation, il répondit à M. de Montalivet en riant : « Mais c'est qu'après tout une telle obligation n'est pas dans le Code, et ce jeune homme est peut-être un bon fruit qui n'est pas mûr. Toutefois, un tel scandale ne doit pas se prolonger, et il faut en finir : faites-moi venir son père ; je suis

28. Jean-Pierre Bachasson, comte de Montalivet (1766-1823). Conseiller d'État, il devient ministre de l'Intérieur en 1809, succédant à Fouché. (JMS)

sûr que le jeune homme ne résistera pas à un ordre de sa part. »
Tournure remarquable de la plus délicate morale.

– Le 20 mars au soir, l'Empereur, à peine entré dans ses appartements aux Tuileries, le capitaine de dragons G. D... se présente à lui : il était porteur de la capitulation de Vincennes, qui venait d'être obtenue par une rare audace et par une grande adresse. Napoléon sourit d'abord aux détails qu'il se fait raconter ; puis, frappé du ton d'exaltation et des expressions enflammées du narrateur, se rappelant tout à coup le gouverneur Puyvert, à qui Vincennes a déjà été funeste, il s'écrie brusquement : « Mais, monsieur, vous ne me parlez pas du gouverneur ; qu'en a-t-on fait ? – Sire, reprend l'officier avec plus de calme, on lui a délivré un passeport, on l'a fait escorter, il est hors de Paris. » Napoléon, faisant alors deux pas, saisit la main de l'officier avec une expression qui trahit toute l'anxiété qu'il venait d'éprouver : « Je suis content, monsieur, lui dit-il avec chaleur, c'est bien, très bien, parfaitement bien ! »

– Je trouve, en note perdue, que l'Empereur disait que la plus belle lettre militaire qu'il eût jamais lue était, sous son consulat, celle d'un soldat du Midi, nommé Léon. Un si haut témoignage suppose quelque chose de remarquable : aussi, je transcris ici cette note, sans trop savoir ce qu'elle signifie ; mais seulement dans l'espoir de mettre quelque personne, peut-être, sur la voie de reproduire cette pièce, dans le cas où elle ne serait pas déjà consignée.

– On trouve que Napoléon a donné soixante batailles, César n'en avait livré que cinquante.

– On se demandait un jour, devant Napoléon, comment il arrivait que des malheurs encore incertains frappaient parfois beaucoup plus que

les malheurs déjà arrivés. « C'est, repartit-il, que, dans l'imagination comme dans le calcul, la force de l'inconnu est *incommensurable*. »

– « Allez, monsieur, courez, disait d'ordinaire l'Empereur, après avoir donné une mission importante ou tracé la marche d'un grand travail, et n'oubliez pas que le monde a été fait en six jours, »

Dans une occasion de ce genre, il terminait vis-à-vis de quelqu'un, disant : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, hormis *du temps* ; c'est la seule chose hors de mon pouvoir. »

Une autre fois, ayant donné un travail fort pressé, qu'il attendait dans la journée même, on ne le lui apporta que le lendemain très tard ; l'Empereur s'en montrait mécontent ; et comme la personne, pour se justifier, l'assurait qu'elle avait travaillé tout le jour : « Mais, monsieur, n'aviez-vous pas encore toute la nuit ? » lui repartit Napoléon.



La place des Halles de Paris, gravure d'Aliamet, 1772. Le pilori qui la domine a été détruit en 1789.

– L'Empereur, s'occupant soigneusement de la commodité et des embellissements des marchés de la capitale, avait coutume de dire : « *La halle est le Louvre du peuple*. »

– L'égalité des droits, c'est-à-dire cette même faculté pour chacun d'aspirer, de prétendre et d'obtenir, était un des grands traits du caractère de Napoléon, inné en lui, tout à fait dans sa propre

nature. « Je n'ai pas toujours régné, disait-il ; avant d'avoir été souverain, je me souviens d'avoir été sujet, et je n'ai pas oublié tout ce

que ce sentiment de l'égalité a de fort sur l'imagination, et de vif dans le cœur. » Il en disait de même de la liberté.

Donnant un jour un projet à rédiger à un de ses conseillers d'État, il lui disait : « Surtout n'y gênez pas la liberté, et bien moins encore l'égalité ; car, pour la liberté, à toute rigueur, serait-il possible de la froisser, les circonstances le veulent, et nous excuserons ; mais pour l'égalité, à aucun prix. Dieu m'en garde ! Elle est la passion du siècle, et je suis, je veux demeurer l'enfant du siècle ! »

– Le mérite était *un* à ses yeux, et récompensé de même, aussi voyait-on les mêmes titres, les mêmes décorations atteindre également l'ecclésiastique, le militaire, l'artiste, le savant, l'homme de lettres ; et il est vrai de dire que jamais nulle part, chez aucun peuple, à aucune époque, le mérite ne fut plus honoré, ni le talent plus magnifiquement récompensé. Ses intentions là-dessus étaient sans bornes. J'ai déjà rapporté qu'il dit un jour : « Si *Corneille* vivait, je le ferais prince. »

– L'Empereur disait un jour à Sainte-Hélène : « Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers ; ils m'ont trouvé une âme de marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle a dû glisser. »

– Une autre fois, à l'occasion d'une nouvelle vexation, il échappa à l'un de ceux qui étaient auprès de Napoléon, de s'écrier : « Ah ! sire, voilà bien de quoi vous faire haïr les Anglais encore davantage. » Sur quoi Napoléon, haussant les épaules, lui répondit moitié gaieté, moitié commisération : « Homme à préjugés, esprit commun et vulgaire, demandez-moi plutôt, et tout au plus si je haïrais davantage tel ou tel Anglais. Mais, puisque nous y sommes, sachez qu'un homme, véritablement homme, ne hait point ; sa colère et sa mauvaise humeur ne

vont point au-delà de la minute ; le coup électrique... L'homme fait pour les affaires et l'autorité ne voit point les personnes ; il ne voit que les choses, leur poids et leur conséquence. »

– Dans une certaine circonstance, il disait qu'il ne doutait nullement que sa mémoire ne gagnât beaucoup à mesure qu'elle avancerait dans la postérité ; les historiens se croiraient obligés de le venger de tant d'injustices contemporaines. Les excès entraînent toujours leurs réactions ; d'ailleurs, à une grande distance, on le verrait sous un jour plus favorable, il paraîtrait débarrassé de mille encombrements : on le jugerait dans les grandes vues, et non dans les petits détails ; on planerait sur les grandes harmonies ; les irrégularités locales demeureraient inaperçues : surtout on ne l'opposerait plus à lui-même, mais à ce qu'on aurait alors sous la main, etc. ; et il concluait que dès aujourd'hui, comme dans ces temps-là, il pourrait se présenter avec fierté devant le tribunal le plus sévère et lui soumettre tous ses actes privés, il s'y montrerait vierge de tout crime.

– L'Empereur me disait un jour qu'il concevait dans sa tête, et se proposait d'entreprendre *son Histoire diplomatique*, ou l'ensemble de ses négociations, à partir de Campo-Formio jusqu'à son abdication. S'il a accompli sa pensée, quel trésor historique !

– L'Empereur, parlant d'éloquence militaire, disait : « Quand, au fort de la bataille, parcourant la ligne, je m'écriais : *Soldats, déployez vos drapeaux, le moment est venu*, il eût fallu voir nos Français ; ils trépi-gnaient de joie ; je les voyais se centupler ; rien alors ne me semblait impossible. »

On connaît une foule d'allocutions militaires de Napoléon. En voici une que je tiens de celui-là même qui l'a recueillie sur le terrain. Passant

en revue le second régiment de chasseurs à cheval, à Lobenstein, deux jours avant la bataille d'Iéna, il demande au colonel : « Combien d'hommes présents ? – Cinq cents, répond le colonel ; mais parmi eux beaucoup de jeunes gens. – Qu'importe, lui dit l'Empereur d'un air qui marquait sa surprise d'une pareille observation, ne sont-ils pas tous Français !... » Puis, se tournant vers le régiment, il ajouta : « Jeunes gens, il ne faut pas craindre la mort ; quand on ne la craint pas, on la fait rentrer dans les rangs ennemis. » Et le mouvement de son bras exprimait vivement l'action dont il parlait. À ces mots, on entendit comme un frémissement d'armes et de chevaux, et un soudain murmure d'enthousiasme, précurseur de la victoire mémorable qui, quarante-huit heures après, renversa la colonne de Rosbach.

– À la bataille de Lutzen, la plus grande partie de l'armée se trouvait composée de conscrits qui n'avaient jamais combattu. On raconte que l'Empereur, au plus fort de l'action, parcourait en arrière le troisième rang de l'infanterie, le soutenant parfois de son cheval en travers, en criant à ces jeunes soldats : « Ce n'est rien, mes enfants ; tenez ferme ; la patrie vous regarde, sachez mourir pour elle. »

– Napoléon avait une estime toute particulière pour la nation allemande. « J'ai pu lui imposer bien des millions, disait-il, c'était nécessaire ; mais je me serais bien donné de garde de l'insulter par du mépris. Je l'estimais. Que les Allemands me haïssent, cela est assez simple : on me força dix ans de me battre sur leurs cadavres ; ils n'ont pu connaître mes vraies dispositions, me tenir compte de mes arrière-pensées ; et elles étaient grandes pour eux. »

– L'Empereur disait un jour, en parlant d'une de ses déterminations : « Je n'en voulais rien faire, je me laissai toucher, je cédai ; j'eus tort : le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête. »

– L'Empereur faisait remarquer que nos facultés physiques s'aiguisent par nos périls ou nos besoins. « Ainsi, disait-il, le Bédouin du désert a la vue perçante du lynx ; et le sauvage des forêts a l'odorat des bêtes. »

– On citait quelqu'un qui, distingué par ses conceptions et ses faits, laissait pourtant paraître parfois des lacunes choquantes dans ses manières et ses expressions. L'Empereur expliquait cette désharmonie en disant : « Vous verrez qu'il pèche par *l'éducation de la peau* ; ses langes auront été trop communs, trop sales. »



Séance du conseil des Cinq-Cents tenue à Saint-Cloud le 19 brumaire an VIII, gravure de Morret.

– L'Empereur, parlant du danger qu'il avait couru aux Cinq-Cents lors de Brumaire, l'attribuait militairement au seul local de l'Orangerie, où il avait été obligé d'entrer par une des extrémités, pour en

parcourir la longueur. « Le malheur fut, disait-il, que je ne pus me présenter de front ; je fus contraint de prêter le flanc. »

– On parlait de quelqu'un qui semblait croire pouvoir en imposer par un ton et des expressions approchant parfois de la menace. « C'est ridicule aujourd'hui, disait l'Empereur ; personne n'a peur à présent ; un enfant n'a plus peur : et voilà le petit Emmanuel, montrant mon fils, prêt à tirer un coup de pistolet, j'en suis sûr, avec quiconque pourrait le désirer. » Ces paroles de Napoléon influeront peut-être sur le reste de sa vie.

– Napoléon, au retour de la campagne de Russie, se montrait si frappé de la force d'âme qu'il disait avoir été déployée par Ney, qu'il le nomma prince de la Moskowa, et qu'il répéta alors à plusieurs reprises : « J'ai deux cents millions dans mes caves ; je les donnerais pour Ney. »

– L'Empereur, appuyant sur l'infailibilité, en dernière analyse, du triomphe des idées modernes, disait : « Comment ne l'emporteraient-elles pas ? Observez bien le train des choses : même en opprimant, aujourd'hui on se pervertit ! »

– Dans une certaine circonstance où on appuyait sur ce qu'il n'aimait pas à se faire valoir : « C'est, répondit l'Empereur, que la moralité, la bonté, chez moi, ne sont point dans ma bouche, elles se trouvent dans mes nerfs. Ma main de fer n'était pas au bout de mon bras ; elle tenait immédiatement à ma tête : la nature ne me l'a pas donnée, le calcul seul la faisait mouvoir. »

– Napoléon, dans un moment de dépit contre la malveillance et les murmures de Paris, demandait, après tout ce qu'il avait accompli, ce

qu'on attendait donc de lui ! « Sire, se permit-on de lui répondre, on voudrait que Votre Majesté arrêât son cheval. – Arrêter mon cheval ! c'est bientôt dit... Il est vrai que j'ai les bras assez forts pour arrêter, d'un coup de bride, tous les chevaux du continent ; mais je n'ai pas de brides pour arrêter les voiles anglaises, et c'est là que gît tout le mal ; comment n'a-t-on pas l'esprit de le sentir ? »

– Reprochant un jour à quelqu'un de ne pas se corriger des vices qu'il convenait connaître : « Monsieur, lui disait-il, quand on connaît son mal moral, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe. »

– L'Empereur, parlant de la noblesse qu'il avait créée, se récriait sur ce qu'on l'eût si peu compris : c'était pourtant, disait-il, une de ses plus grandes idées, des plus complètes, des plus heureuses. Il avait pour but trois objets de la première importance, et tous les trois auraient été atteints ; savoir : réconcilier la France avec l'Europe, et rétablir l'harmonie avec elle, en semblant adopter ses mœurs ; réconcilier par la même voie, amalgamer entièrement la France nouvelle avec la France ancienne ; enfin faire disparaître tout à fait la noblesse féodale, la seule offensante, la seule oppressive, la seule contre nature. « Par ma création, disait l'Empereur, je venais à bout de substituer des choses positives et méritoires à des préjugés antiques et détestés. Mes titres nationaux rétablissaient précisément cette égalité que la noblesse féodale avait proscrite. Tous les genres de mérites y parvenaient : aux parchemins je substituais les belles actions, et aux intérêts privés, les intérêts de la patrie. Ce n'était plus dans une obscurité imaginaire, dans la nuit des temps, qu'on eût été placer son orgueil, mais bien dans les plus belles pages de notre histoire. Enfin, je faisais disparaître la prétention choquante du sang ; idée absurde, en ce qu'il n'existe réellement qu'une seule espèce d'hommes, puisqu'on n'en a

pas vu naître les uns avec des bottes aux jambes, et d'autres avec un bât sur le dos.

« Toute la noblesse de l'Europe, et qui la gouverne de fait, y fut prise : elle applaudit unanimement à une institution qui, dans ses idées, se présentant comme nouvelle, relevait sa prééminence ; et pourtant cette nouveauté allait la saper dans ses fondements, et l'eût infailliblement détruite. Pourquoi a-t-il fallu que l'opinion que je faisais triompher eût la gaucherie de servir précisément ses ennemis ? Mais j'ai eu ce malheur plus d'une fois. »

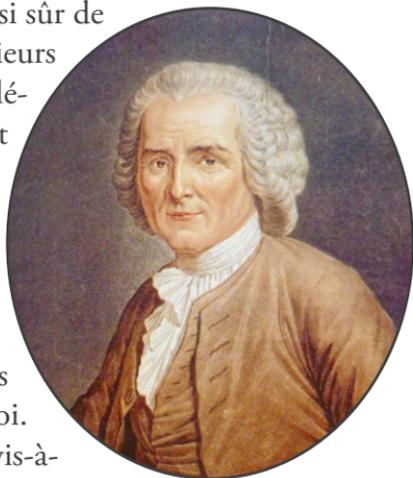
[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mercredi 20 novembre 1816.

Sur les difficultés de l'histoire. – Georges, Pichegru, Moreau, le duc d'Enghien.

« Il faut en convenir, me disait aujourd'hui l'Empereur, les véritables vérités, mon cher, sont bien difficiles à obtenir pour l'histoire. Heureusement que la plupart du temps elles sont bien plutôt un objet de curiosité que de réelle importance. Il est tant de vérités !... Celle de Fouché, par exemple, et autres intrigants de son espèce ; celle même de beaucoup d'honnêtes gens différeront parfois beaucoup de la mienne. Cette vérité historique, tant implorée, à laquelle chacun s'empresse d'en appeler, n'est trop souvent qu'un mot : elle est impossible au moment même des événements, dans la chaleur des passions croisées ; et si, plus tard, on demeure d'accord, c'est que les intéressés, les contradicteurs ne sont plus. Mais qu'est alors cette vérité historique, la plupart du temps ? Une fable convenue, ainsi qu'on l'a dit fort ingénieusement. Dans toutes ces affaires, il est deux portions essentielles fort distinctes : les faits matériels et les intentions morales.

Les faits matériels sembleraient devoir être incontestables ; et pourtant, voyez s'il est deux relations qui se ressemblent : il en est qui demeurent des procès éternels. Quant aux intentions morales, le moyen de s'y retrouver, en supposant même de la bonne foi dans les narrateurs ? Et que sera-ce s'ils sont mus par la mauvaise foi, l'intérêt et la passion ? J'ai donné un ordre, mais qui a pu lire le fond de ma pensée ; ma véritable intention ? et pourtant chacun va se saisir de cet ordre, le mesurer à son échelle, le plier à son plan, à son système individuel. Voyez les diverses couleurs que va lui donner l'intrigant dont il gêne ou peut au contraire servir l'intrigue, la torsion qu'il va lui faire subir. Il en sera de même de l'important à qui les ministres ou le souverain auront confidentiellement laissé échapper quelque chose sur le sujet ; il en sera de même des nombreux oisifs du palais, qui, n'ayant rien de mieux à faire que d'écouter aux portes, inventent faute d'avoir entendu. Et chacun sera si sûr de ce qu'il racontera ! et les rangs inférieurs qui le tiendront de ces bouches privilégiées en seront si sûrs à leur tour ! et alors les mémoires, et les agendas, et les bons mots, et les anecdotes de salon d'aller leur train !... Mon cher, voilà pourtant l'histoire ! J'ai vu me disputer, à moi, la pensée de ma bataille, me disputer l'intention de mes ordres, et prononcer contre moi. N'est-ce pas le démenti de la créature vis-à-vis de celui qui a créé ? N'importe ; mon contradicteur, mon opposant aura ses partisans. Aussi, est-ce ce qui m'a détourné d'écrire mes mémoires particuliers, d'émettre mes sentiments individuels, d'où fussent découlées naturellement les nuances



Jean-Jacques Rousseau à l'époque où il écrivait les *Confessions*, par Angélique Briceau.

de mon caractère privé. Je ne pouvais descendre à des confessions à la Jean-Jacques²⁹, qui eussent été attaquées par le premier venu.

Aussi, j'ai pensé ne devoir dicter à vous autres ici que sur les actes publics. Je sais bien encore que ces relations mêmes peuvent être combattues ; car quel est l'homme ici-bas, quel que soit son bon droit et la force et la puissance de ce bon droit, que la partie adverse n'attaque et ne démente. Mais aux yeux du sage, de l'impartial, du réfléchi, du raisonnable, ma voix, après tout, vaudra bien celle d'un autre, et je redoute peu la décision finale. Il existe dès aujourd'hui tant de lumières, que quand les passions auront disparu, que les nuages seront passés, je m'en fie à l'éclat qui restera. Mais que d'erreurs intermédiaires ! On donnera souvent beaucoup de profondeur, de subtilité de ma part à ce qui ne fut peut-être que le plus simple du monde ; on me supposera des projets que je n'eus jamais³⁰. On se demandera si je visais en effet à la monarchie universelle ou non. On raisonnera longuement pour savoir si mon autorité absolue et mes actes arbitraires dérivait de mon caractère ou de mes calculs ; s'ils étaient produits par mon inclination ou par la force des circonstances ; si mes guerres constantes vinrent de mon goût, ou si je n'y fus conduit qu'à mon corps défendant ; si mon immense ambition, tant reprochée, avait pour guide ou l'avidité de la domination, ou la soif de la gloire, ou le besoin de l'ordre, ou l'amour du bien-être général ; car elle mérite d'être considérée sous diverses faces. On se débattrait sur les

29. Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) écrivain, philosophe et musicien suisse. Il rédige ses *Confessions*, où il observe et décrit ses sentiments intimes, entre 1765 et 1770. *Les Confessions* seront publiées après sa mort, de 1782 à 1789. (*JMS*)

30. Quelqu'un de beaucoup de lumières et de beaucoup d'esprit, qui avait été fort avant dans la confiance de l'Empereur et avait eu un grand nombre de rapports directs avec lui, me disait, après la première abdication, avec une intime conviction, que le projet de Napoléon avait été, ses conquêtes achevées, d'abandonner Paris pour aller faire de Rome la capitale du Grand Empire. J'avais alors si peu de connaissance de l'Empereur, que cela me donna beaucoup à penser ; mais aujourd'hui je me demande où mon historien pouvait avoir pris cela. (*LC*)

motifs qui me déterminèrent dans la catastrophe du duc d'Enghien³¹, et ainsi d'une foule d'autres événements. Souvent on alambiquera, on tordra ce qui fut tout à fait naturel et entièrement droit. Il ne m'appartenait pas à moi de traiter ici spécialement tous ces objets : ils seraient mes plaidoyers, et je les dédaigne. Si dans ce que j'ai dicté sur les matières générales, la rectitude et la sagacité des historiens y trouvent de quoi se former une opinion juste et vraie sur ce que je ne mentionne pas, tant mieux. Mais à côté de ces faibles étincelles, que de fausses lumières dont ils se trouveront assaillis !... depuis les fables et les mensonges des grands intrigants, qui ont eu chacun leurs buts, leurs menées, leurs négociations particulières, lesquelles, s'identifiant avec le fil véritable, compliquent le tout d'une manière inextricable, jusqu'aux révélations, aux portefeuilles, aux assertions mêmes de mes ministres, honnêtes gens qui cependant auront à donner bien moins ce qui était que ce qu'ils auront cru ; car en est-il qui aient eu ma pensée générale tout entière ? Leur portion spéciale n'était, la plupart du temps, que des éléments du grand ensemble qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils n'auront donc vu que la face du prisme qui leur est relative ; et encore, comment l'auront-ils saisie ! Leur sera-t-elle arrivée pleine et entière ? n'était-elle pas elle-même morcelée ? Et pourtant il n'en est probablement pas un qui, d'après les éclairs dont il aura été frappé, ne donne pour mon véritable système le résultat fantastique de ses propres combinaisons ; et de là encore la fable convenue qu'on appellera l'histoire ; et cela ne saurait être autrement : il est vrai que, comme ils sont plusieurs, il est probable qu'ils seront loin d'être d'accord. Du reste, dans leurs affirmations positives, ils se montreraient plus habiles que moi, qui, très souvent, aurais été très embarrassé d'affirmer avec vérité toute ma pleine et entière pensée. On sait que je ne me butais pas à plier les circonstances à mes idées ; mais que je me

31. On sait à combien de versions multipliées, à quelle foule de conjectures ce triste événement donna lieu. (LC)

laisçais en général conduire par elles : or, qui peut à l'avance répondre des circonstances fortuites, des accidents inopinés ? Que de fois j'ai donc dû changer essentiellement ! Aussi ai-je vécu de vues générales, bien plus que de plans arrêtés. La masse des intérêts communs, ce que je croyais être le bien du très grand nombre, voilà les ancrs auxquelles je demeurais amarré ; mais autour desquelles je flottais la plupart du temps au hasard, etc., etc. »

C'est précisément à la suite de paroles aussi remarquables que se présente pour moi la meilleure occasion, sans doute, de revenir sur un point historique que j'ai promis depuis longtemps, et qui eût dû avoir sa place fort antérieurement : je veux dire la conspiration de Georges et Pichegru, et le jugement du duc d'Enghien. On va connaître tout à l'heure la véritable cause de cette transposition, et d'un aussi long retard.

« Il y avait quelque temps, disait l'Empereur, que la guerre avait recommencé avec l'Angleterre ; tout à coup nos rivages, les grandes routes, la capitale se trouvèrent inondés d'agents des Bourbons. On en saisit un grand nombre ; mais on ne pouvait encore pénétrer leurs motifs. Ils étaient de tous rangs, de toutes couleurs. Toutes les passions se réveillèrent ; la rumeur devint extrême ; l'opinion publique s'accumulait en véritable orage ; la crise devenait des plus sombres ; la police était aux abois, et ne pouvait rien obtenir. Ce fut ma sagacité qui me sauva, remarquait Napoléon. Me relevant dans la nuit, ainsi que cela m'était fort ordinaire, pour travailler, *le hasard, qui gouverne le monde*, me fait jeter les yeux sur un des derniers rapports de la police, contenant les noms de ceux qu'on avait déjà arrêtés pour cette affaire, dont on ne tenait encore aucun fil. J'y aperçus un chirurgien des armées ; je ne doutai pas qu'un tel homme ne fût plutôt un intrigant qu'un fanatique dévoué. Je fis diriger aussitôt sur lui tous les

moyens propres à obtenir un prompt aveu ; une commission militaire fut à l'instant saisie de son affaire ; au jour, il était jugé, et menacé de l'exécution s'il ne parlait. Une demi-heure après il avait découvert jusqu'aux plus petits détails. Alors on connut toute la nature et l'étendue du complot ourdi à Londres, et bientôt après on sut les intrigues de *Moreau*, la présence de *Pichegru* à Paris, etc. »

Je passe tous les détails de cette affaire, on peut les voir dans les lettres écrites du Cap, en réfutation de celles du docteur Warden, et dans l'ouvrage de M. O'Meara. Les miens seraient précisément les mêmes que ces derniers, ils viennent tous de la même source.

¶ Quant à l'inculpation relative à la mort de *Pichegru*, qu'on disait avoir été étranglé par les ordres du Premier consul. Napoléon disait qu'il serait honteux de chercher à s'en défendre, que c'était par trop absurde. « Que pouvais-je y gagner ? faisait-il observer. Un homme de mon caractère n'agit pas sans grands motifs. M'a-t-on jamais vu verser le sang par caprice ? Quelques efforts qu'on ait faits pour noircir ma vie et dénaturer mon caractère, ceux qui me connaissent savent que mon organisation est étrangère au crime ; il n'est point, dans toute mon administration, un acte privé dont je ne pusse parler devant un tribunal, je ne dis pas sans



🔍 *Pichegru* ex-général, se donnant la mort. Gravure coloriée de l'époque.

embarras, mais même avec quelque avantage. Tout bonnement, c'est que Pichegru se vit dans une situation sans ressource ; son âme forte ne put envisager l'infamie du supplice, il désespéra de ma clémence ou la dédaigna, et il se donna la mort.

« Si j'eusse été porté au crime, continuait-il, ce n'est pas sur Pichegru, qui ne pouvait rien, que j'eusse dû frapper, mais bien sur *Moreau*, qui, en cet instant, me mettait dans le plus grand péril. Si, par malheur, ce dernier se fût aussi donné la mort dans sa prison, il aurait rendu ma justification bien autrement difficile, par les grands avantages que j'eusse trouvés à m'en défaire. Vous autres, au-dehors, et les royalistes forcenés au-dedans, vous n'avez jamais connu l'esprit de la France. Pichegru, une fois démasqué comme traître à la nation, n'avait plus l'intérêt de personne ; bien plus, ses seuls rapports avec *Moreau* suffirent pour perdre celui-ci : une foule de ses partisans l'abandonnèrent ; tant, dans la lutte des partis, la masse s'occupait bien plus de la patrie que des individus. Je jugeai si bien dans cette affaire, que quand *Réal* vint me proposer d'arrêter *Moreau*, je m'y opposai sans hésiter. *Moreau* est un homme trop important, lui dis-je ; il m'est trop directement opposé, j'ai un trop grand intérêt à m'en défaire pour m'exposer ainsi aux conjectures de l'opinion. – Mais, si *Moreau* pourtant conspire avec Pichegru ? continuait *Réal*. – C'est alors bien différent : produisez-en la preuve, montrez-moi que Pichegru est ici, et je signe aussitôt l'arrestation de *Moreau*. *Réal* avait des avis indirects de la venue de Pichegru, mais il n'avait pu joindre encore ses traces. Courez chez son frère, lui dis-je : s'il a déserté sa demeure, c'est déjà un fort indice que Pichegru est sur les lieux ; si son frère se trouve encore dans son logement, assurez-vous de sa personne : sa surprise vous fera bientôt connaître la vérité. C'était un ancien religieux vivant à Paris dans un quatrième étage. Dès qu'il se vit saisi, sans attendre aucune question, il demanda quelle pouvait être sa faute ; si on lui

faisait un crime d'avoir reçu malgré lui la visite de son frère. Il avait été le premier, disait-il, à lui peindre son péril et à lui conseiller de s'en retourner. C'en fut assez, l'arrestation de Moreau fut ordonnée et accomplie. Il sembla d'abord s'en inquiéter peu : mais arrivé à la prison, quand il sut que c'était pour avoir conspiré contre l'État, de concert avec Georges et Pichegru, il fut fort déconcerté, son trouble fut extrême. Quant à la multitude du parti, continuait Napoléon, le nom de Pichegru sembla pour elle un triomphe ; ils s'écriaient de toutes parts que Pichegru était à Londres, que sous peu de jours on aurait prouvé *l'alibi*, soit qu'ils ne sussent pas en effet qu'il fût dans Paris, ou qu'ils crussent qu'il lui serait aisé de s'en échapper. »

Depuis longtemps le Premier consul avait rompu avec Moreau. Celui-ci était entièrement gouverné par sa femme. « Malheur toujours funeste, disait l'Empereur, parce qu'on n'est alors ni soi ni sa femme ; qu'on n'est plus rien. » Moreau se montrait tantôt bien, tantôt mal pour le Premier consul ; tantôt obséquieux, tantôt caustique. Le Premier consul, qui eût désiré se l'attacher, se vit obligé de s'en éloigner tout à fait. « Moreau finira, avait-il dit, par venir se casser la figure sur les colonnes du palais. » Et il n'y était que trop poussé par les inconséquences ridicules et les prétentions de sa femme et de sa belle-mère. Celle-ci allait jusqu'à vouloir disputer le pas à la femme du Premier consul. Le ministre des Relations extérieures avait été obligé une fois, disait Napoléon, d'employer la force pour l'arrêter dans une fête ministérielle.

Moreau arrêté, le Premier consul lui fit savoir qu'il lui suffisait d'avouer qu'il avait vu Pichegru, pour que toute procédure, à son égard, fût finie. Moreau répondit par une lettre fort haute : mais depuis, quand Pichegru lui-même fut arrêté, que l'affaire prit une

tournure sérieuse, alors Moreau écrivit au Premier consul une lettre très soumise ; mais il n'était plus temps.

Moreau avait en effet conféré avec Pichegru et Georges ; il avait répondu à leurs propositions : « Dans l'état présent des choses, je ne pourrais rien pour vous autres, je n'oserais pas vous répondre même de mes aides de camp ; mais *défaites-vous* du Premier consul, j'ai des partisans dans le Sénat, je serai nommé immédiatement à sa place. Vous, Pichegru, vous serez examiné sur ce qu'on vous reproche d'avoir trahi la cause nationale : ne vous le dissimulez pas, un jugement vous est nécessaire ; mais je réponds du résultat : dès lors vous serez second consul ; nous choisirons le troisième à notre gré, et nous marcherons tous de concert et sans obstacle. » Georges présent, que Moreau n'avait jamais connu, réclama vivement cette troisième place. « Cela ne se peut, lui dit Moreau ; vous ne vous doutez pas de l'esprit de la France, vous avez toujours été blanc ; vous voyez que Pichegru aura à se laver d'avoir voulu l'être. — Je vous entends, dit Georges en colère. Quel jeu est ceci, et pour qui me prenez-vous ? Vous travaillez donc pour vous autres seuls, et nullement pour le roi ! S'il devait en être ainsi, bleu pour bleu, j'aimerais bien mieux encore celui qui s'y trouve. » Et ils se séparèrent fort mécontents, Moreau priant Pichegru de ne plus lui amener ce brutal, ce taureau dépourvu de bon sens et de toute connaissance.

« Lors du jugement, disait Napoléon, la fermeté des complices, le point d'honneur dont ils ennoblirent leur cause, la dénégation absolue, recommandée par l'avocat, sauvèrent Moreau. Interpellé si les conférences, les entrevues qu'on lui reprochait étaient vraies, il répondit *non*. Mais le vainqueur d'Hohenlinden n'était pas habitué au mensonge ; une rougeur soudaine parcourut tous les traits de sa

figure. Aucun des spectateurs ne fut dupe. Toutefois il fut absous, et la plupart des complices condamnés à mort.

« Je fis grâce à beaucoup ; tous ceux dont les femmes ou de vives intercessions purent pénétrer jusqu'à moi obtinrent la vie. Les Polignac, M. de Rivière et d'autres auraient infailliblement péri sans des circonstances heureuses. Il en fut de même de gens moins connus, d'un nommé Borel, d'Ingand de Saint-Maur, de Rochelle, etc., etc., etc., qui eurent le même bonheur. } 

« Il est vrai, remarquait-il, qu'ils reconnurent peu, par la suite, une telle faveur, et que, s'ils méritaient qu'on daignât suivre leurs actions, elles ne seraient pas propres à encourager la clémence. L'un d'eux, qui, dans cette occasion, devait la vie principalement aux instances de Murat, est précisément celui qui a mis sa tête à prix, en Provence, en 1815. S'il a pensé que la fidélité devait l'emporter sur la reconnaissance, le sacrifice du moins aura dû lui être bien pénible. Un autre est celui qui a le plus propagé l'imputation, aussi ridicule que celle sur Pichegru était absurde, de l'assassinat du lieutenant anglais Wright, etc.³² »

« Et au milieu de toutes les affaires de Georges, Pichegru et Moreau, arriva, disait l'Empereur, celle du duc d'Enghien³³, qui vint les compliquer d'une étrange manière. » Et il est entré alors dans les détails de celle-ci. Or c'est une dernière circonstance qui m'a porté, dans le temps, à déplacer et à renvoyer jusqu'à aujourd'hui la totalité de l'article que je donne en ce moment, tant je répugnais à aborder un sujet

32. Voyez les *Lettres du Cap*. (LC)

33. Louis-Antoine de Bourbon-Condé (1772-1804), convaincu de fait d'armes contre la France, de complot contre Napoléon, il est enlevé, rapidement jugé, sans témoins ni défenseur, et fusillé le 21 mars 1804, dans les fossés de Vincennes. (JMS)

aussi affligeant en lui-même, et si douloureux pour un grand nombre de mes connaissances, qui avaient eu des relations directes avec le prince, et lui étaient personnellement attachées. Je redoutais surtout le malheur de réveiller de trop légitimes douleurs dans une haute personne qui m'honora jadis de quelques bontés, dont le souvenir m'est toujours demeuré précieux. Voilà mes motifs : on les comprendra, on les approuvera : mais enfin, j'arrive au terme de mon recueil, et mon devoir de narrateur fidèle me commande impérieusement de toucher ce triste sujet ; autrement on pourrait donner peut-être à mon silence absolu une interprétation qui ne serait pas ma pensée. Toutefois, et par les motifs déjà exprimés, je m'interdirai tous les détails que l'on connaît déjà, et qu'on a pu lire dans les ouvrages cités plus haut (les *Lettres du Cap* et l'ouvrage de M. O'Meara) ; mon récit serait au fond le même, car toutes ces relations sortent également de la bouche de Napoléon, je ne me permettrai que quelques-unes des particularités qui sont demeurées étrangères à ces écrits, celles seulement qui tiennent de trop près aux nuances caractéristiques de Napoléon, pour que je ne me croie pas forcé de les mentionner.



Louis Antoine Henri de
Bourbon-Condé duc
d'Enghien.

Cet événement avait dans le temps frappé mon esprit, ainsi que toute la masse de Paris : peut-être l'avais-je ressenti plus vivement encore, pour mon propre compte, à cause des principes de mon enfance, des habitudes, des relations de ma jeunesse, de la ligne de mes opinions politiques ; car alors j'étais loin de m'être rallié ; cette première impression m'était toujours demeurée dans toute sa force, et mes

idées sur ce point étaient telles que je n'eusse certainement pas osé prononcer le nom du prince devant l'Empereur, tant il m'eût semblé qu'il devait emporter avec soi l'idée du reproche. C'est au point que la première fois que je le lui entendis prononcer à lui-même, j'en devins rouge d'embarras. Heureusement je marchais à sa suite dans un sentier étroit, autrement il n'eût pu manquer de s'en apercevoir. Néanmoins, en dépit de toutes ces dispositions de ma part, lorsque, pour la première fois, l'Empereur développa l'ensemble de cet événement, ses détails, ses accessoires ; lorsqu'il exposa ses divers motifs avec sa logique serrée, lumineuse, entraînant, je dois confesser que l'affaire me semblait prendre à mesure une face nouvelle. Quand il eut fini de parler, je demeurai surpris, absorbé ; je réfléchissais en silence sur mes idées antérieures, je m'en voulais d'avoir peu ou point à répondre en ce moment, et il me fallut convenir avec moi-même que je me trouvais, en effet, bien plus fort en sentiments qu'en arguments, en objections solides.

L'Empereur traitait souvent ce sujet, ce qui m'a servi à remarquer dans sa personne des nuances caractéristiques des plus prononcées. J'ai pu voir, à cette occasion, très distinctement en lui, et maintes fois, l'homme privé se débattant avec l'homme public et les sentiments naturels de son cœur aux prises avec ceux de sa fierté et de la dignité de sa position. Dans l'abandon de l'intimité, il ne se montrait pas indifférent au sort du malheureux prince, mais, sitôt qu'il s'agissait du public, c'était tout autre chose. Un jour, après avoir parlé avec moi de la jeunesse et du sort de l'infortuné, il termina disant : « Et j'ai appris depuis, mon cher, qu'il m'était favorable ; on m'a assuré qu'il ne parlait pas de moi sans quelque admiration ; et voilà pourtant la justice distributive d'ici-bas !... » Et ces dernières paroles furent dites avec une telle expression, tous les traits de la figure se montraient en telle harmonie avec elle, que si celui que Napoléon

plaignait eût été en ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr que, quelles qu'eussent été ses intentions ou ses actes, il eût été pardonné avec ardeur. C'est un sentiment du moment, une situation inopinée, sans doute, que je surprénais là ; et je ne pense pas qu'ils l'aient été par beaucoup : Napoléon n'en devait pas être prodigue : ce point délicat touchait de trop près à sa fierté et à la trempe spéciale de son âme ; aussi variait-il tout à fait ses raisonnements et ses expressions à cet égard, et cela à mesure que le cercle s'élargissait autour de lui. On vient de voir ce qu'il témoignait dans l'épanchement du tête-à-tête ; quand nous étions rassemblés entre nous c'était déjà autre chose : cette affaire avait pu laisser en lui des regrets, disait-il ; mais non créer des remords, pas même des scrupules. Y avait-il des étrangers ? le prince avait mérité son sort.

L'Empereur avait coutume de considérer cette affaire sous deux rapports très distincts ; celui du droit commun ou de la justice établie, et celui du droit naturel ou des écarts de la violence. Avec nous il raisonnait volontiers, et d'ordinaire d'après le droit commun, et l'on eût dit que c'était à cause de la familiarité existante ou de sa supériorité sur nous qu'il daignait y descendre, concluant habilement, par son adage accoutumé : qu'on pourrait lui reprocher peut-être d'avoir été sévère, mais qu'on ne saurait l'accuser d'aucune violation de justice, parce que, bien qu'en eussent répandu la malveillance et la mauvaise foi, la calomnie et le mensonge, toutes les formes avaient été régulièrement et strictement observées.

Mais avec les étrangers, l'Empereur s'attachait presque exclusivement au droit naturel et à la haute politique. On voyait qu'il eût souffert de s'abaisser avec eux à trop faire valoir les droits de la justice ordinaire ; c'eût été paraître se justifier : « Si je n'avais pas eu pour moi, contre les torts du coupable, les lois du pays, leur disait-il, au défaut

de condamnation légale, il me serait resté les droits de la loi naturelle, ceux de la légitime défense. Lui et les siens n'avaient d'autre but journalier que de m'ôter la vie ; j'étais assailli de toutes parts et à chaque instant : c'étaient des fusils à vent, des machines infernales, des complots, des embûches de toute espèce. Je m'en lassai, je saisis l'occasion de leur renvoyer la terreur jusque dans Londres, et cela me réussit. À compter de ce jour les conspirations cessèrent. Et qui pourrait y trouver à redire ? Quoi ! journallement, à cent cinquante lieues de distance, on me portera des coups à mort ; aucune puissance, aucun tribunal sur la terre ne sauraient m'en faire justice, et je ne rentrerais pas dans le droit naturel de rendre guerre pour guerre ! Quel est l'homme de sang-froid, de tant soit peu de jugement et de justice, qui oserait me condamner ? De quel côté ne jetterait-il pas le blâme, l'odieux, le crime ? Le sang appelle le sang ; c'est la réaction naturelle, inévitable, infaillible ; malheur à qui la provoque !... Quand on s'obstine à susciter des troubles civils et des commotions politiques, on s'expose à en tomber victime. Il faudrait être niais ou forcé pour croire et imaginer, après tout, qu'une famille aurait l'étrange privilège d'attaquer journallement mon existence, sans me donner le droit de le lui rendre : elle ne saurait raisonnablement prétendre être au-dessus des lois pour détruire autrui, et se réclamer d'elles pour sa propre conservation ; les chances doivent être égales.

« Je n'avais personnellement jamais rien fait à aucun d'eux ; une grande nation m'avait placé à sa tête ; la presque totalité de l'Europe avait accédé à ce choix ; mon sang, après tout, n'était pas de boue ; il était temps de le mettre à l'égal du leur. Qu'eût-ce donc été si j'avais étendu plus loin mes représailles ! Je le pouvais : j'eus plus d'une fois l'offre de leurs destinées ; on m'a fait proposer leurs têtes, depuis le premier jusqu'au dernier ; je l'ai repoussé avec horreur. Ce n'est pas que je le crusse injuste dans la position où ils me réduisaient ; mais je

me trouvais si puissant, je me croyais si peu en danger, que je l'eusse regardé comme une basse et gratuite lâcheté. Ma grande maxime a toujours été, qu'en guerre, comme en politique, tout mal, fût-il dans les règles, n'est excusable qu'autant qu'il est absolument nécessaire : tout ce qui est au-delà est crime.

« On aurait eu mauvaise grâce à se rejeter sur le droit des gens, quand on le violait si manifestement soi-même. La violation du territoire de Bade, sur laquelle on s'est tant récrié, demeure étrangère au fond de la question. L'inviolabilité du territoire n'a pas été imaginée dans l'intérêt des coupables, mais seulement dans celui de l'indépendance des peuples et de la dignité du prince. C'était donc au souverain de Bade seul à se plaindre, et il ne le fit pas ; qu'il ne cédât qu'à la violence et à son infériorité politique, nul doute, mais encore, que faisait tout cela au mérite intrinsèque des machinations et des attentats dont j'avais à me plaindre, et dont je pouvais, en tout droit, me venger ? » Et il concluait alors que les véritables auteurs, les seuls vrais et grands responsables de cette sanglante catastrophe, étaient, au-dehors, précisément les auteurs, les fauteurs, les excitateurs des assassinats tramés contre le Premier consul.

« Car, disait-il, ou ils y avaient fait tremper le malheureux prince, et par là ils avaient prononcé son sort ; ou, en ne lui en donnant pas connaissance, ils l'avaient laissé dormir imprudemment sur le bord du précipice, à deux pas de la frontière, quand on allait frapper un si grand coup au nom et dans les intérêts de sa famille. »

Avec nous, et dans l'intimité, l'Empereur disait que la faute, au-dedans, pourrait en être attribuée à un excès de zèle autour de lui ou à des vues privées, ou enfin à des intrigues mystérieuses, il y avait été, disait-il, poussé inopinément ; on avait pour ainsi dire surpris ses

idées, on avait précipité ses mesures, enchaîné ses résultats. « J'étais seul un jour, racontait-il ; je me vois encore à demi assis sur la table où j'avais dîné, achevant de prendre mon café ; on accourt m'apprendre une trame nouvelle ; on me démontre avec chaleur qu'il est temps de mettre un terme à de si horribles attentats ; qu'il est temps enfin de donner une leçon à ceux qui se sont fait une habitude journalière de conspirer contre ma vie ; qu'on n'en finira qu'en se lavant dans le sang de l'un d'entre eux ; que le duc d'Enghien devait être cette victime puisqu'il pouvait être pris sur le fait, faisant partie de la conspiration actuelle ; qu'il avait paru à Strasbourg ; qu'on croyait même qu'il était venu jusqu'à Paris ; qu'il devait pénétrer par l'est au moment de l'explosion, tandis que le duc de Berry débarquerait par l'ouest. Or, nous disait l'Empereur, je ne savais pas même précisément qui était le duc d'Enghien ; la Révolution m'avait pris bien jeune ; je n'allais point à la cour, j'ignorais où il se trouvait. On me satisfait sur tous ces points. Mais, s'il en est ainsi, m'écriai-je, il faut s'en saisir et donner des ordres en conséquence. Tout avait été prévu d'avance ; les pièces se trouvèrent toutes prêtes, il n'y eut qu'à signer ; et le sort du prince se trouva décidé. Il était depuis quelque temps à trois lieues du Rhin, dans les États de Bade. Si j'eusse connu plus tôt ce voisinage et son importance, je ne l'eusse pas souffert, et cet ombrage de ma part, par l'événement, lui eût sauvé la vie.

« Quant aux diverses oppositions que je rencontraï, aux nombreuses sollicitations qui me furent faites, a-t-on répandu dans le temps, rien de plus faux ; on ne les a imaginées que pour me rendre plus odieux. Il en est de même des motifs si variés qu'on m'a prêtés : ces motifs ont pu exister peut-être dans l'esprit et pour les vues particulières des acteurs subalternes qui y concoururent ; de ma part, il n'y a eu que la nature du fait en lui-même et l'énergie de mon naturel. Assurément, si j'eusse été instruit à temps de certaines particularités concernant

les opinions et le naturel du prince ; si surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écrivit, et qu'on ne me remit, Dieu sait par quels motifs, qu'après qu'il n'était plus, bien certainement j'eusse pardonné. » Et il nous était aisé de voir que le cœur et la nature seuls dictaient ces paroles de l'Empereur, et seulement pour nous ; car il se serait senti si humilié qu'on pût croire un instant qu'il cherchait à se décharger sur autrui, ou descendît à se justifier ; sa crainte à cet égard ou sa susceptibilité était telle qu'en parlant à des étrangers ou dictant sur ce sujet, pour le public, il se restreignait à dire que, s'il eût eu connaissance de la lettre du prince, peut-être lui eût-il fait grâce, vu les grands avantages politiques qu'il en eût pu recueillir ; et, traçant de sa main ses dernières pensées, qu'il suppose devoir être consacrées parmi les contemporains et dans la postérité, il prononce sur ce sujet, qu'il suppose bien être regardé comme un des plus délicats pour sa mémoire, que, si c'était à refaire, il le ferait encore !!! Tel était l'homme, la trempe de son âme, le tour de son caractère.

À présent, que ceux qui scrutent le cœur humain, qui se plaisent à visiter ses derniers replis pour en déduire des conséquences et en tirer des analogies, s'exercent à leur gré, je viens de leur livrer des documents prononcés et des données précieuses. En voici une dernière qui ne sera pas la moins remarquable :

Napoléon me disait un jour sur le même sujet : « Si je répandis la stupeur par ce triste événement, de quel autre spectacle n'ai-je pas pu frapper le monde, et quel n'eût pas été le saisissement universel !...

« On m'a souvent offert, à un million par tête, la vie de ceux que je remplaçais sur le trône ; on les voyait mes compétiteurs, on me supposait avide de leur sang ; mais ma nature eût-elle été différente, eussé-je été organisé pour le crime, je me serais refusé à celui-ci, tant

il m'eût semblé purement gratuit. J'étais si puissant, je me trouvais si fortement assis ; ils paraissaient si peu à craindre ! Qu'on se reporte à l'époque de Tilsitt, à celle de Wagram, à mon mariage avec Marie-Louise, à l'état, à l'attitude de l'Europe entière ! Toutefois, au fort de la crise de Georges et de Pichegru, assailli d'assassins, on crut le moment favorable pour me tenter, et l'on renouvela l'offre contre celui que la voix publique, en Angleterre aussi bien qu'en France, mettait à la tête de ces horribles machinations. Je me trouvais à Boulogne, où le porteur de paroles était parvenu ; j'eus la fantaisie de m'assurer par moi-même de la vérité et de la contexture de la proposition ; j'ordonnai qu'on le fit paraître devant moi : Eh bien ! monsieur, lui dis-je en le voyant. – Oui, Premier consul, nous vous le livrerons pour un million. – Monsieur, je vous en promets deux, mais si vous l'amenez vivant. – Ah ! c'est ce que je ne saurais garantir, balbutia l'homme, que le ton de ma voix et la nature de mon regard déconcertaient fort en ce moment. – Et me prenez-vous donc pour un pur assassin ! sachez, monsieur, que je veux bien infliger un châ-timent, frapper un grand exemple, mais que je ne recherche pas un guet-apens ; et je le chassai. Aussi bien c'était déjà une trop grande souillure que sa seule présence. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Jeudi 21 au dimanche 24 novembre 1816.

Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. – Ses offres. – Seconde visite. – Troisième ; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien : cause de ma déportation.

La veille au soir, j'étais resté auprès de l'Empereur aussi tard qu'une ou deux heures après minuit ; en rentrant chez moi, je trouvai que j'avais eu une petite visite qui s'était lassée de m'attendre.

Cette petite visite, reçue par mon fils, et que, dans le temps, la prudence me commandait d'inscrire dans mon journal avec déguisement et mystère, peut aujourd'hui et va recevoir en ce moment toute son explication.

Cette visite n'était rien moins que la réapparition clandestine du domestique que sir Hudson Lowe m'avait enlevé, qui, à la faveur de la nuit et de ses habitudes locales, avait franchi tous les obstacles, évité les sentinelles, escaladé quelques ravins pour venir me voir, et me dire que s'étant mis au service de quelqu'un qui partait sous très peu de jours pour Londres, il venait m'offrir de prendre mes commissions en toutes choses. Il m'avait attendu fort longtemps dans ma chambre, et ne me voyant pas revenir de chez l'Empereur, il avait pris le parti de retourner dans la crainte d'être surpris ; mais il promettait de revenir, soit sous le prétexte de voir sa sœur, qui était employée dans notre établissement, soit en renouvelant les mêmes moyens qu'il venait d'employer.

Je n'eus rien de plus pressé le lendemain que de faire part à l'Empereur de ma bonne fortune. Il s'en montra très satisfait et parut y attacher du prix. J'étais fort ardent sur ce sujet ; je répétais avec chaleur qu'il y avait déjà plus d'un an que nous nous trouvions

ici sans que nous eussions encore fait un seul pas vers un meilleur avenir ; au contraire, nous étions resserrés, maltraités, suppliciés chaque jour davantage. Nous demeurions perdus dans l'univers ; l'Europe ignorait notre véritable situation : c'était à nous de la faire connaître. Chaque jour les gazettes nous apprenaient les impostures dont on entourait notre prison ; les impudents et grossiers mensonges dont nos personnes demeuraient l'objet ; c'était à nous, disais-je, de publier la vérité ; elle remonterait aux souverains, qui l'ignoraient peut-être ; elle serait connue des peuples, dont la sympathie serait notre consolation, dont les cris d'indignation nous vengeraient du moins de nos bourreaux, etc.

Nous nous mêmes, dès cet instant, à analyser nos petites archives. L'Empereur en fit le partage, en destinant, disait-il, la part de chacun de nous pour leur plus prompte transcription. Toutefois, la journée s'écoula sans qu'il fût question de rien à ce sujet. Le lendemain, vendredi, dès que je vis l'Empereur, j'osai lui rappeler l'objet de la veille ; mais il m'en parut cette fois beaucoup moins occupé, et termina en disant *qu'il faudrait voir*. La journée se passa comme la veille : j'en étais sur des charbons ardents.

À la nuit, et comme pour m'aiguillonner davantage, mon domestique reparut, me réitérant ses offres les plus entières. Je lui dis que j'en profiterais, et qu'il pourrait agir sans scrupule, parce que je ne le rendrais nullement criminel, ni ne le mettrais aucunement en danger. À quoi il répondit que cela lui était bien égal, et qu'il se chargerait de tout ce que je voudrais lui donner, m'avertissant seulement qu'il viendrait le prendre sans faute le surlendemain, dimanche, veille probable de son appareillage.

Le lendemain, samedi, en me présentant chez l'Empereur, je me hâtai de lui faire connaître cette dernière circonstance, appuyant sur ce qu'il ne nous restait plus que vingt-quatre heures ; mais l'Empereur me parla très indifféremment de tout autre chose. J'en demeurai frappé. Je connaissais l'Empereur : cette insouciance, cette espèce de distraction ne pouvaient être l'effet du hasard, encore moins du caprice ; mais quels pouvaient donc être ses motifs ? J'en fus préoccupé, triste, malheureux tout le jour. La nuit arriva, et le même sentiment qui m'avait agité toute la journée m'empêchait de dormir. Je repassais avec douleur dans mon esprit tout ce qui pouvait avoir rapport à cet objet, quand un trait de lumière vint m'éclairer tout à coup. Que prétends-je de l'Empereur ? me dis-je, le faire descendre à l'exécution de petits détails déjà beaucoup trop au-dessous de lui ! Nul doute que le dégoût et une humeur secrète auront dicté le silence qui m'a affecté. Devons-nous lui demeurer inutiles ? Ne pouvons-nous le servir qu'en l'affligeant ? Et alors beaucoup de ses observations passées me revinrent à l'esprit. Ne lui avais-je pas donné connaissance de la chose, ne l'avait-il pas approuvée, que voulais-je de plus³⁴ ? C'était à moi désormais à agir. Aussi mon parti fut pris à l'instant. Je résolus d'aller en avant sans lui en reparler davantage ; et, pour que la chose demeurât secrète, je me promis de la garder pour moi seul.

Il y avait quelques mois que j'étais parvenu à faire passer la fameuse lettre en réponse à sir Hudson Lowe, touchant les commissaires des alliés, la première, la seule pièce qui, jusque-là, eût été expédiée en Europe. Celui qui avait bien voulu s'en charger m'avait apporté un grand morceau de satin, sur une partie duquel elle fut écrite. Il m'en restait encore ; c'était là précisément mon affaire. Ainsi, tout concourait à me précipiter vers le gouffre où j'allais tomber.

34. Le journal du docteur O'Meara m'apprend, au bout de six ans, que j'avais précisément deviné l'Empereur. (LC)

Dès que le jour parut, je donnai à mon fils, de la discrétion duquel j'étais sûr, le reste du satin, sur lequel il passe toute la journée à tracer ma lettre au prince Lucien. La nuit venue, mon jeune mulâtre fut fidèle à sa parole. Il était un peu tailleur ; il cousit lui-même devant moi, dans ses vêtements, ce que je lui confiai, et prit congé, moi lui promettant encore de nouvelles choses s'il revenait, ou lui souhaitant un bon voyage si je ne devais pas le revoir ; et je me couchai le cœur allégé, l'esprit satisfait comme d'une journée bien et heureusement remplie. Que j'étais loin en ce moment d'imaginer que je venais de trancher de mes propres mains le fil de mes destinées à Longwood !!!

Hélas ! on va voir que vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que, sous le prétexte de cette lettre, j'étais enlevé déjà de Longwood, et que ma personne et tous mes papiers se trouvaient au pouvoir et à l'entière disposition du gouverneur sir Hudson Lowe. À présent, si l'on me demande comment je pouvais avoir aussi peu de défiance et ne soupçonner aucunement qu'il était possible qu'on me tendît un piège, je réponds que mon domestique m'avait paru honnête, je le croyais fidèle, et puis j'étais encore étranger à toute idée d'agents provocateurs ; invention nouvelle dont les ministres anglais d'alors peuvent réclamer l'honneur, et qui a tant prospéré depuis sur le continent !

Mon enlèvement de Longwood Réclusion au secret à Sainte-Hélène

Espace d'environ six semaines

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 25 novembre 1816.

Mon enlèvement de Longwood.

Sur les quatre heures l'Empereur m'a fait demander ; il venait de finir son travail, et il s'en montrait tout content. « J'ai fait avec Bertrand de la fortification toute la journée, m'a-t-il dit, aussi m'a-t-elle paru très courte. » J'ai déjà dit que c'était, dans l'Empereur, un goût nouveau, tout à fait du moment, et Dieu sait comme ils sont précieux ici.

J'avais rejoint l'Empereur sur l'espèce de gazon qui avoisine la tente ; de là nous avons gagné le tournant de l'allée qui conduit au bas du jardin. On a apporté cinq oranges dans une assiette, du sucre et un couteau ; elles sont fort rares dans l'île, elles viennent du Cap ; l'Empereur les aime beaucoup ; celles-ci étaient une galanterie de lady Malcolm ; l'amiral répétait cette offrande toutes les fois qu'il en avait l'occasion. Nous étions trois en ce moment auprès de l'Empereur ; il m'a donné une de ces oranges à mettre dans ma poche, pour mon fils, et s'est mis à couper et à préparer lui-même les autres par tranches ; et, assis sur le tronc d'un arbre, il les mangeait et en distribuait gaieusement et familièrement à chacun de nous. Je rêvais précisément, par un instinct fatal, au charme de ce moment ! Que j'étais loin, hélas !

d'imaginer que ce devait être le dernier don que je pourrais tenir de sa main !...

L'Empereur s'est mis ensuite à faire quelques tours de jardin, le vent était devenu froid ; il est rentré, et je l'ai suivi seul dans le salon et la salle de billard qu'il parcourait dans leur étendue. Il me parlait de nouveau de sa journée, me questionnait sur la mienne ; puis, la conversation s'étant fixée sur son mariage, il s'étendait sur les fêtes qui avaient amené le terrible accident de celle de M. Schwartzberg, dont je me promettais intérieurement de faire un article intéressant dans mon journal, quand l'Empereur s'est interrompu tout à coup pour examiner, par la croisée, un groupe considérable d'officiers anglais qui débouchaient vers nous par la porte de notre enclos : c'était le gouverneur entouré de beaucoup des siens. Or, le gouverneur était déjà venu le matin, a fait observer le grand-maréchal, qui entrait en ce moment ; il l'avait eu chez lui assez longtemps ; de plus, a-t-il ajouté, on parlait d'un certain mouvement de troupes. Ces circonstances ont paru singulières ; et ce que c'est pourtant qu'une conscience coupable ! l'idée de ma lettre clandestine me revint à l'instant, et un secret pressentiment m'avertit aussitôt que tout cela me regardait. En effet, peu d'instants après, on est venu me dire que le colonel anglais, la créature de sir Hudson Lowe, m'attendait chez moi. J'ai fait signe que j'étais avec l'Empereur, qui m'a dit quelques minutes après : « Allez voir, mon cher, ce que vous veut cet animal. » Comme je m'éloignais déjà, il a ajouté : « *Et surtout revenez promptement.* » Et voilà pour moi les dernières paroles de Napoléon. Hélas ! je ne l'ai plus revu ! Son accent, le son de sa voix, sont encore à mes oreilles. Que de fois depuis je me suis complu à y arrêter ma pensée ! et quel charme, quelle peine peut tout à la fois renfermer un douloureux souvenir !

Celui qui m'avait fait demander était le complaisant dévoué, l'homme d'exécution du gouverneur, avec lequel je communiquais du reste assez souvent à titre d'interprète. À peine il m'aperçut, que, d'une figure bénigne, d'une voix mielleuse, il s'enquit, avec un intérêt tendre, de l'état de ma santé : c'était le baiser de Judas... , car lui ayant fait signe de la main de prendre place sur mon canapé, et m'y asseyant moi-même, il saisit cet instant pour se placer entre la porte et moi ; et, changeant subitement de figure et de langage, il me signifia qu'il m'arrêtait au nom du gouverneur sir Hudson Lowe, sur une dénonciation de mon domestique, pour correspondance clandestine. Des dragons cernaient déjà ma chambre, toute observation devint inutile, il fallut céder à la force ; je fus emmené sous une nombreuse escorte. L'Empereur a écrit depuis, ainsi qu'on le verra plus bas, qu'en me voyant de sa fenêtre, entraîné dans la plaine au milieu de ces gens armés, l'alacrité de ce nombreux état-major caracolant autour de moi, la vive ondulation de leurs grands panaches, lui avaient donné l'idée de la joie féroce des sauvages de la mer du Sud, dansant autour du prisonnier qu'ils vont dévorer.

J'avais été séparé de mon fils, qu'on avait retenu prisonnier dans ma chambre, et qui me rejoignit peu de temps après, aussi sous escorte ; si bien qu'à dater de cet instant compte pour nous l'interruption soudaine et le terme final de toute communication avec Longwood. On nous enferma tous deux dans une misérable cahute, voisine de l'ancienne habitation de la famille Bertrand. Il me fallut coucher sur un mauvais grabat, mon malheureux fils à mes côtés, sous peine de le laisser étendu par terre. Je le croyais en cet instant en danger de mort : il était menacé d'un anévrisme³⁵, et avait failli, peu de jours auparavant, expirer dans mes bras. On nous tint jusqu'à onze heures sans manger ; et quand,

35. Dilatation des cavités du cœur, ou des vaisseaux sanguins. (*JMS*)

cherchant à pourvoir aux besoins de mon fils, je voulus demander un morceau de pain aux gens qui nous entouraient, à la porte et à chaque fenêtre où je me présentai il me fut répondu tout d'abord par autant de baïonnettes.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 26, mercredi 27 novembre 1816.

Visite officielle de mes papiers, etc.

Quelle nuit que la première que l'on passe emprisonné entre quatre murailles !... Quelles pensées ! Quelles réflexions !... Toutefois, ma dernière idée du soir, la première de mon réveil avaient été que j'étais encore à quelques minutes de distance seulement de Longwood, et que pourtant peut-être l'éternité m'en séparait déjà !...

Dans la matinée, le grand-maréchal, accompagné d'un officier, a passé à vue de ma cahute, et à portée de la voix. J'ai pu lui demander de mon donjon comment se portait l'Empereur. Le grand-maréchal se rendait à Plantation-House, chez le gouverneur ; c'était indubitablement à mon sujet : mais de quoi pouvait-il être chargé ! Quelles étaient les pensées, les désirs de l'Empereur à cet égard ? C'est là ce qui m'occupait tout à fait. Le grand-maréchal, en repassant, m'a fait avec tristesse un geste qui m'a donné l'idée d'un adieu, et m'a serré le cœur.

Dans la matinée encore, le général Gourgaud et M. de Montholon sont venus jusqu'à l'ancienne demeure de Mme Bertrand, en face de moi et assez près. Il m'a été doux de les revoir et d'interpréter leurs gestes d'intérêt et d'amitié. Ils ont sollicité vainement de pénétrer

jusqu'à moi ; il leur a fallu s'en retourner sans rien obtenir. Peu de temps après Mme Bertrand m'a envoyé des oranges, me faisant dire qu'elle recevait à l'instant même des nouvelles indirectes de ma femme, qui se portait bien. Cet empressement, ces tendres témoignages de tous mes compagnons, m'étaient la preuve que les sentiments de famille se réveillent au premier coup de malheur, et je trouvais en ce moment quelque charme à être captif.

Cependant, aussitôt après mon arrestation, on n'était pas demeuré oisif dans mon ancien logement. Un commissaire de police, importation toute récente dans la colonie, la première tentative de cette nature, je pense, hasardée sur le sol britannique, avait fait sur moi son coup d'essai. Il avait fouillé mon secrétaire, enfoncé des tiroirs, saisi tous mes papiers ; et jaloux de montrer sa dextérité et tout son savoir-faire, il avait procédé de suite à défaire nos lits, démonter mon canapé, et ne pariait de rien moins que d'enlever les planchers.

Le gouverneur, devenu maître de tous mes papiers, suivi de huit à dix officiers, s'est mis en devoir de me les produire triomphalement. Descendu à l'opposite de moi dans l'ancienne demeure de Mme Bertrand, il m'a fait demander si je voulais y aller pour assister à leur inventaire, ou si je préférais qu'il se rendît chez moi. J'ai répondu que, puisqu'il me laissait le choix, le dernier parti me serait plus agréable. Tout le monde ayant pris place, je me suis levé pour protester hautement contre la manière peu convenable dont j'avais été arraché de Longwood, sur l'illégalité avec laquelle on avait scellé mes papiers loin de ma personne ; enfin j'ai protesté contre la violation qu'on allait faire de mes papiers secrets, de ceux qui étaient les dépositaires sacrés de ma pensée, qui ne devaient exister que pour moi, dont jusqu'ici personne au monde n'avait eu connaissance. Je me suis élevé contre l'abus que pouvait en faire le pouvoir ; j'ai dit à sir Hudson

Lowe que, s'il pensait que les circonstances requissent qu'il en prît connaissance, c'était à sa sagesse à y pourvoir ; que cette lecture ne m'embarrassait nullement d'ailleurs, mais que je devais à moi-même, aux principes, d'en charger sa responsabilité, de ne céder qu'à la force, et de ne point autoriser un tel acte par mon consentement.

Ces paroles, de ma part, en présence de tous ses officiers, contrariaient fort le gouverneur, qui, s'irritant, s'est écrié : « Monsieur le Comte, n'empirez pas votre situation, elle n'est déjà que trop mauvaise ! » Allusion sans doute à la peine de mort qu'il nous rappelait souvent que nous encourrions en nous prêtant à l'évasion du grand captif. Il ne doutait pas que mes papiers dussent lui procurer les plus grandes découvertes. Dieu sait jusqu'où pouvaient aller ses idées à cet égard.

Au moment de procéder à leur lecture, il appela le général Bingham, commandant en second de l'île, pour y prendre personnellement part ; mais la délicatesse et les idées de celui-ci différaient beaucoup de celles du gouverneur. « Sir Hudson Lowe, lui répondit-il avec un dégoût marqué, je vous prie de m'excuser, je ne me crois pas capable de lire cette espèce d'écriture française. »

Je n'avais au fait nulle objection réelle à ce que le gouverneur prît connaissance de mes papiers ; je lui dis donc que, non comme juge ni magistrat, car il n'était pour moi ni l'un ni l'autre, mais à l'amiable et de pure condescendance, je trouvais bon qu'il les parcourût. Il tomba d'abord sur mon journal. On juge de sa joie et de ses espérances en apercevant qu'il allait lui présenter jour par jour tout ce qui se passait au milieu de nous à Longwood. Cet ouvrage était assez dégrossi pour qu'une note des matières ou l'indication des chapitres se trouvât en tête de chaque mois. Sir Hudson Lowe, y lisant souvent son nom, courut tout d'abord à la page indiquée chercher les détails ; et, s'il eut

là maintes occasions d'exercer sa longanimité, ce n'était pas ma faute, lui remarquai-je, mais plutôt celle de son indiscretion. Je l'assurai que cet écrit était un mystère profond, étranger à tous ; que l'Empereur lui-même, qui en était l'unique objet, n'en avait lu que les premières feuilles ; qu'il était loin d'être arrêté ; qu'il devait demeurer longtemps un secret, n'être que pour moi seul.

Sir Hudson Lowe ayant parcouru mon journal deux ou trois heures, je lui dis que j'avais voulu le mettre à même d'en prendre une juste idée, qu'à présent c'était assez ; que je me croyais obligé, par bien des considérations, à lui interdire, autant qu'il était en mon pouvoir, d'aller plus loin ; qu'il avait la force, mais que je protesterais contre sa violence et son abus d'autorité. Il me fut aisé de voir que c'était un vrai contretemps pour lui ; il hésita même : toutefois ma protestation eut son plein effet, et il ne fut plus touché à mon journal. J'aurais pu étendre ma protestation à tous mes autres papiers ; mais ils m'importaient peu ; ils causèrent pendant plusieurs jours l'inquisition la plus minutieuse.

J'avais mes dernières volontés scellées ; il me fallut ouvrir cette pièce, ainsi que d'autres papiers d'une nature aussi sacrée. Arrivé au fond d'un portefeuille où reposaient des objets que je n'avais pas osé toucher depuis que j'étais loin de l'Europe, il a fallu les ouvrir. Ce devait être pour moi la journée des émotions : leur vue a remué dans mon cœur de vieux souvenirs que mon courage y tenait comprimés depuis de douloureuses séparations. J'en ai été vivement ému ; je suis sorti rapidement de la chambre. Mon fils, demeuré présent, m'a dit que le gouverneur, lui-même, n'a pas été sans se montrer sensible à ce mouvement.

Jeudi 28 au samedi 30 novembre 1816.

Ma translation à Balcombe's cottage.

Aujourd'hui 28, nous avons été tirés de notre misérable cahute et transférés à une petite lieue de là, dans une espèce de chaumière de plaisance appartenant à M. Balcombe, notre hôte de Briars. La demeure était petite, mais du moins très supportable, et située en face de Longwood, à assez peu de distance : nous n'en étions séparés que par plusieurs lignes de précipices et de sommités très escarpées. Nous étions gardés par un détachement du 66^e ; un grand nombre de sentinelles veillaient sur nous et défendaient nos approches. Un officier y était à nos ordres, nous dit obligeamment sir Hudson Lowe, et pour notre commodité, assurait-il. Toute communication était sévèrement interceptée ; nous demeurions sous l'interdit le plus absolu. Un chemin circulait sur la crête de notre bassin ; le général Gourgaud, escorté d'un officier anglais, vint le parcourir : il nous fut aisé de distinguer ses efforts pour se rapprocher de nous autant que cela lui était possible ; et ce fut avec un sentiment de joie et de tendresse que nous reçûmes et rendîmes de loin les saluts et les démonstrations que nous adressait notre compagnon. La bonne et excellente Mme Bertrand nous envoya de nouveau des oranges : il ne nous fut pas permis de lui écrire un mot de remerciement ; il fallut nous borner à confier toute notre reconnaissance à des poignées de roses cueillies dans notre prison, et que nous lui envoyâmes.

Sir Hudson Lowe, dès le lendemain, vint nous visiter dans notre nouvelle demeure. Il voulut savoir comment j'avais été couché ; je le conduisis à une pièce voisine, et lui fit voir un matelas par terre : notre nourriture avait été à l'avenant : « Vous l'apprenez, lui dis-je, parce que vous l'avez demandé ; j'y attache peu de prix. » Alors il s'est violemment fâché contre ceux qu'il avait chargés de nous installer, et

nous a envoyé nos repas de sa cuisine de Plantation-House, bien qu'à deux lieues de distance, et cela jusqu'à ce qu'on eût pourvu régulièrement à nos besoins.

Cependant, une fois dans notre nouvelle prison, il fallut bien songer à nous créer des occupations, pour pouvoir supporter le temps. Je partageai nos heures de manière à remplir notre journée : je donnai des leçons régulières d'histoire et de mathématiques à mon fils ; nous fîmes quelques lectures suivies, et nous marchions dans notre enclos durant les intervalles. Le lieu, pour Sainte-Hélène, était agréable ; il y avait un peu de verdure et quelques arbres, grand nombre de poules, qu'on élevait pour la consommation de Longwood, quelques pintades et autres gros oiseaux que nous eûmes bientôt apprivoisés ; les captifs sont ingénieux et compatissants. Enfin, le soir nous allumions du feu, je racontais à mon fils des histoires de famille, je le mettais au fait de mes affaires domestiques, je lui apprenais et lui faisais noter les noms de ceux qui m'avaient montré de la bienveillance dans la vie, ou m'avaient rendu quelques services.

En somme, nos moments étaient tristes, mélancoliques, mais si calmes qu'ils n'étaient pas sans une certaine douceur. Une seule idée nous était poignante et nous revenait sans cesse : l'Empereur était là, presque à notre vue, et pourtant nous habitions deux univers ; une si petite distance nous séparait, et pourtant toutes communications avaient cessé ! Cet état avait quelque chose d'affreux ; je n'étais plus avec lui, je n'étais pas non plus avec ma famille, que j'avais quittée pour lui : que me restait-il donc ? Mon fils partageait vivement toutes ces sensations ; exalté par cette situation et par la chaleur de son âge, ce cher enfant m'offrit, dans un moment d'élan, de profiter de l'obscurité de la nuit pour tromper la surveillance de nos sentinelles, descendre les nombreux précipices et gravir les hauteurs escarpées qui

nous séparaient de Longwood, et pénétrer jusqu'à Napoléon, dont il rapporterait des nouvelles, garantissait-il, avant le retour du jour. Je calmai son zèle, qui, s'il eût été praticable, n'eût pu avoir d'autre résultat qu'une satisfaction personnelle, et eût pu créer les inconvénients les plus graves. L'Empereur m'avait tant et si souvent parlé, que je ne pensais pas qu'il eût rien à me faire dire qui fût nouveau pour moi ; et si la tentative de mon fils eût été découverte, quel bruit n'eût-elle pas fait, quelle importance le gouverneur ne lui eût-il pas donnée, quels contes absurdes n'eût-il pas imaginés, produits ! etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Dimanche 1^{er} au vendredi 6 décembre 1816.

Je prends un parti ; mes lettres à sir Hudson Lowe ; etc.

Cependant les jours de notre emprisonnement s'écoulaient, et le gouverneur, bien qu'il continuât de nous visiter souvent, ne nous parlait pas d'affaires ; seulement il m'avait laissé entrevoir que mon séjour dans l'île, et au secret, pourrait se continuer jusqu'au retour des nouvelles de Londres. Près de huit jours étaient déjà passés sans le moindre pas vers un dénouement quelconque. Cet état passif et inerte n'était pas dans ma nature. La santé de mon fils était par moments des plus alarmantes. Privé de toute communication quelconque avec Longwood, je demeurai seul vis-à-vis de moi-même. Je méditais sur cette situation ; j'arrêtai un plan et pris un parti : je le choisis extrême, pensant que, s'il était approuvé de l'Empereur, il pourrait être utile, et que rien ne me serait plus facile que de revenir en arrière, si c'était son désir. En conséquence, j'écrivis au gouverneur la lettre suivante :

« Monsieur le Gouverneur, par suite d'un piège tendu par mon valet, j'ai été enlevé de Longwood le 25 du courant, et tous mes papiers saisis. Je me suis trouvé avoir enfreint vos restrictions, auxquelles je m'étais soumis. Mais ces restrictions, vous ne les aviez confiées ni à ma parole ni à ma délicatesse : elles m'eussent été sacrées. Vous les aviez confiées à des peines ; j'en ai couru les risques ; vous avez appliqué ces peines à votre fantaisie, je n'y ai rien objecté. Jusque-là rien de plus régulier ; mais la peine a ses limites, sitôt que la faute est circonscrite. Or, qu'est-il arrivé ? Deux lettres ont été données à votre insu : l'une est une relation de nos événements au prince Lucien, relation qui était destinée à passer par vos mains, si vous ne m'aviez fait dire que la continuation de mes lettres et de leur style me ferait éloigner par vous d'auprès de l'Empereur.

« La seconde est une simple communication d'amitié. Cependant cette circonstance a mis en vos mains tous mes papiers ; vous en avez vu les plus secrets. J'ai mis une telle facilité à vos recherches, que je me suis prêté à vous laisser parcourir, sur votre parole privée, ce qui n'était connu que de moi, n'était encore que des idées ou des rédactions informes, non arrêtées, susceptibles d'être à chaque instant corrigées, rectifiées, modifiées ; en un mot, le secret, le chaos de mes pensées. J'ai voulu vous convaincre par là, et, j'en appelle à votre bonne foi, j'espère vous avoir convaincu que, dans la masse des papiers que vous avez sommairement parcourus, il n'existe rien de ce qui aurait pu concerner la haute et importante partie de votre ministère. Aucun complot, aucun nœud, pas une seule idée relative à l'évasion de Napoléon. Vous n'avez pu en trouver aucune, parce qu'il n'en existait aucune. Nous la croyons impossible ; nous n'y songeons pas ; et, ce n'est pas que je veuille m'en défendre, j'y eusse volontiers donné les mains, si j'en eusse vu la possibilité. J'eusse volontiers payé de ma vie cette évasion. Je serais mort martyr du dévouement ; c'eût

été vivre à jamais dans les cœurs nobles et généreux. Mais, je le répète, personne ne le croit possible et n'y songe. L'empereur Napoléon en est encore à la même pensée, aux mêmes désirs qu'en abordant *librement et de bonne foi* le *Bellerophon*, d'aller chercher quelques jours tranquilles en Amérique, ou même en Angleterre, sous la protection des lois.

« Les choses une fois ainsi établies, je proteste de tout mon pouvoir, je m'oppose formellement à ce que vous lisiez désormais, je pourrais dire tous mes papiers secrets, mais je me borne seulement à ceux que j'appelle *mon Journal*. Je dois cette mesure à mon grand respect pour l'auguste personnage qui s'y retrouve sans cesse ; je la dois au respect de moi-même ; je demande donc de deux choses l'une : ou, si dans votre conscience vous croyez ces papiers étrangers à votre grand objet, qu'ils me soient rendus sur-le-champ ; ou, si, d'après ce que vous en avez lu, vous pensez que certaines parties sont de nature à être mises sous les yeux de vos ministres, je demande que vous leur en envoyiez la totalité, et me fassiez suivre avec eux. Il y est trop question de vous, monsieur, pour que votre délicatesse ne vous fasse une loi d'adopter l'un ou l'autre de ces partis. Vous ne sauriez chercher à profiter, plus que je ne l'ai permis, de cette occasion d'y lire ce qui regarde votre personne. Autrement, à quelles inductions ne vous exposerait pas un abus d'autorité, et comment empêcher qu'on ne liât cette circonstance au piège qui m'a été tendu, au grand bruit qu'on se trouvera avoir fait pour si peu de chose ?

« Arrivé en Angleterre avec ces papiers, je demanderai aux ministres à leur tour, et j'appellerai le monde à témoin, de quelle utilité peut être aux yeux des lois un papier où se trouvent consignés, dans toute la négligence d'un mystère profond, jour par jour, la conversation, les paroles, peut-être jusqu'aux gestes de l'empereur Napoléon ? Je leur

demanderais surtout, quelle inviolabilité de secret je n'ai pas le droit d'exiger d'eux sur toutes les parties d'un recueil qui n'était encore que ma pensée brute, qui n'existe pas, à bien dire, qui ne présente que des matériaux encore informes, dont je pouvais sans scrupule désavouer presque toutes les parties, parce qu'elles étaient loin d'être arrêtées encore vis-à-vis de moi-même ; dans lequel, chaque jour, il m'arrivait de redresser, à l'aide d'une conversation nouvelle, les erreurs d'une conversation passée, erreurs toujours inévitables et fréquentes, et dans celui qui parle sans croire être observé, et dans celui qui recueille sans se croire tenu à garantir. Quant à ce qui vous y concerne, monsieur, si vous avez eu à vous récrier maintes fois sur l'opinion et les faits que j'ai émis sur votre personne, rien ne vous est plus aisé, d'homme à homme, que de me faire connaître mon erreur. Vous ne me rendrez jamais plus heureux que de me donner l'occasion d'être juste, et à la suite des éclaircissements, quelle que soit l'opinion dans laquelle je persiste, vous serez forcé du moins de reconnaître ma droiture et ma bonne foi.

« Du reste, quel que soit le parti que vous comptiez prendre à mon égard, Monsieur le Gouverneur, à compter de cet instant je me retire, autant que l'admet la position où je me trouve, de la sujétion volontaire à laquelle je m'étais soumis vis-à-vis de vous. Quand j'en pris l'engagement, vous me dîtes que je demeurais toujours maître de le rétracter ; or, à compter de cet instant, je veux rentrer dans la classe commune des citoyens. Je me remets sous l'action de vos lois civiles ; je réclame vos tribunaux. Je n'implore pas leur faveur, mais seulement leur justice et leur jugement. Je pense, Monsieur le Général, que vous portez trop de respect à vos lois et avez trop de justice naturelle dans le cœur, pour vous faire l'injure de vous observer que vous deviendriez responsable de toutes les violations que ces lois peuvent éprouver vis-à-vis de moi, directement et indirectement. Je ne pense pas que la lettre de vos instructions, qui vous porterait à me retenir ici ou au Cap plusieurs mois

prisonnier, pût vous mettre à l'abri de l'esprit de ces mêmes instructions, invoqué par la force, la supériorité, la majesté des lois.

« Ces instructions, si j'ai compris, en vous prescrivant de retenir toute personne de l'établissement de Longwood un certain temps, avant de la rendre à la liberté, n'ont pour but, sans doute, que de dérouter et de laisser vieillir les communications que l'on pourrait avoir eues avec cette affreuse prison. Or, la manière dont j'en ai été enlevé a suffi pour remplir ce but. On m'a rendu impossible d'en emporter aucune idée concertée. J'y ai été comme frappé de mort subite. D'ailleurs, envoyé en Angleterre comme prévenu, et sous l'action des lois, si je suis trouvé coupable, elles pourvoient assez à l'inconvénient qu'on a voulu éviter. Si je ne le suis pas, il restera contre moi *l'alien bill*³⁶ ou même encore ma soumission volontaire donnée ici d'avance à toutes les précautions, même arbitraires, qu'on croira devoir prendre à ce sujet, vis-à-vis de moi.

« Monsieur le Gouverneur, sans connaître encore quels peuvent être vos projets sur ma personne, je me suis imposé déjà moi-même le plus grand des sacrifices. Je ne suis encore qu'à quelques pas de Longwood, et déjà peut-être l'éternité m'en sépare. Pensée affreuse qui me déchire et va me poursuivre !... Il y a peu de jours encore, vous m'eussiez arraché jusqu'aux dernières soumissions par la crainte de me voir éloigner de l'empereur Napoléon. Aujourd'hui, vous ne sauriez plus m'y faire revenir. On m'a souillé en me saisissant presque à sa vue. Je ne saurais plus désormais lui être un objet de consolation ; ses regards ne rencontreraient en moi qu'un objet flétri, et des souvenirs de douleur. Pourtant, sa vue, les soins que je me plaisais à lui donner, me sont plus chers que la vie. Mais peut-être qu'au loin on prendra pitié de

36. Loi sur les étrangers. (JMS)

ma peine ! Quelque chose me dit que je reviendrai ; mais par une route purifiée, amenant avec moi tout ce qui m'est cher, pour entourer de nos soins pieux et tendres l'immortel monument que rongent sur un roc, au bout de l'univers, l'inclémence de l'air et la mauvaise foi, la dureté des hommes. Vous m'avez parlé de vos peines, Monsieur le Gouverneur ; nous ne soupçonnons pas, m'avez-vous dit, toutes vos tribulations ; mais chacun ne connaît, ne sent que son mal. Vous ne soupçonnez pas non plus le crêpe funèbre que vous tenez étendu sur Longwood. J'ai l'honneur, etc. »

Une fois la correspondance établie avec sir Hudson Lowe, je ne demeurai plus oisif. Dès le lendemain je lui écrivis de nouveau pour lui dire qu'en conséquence de ma lettre de la veille, je le sommais officiellement et authentiquement de m'éloigner de Sainte-Hélène, et de me renvoyer en Europe. Le jour suivant je poursuivis auprès de lui la même idée, sous mes rapports et ma situation domestiques.

« Dans mes deux précédentes, lui mandais-je, qui traitaient toutes deux de ma situation politique, j'avais cru peu digne et peu convenable de mêler un seul mot de ma situation domestique ; mais aujourd'hui que, par suite de ces deux mêmes lettres, je me regarde comme entré dans la masse de vos administrés, à titre de passager accidentel dans votre île, je n'hésite pas à vous entretenir de toute l'horreur de ma situation privée. Vous connaissez l'état affreux de la santé de mon fils : les personnes de l'art doivent vous en avoir instruit. Depuis qu'il a vu se briser le lien cher et sacré qui nous attachait à Longwood, toutes ses idées, ses vœux, ses espérances se sont tournés avec ardeur vers l'Europe, et son mal va s'accroître de toute l'impatience, de tout le pouvoir de l'imagination. Voilà sa situation physique ; elle rend ma situation morale pire encore, s'il est possible. J'ai à combattre tout à la fois et la tendresse du cœur et les inquiétudes de l'esprit. Je ne me

vois pas sans effroi responsable à moi-même de l'avoir amené ici, et d'être la cause qu'on l'y retiendrait. Que répondrais-je à une mère qui me le redemanderait ? Que répondrais-je à la foule des oisifs et des indifférents mêmes, toujours empressés de juger et de condamner ? Je ne parle point de ma propre santé, elle m'importe peu dans de telles émotions et de telles anxiétés. Toutefois, je me trouve dans une débililité absolue, vraiment déplorable ; depuis que je n'ai plus sous les yeux la cause qui tenait en exercice les forces de mon âme, mon corps plie sous les ravages effrayants d'un an et demi de combats, d'épreuves et de secousses, tels que l'imagination a de la peine à les suivre.

Je ne suis plus auprès de l'objet auguste auquel je consacrais avec charmes les peines de ma vie. Je n'en demeure pas moins éloigné de ma famille, dont le sacrifice m'avait tant déchiré. Mon cœur se brise entre les deux, privé de chacun ; il s'égaré dans un abîme ; il ne saurait y résister longtemps. Je vous laisse, Monsieur le Gouverneur, à peser ces considérations. Ne faites pas deux victimes. Je vous prie de nous envoyer en Angleterre, à la source de la science et des secours de toute nature. Ce sera la première, la seule demande d'aucune espèce, qui sera sortie de moi vers vous ou votre prédécesseur. Mais le malheureux état de mon fils l'emporte sur mon stoïcisme. N'atteindra-t-il pas votre humanité ? Un bon nombre de motifs peuvent aider encore votre décision : ma lettre du 30 novembre les renferme tous. J'ajouterai seulement ici l'occasion précieuse pour vous de montrer à tous les yeux une grande et une rare impartialité, en envoyant ainsi vous-même à vos ministres précisément un de vos adversaires. »

À la réception de ces lettres, sir Hudson Lowe se rendit auprès de moi ; et, à l'égard de la première, il me nia tout d'abord qu'il m'eût tendu aucun piège par la voie de mon domestique. Il convenait néanmoins que j'avais pu m'y méprendre ; et comment en eût-il pu être

autrement, lui disais-je, ce domestique avait été mandé plusieurs fois par l'autorité avant de m'avoir été retiré et après ; depuis il était venu m'offrir bénévolement ses services pour l'Europe, et m'avait assuré qu'il trouverait bien le moyen de parvenir en secret jusqu'à moi pour prendre mes commissions, et il y était venu en effet plusieurs fois, malgré la surveillance sévère qu'on exerçait autour de nous. Quoiqu'il en fût, sir Hudson Lowe me donna sur ce point sa parole d'honneur, et il fallait bien que j'y crusse.

De là il passa à discuter verbalement quelques articles de mes lettres, s'arrêtant surtout sur certaines expressions qu'il me représentait, d'une manière amicale, devoir lui être désagréables. Il me trouva, non seulement en cette occasion, mais dans plusieurs autres qu'il fit naître de la sorte, toujours de la dernière facilité. Ma réponse d'ordinaire était de prendre la plume aussitôt, et d'effacer ou de modifier les mots qui lui déplaisaient.

Je fais grâce d'une assez volumineuse correspondance roulant toujours sur le même sujet. Je me contenterai de dire que sir Hudson Lowe s'abstenait de répondre ; que sa coutume était d'accourir, ainsi qu'on vient de le voir, pour discuter verbalement avec moi les lettres qu'il avait reçues, obtenir quelques ratures, après quoi il se retirait en assurant qu'il ferait bientôt ample réponse ; ce qu'il ne fit jamais alors, ce qu'il n'a jamais fait depuis ; seulement, m'a-t-on mandé d'Angleterre, il paye aujourd'hui des papiers périodiques ou des libellistes subalternes pour dépecer le *Mémorial de Sainte-Hélène* et injurier son auteur.

Comme dans les nombreuses discussions verbales sur mes lettres, à la nature près de quelques expressions, il n'obtenait de moi rien d'important, et n'arrivait à rien de ce qu'il voulait, il s'en retournait,

me donnant à chacun pour un homme très fin, très dangereux, assurait-il ; car pour lui on était très fin, très astucieux, tout à fait à craindre, dès qu'on n'était point assez sot pour donner dans ses vues ou tomber lourdement dans ses pièges. Toutefois, voici le seul tour que je lui ai joué, car la captivité, son oisiveté, ses rigueurs aiguisent l'imagination, et puis c'était de bonne guerre entre nous. Le droit incontestable du prisonnier est de chercher à tromper son geôlier.

J'ai dit en commençant que l'Empereur, au moment de partir pour Sainte-Hélène, m'avait secrètement confié un collier de diamants d'un très grand prix. L'habitude de le porter depuis si longtemps faisait que je ne m'en occupais plus aucunement ; si bien que ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours de réclusion, et véritablement par hasard, qu'il me revint à l'esprit ; j'en frissonnai. Gardé comme je l'étais, je ne voyais plus le moyen de le rendre à l'Empereur, qui n'y avait sans doute pas plus songé que moi. À force de chercher, j'imaginai d'y employer sir Hudson Lowe lui-même. Je demandai à faire parvenir mes adieux à mes compagnons, et j'écrivis la lettre suivante :

« Monsieur le Grand-Maréchal, – arraché d'au milieu de vous, laissé à moi-même, privé de toutes communications, j'ai dû trouver mes décisions dans mon propre jugement et mes seuls sentiments. Je les ai adressées officiellement au gouverneur sir Hudson Lowe, le 30 novembre dernier. Pour répondre à la liberté qui m'est laissée, je m'abstiens de vous en dire aucun mot, et m'en repose sur la délicatesse de l'autorité supérieure, pour vous communiquer ma lettre dans son entier, si jamais il était question d'une de ses parties... Je m'abandonne à ma destinée...

« Il ne me reste qu'à vous prier de mettre mon respect, mon amour, mes vœux, aux pieds de l'Empereur. Ma vie n'en demeure pas moins

à lui tout entière. Je n'aurai jamais de bonheur qu'auprès de son auguste personne.

« Dans la malheureuse pénurie où vous êtes tous, j'aurais désiré ardemment laisser après moi quelques diamants de ma femme... un collier... le denier de la veuve ! mais comment oser en faire l'offre ? J'ai souvent fait celle des quatre mille louis que je possède, disponibles en Angleterre, je la renouvelle encore ; ma nouvelle position, quelle qu'elle puisse être, n'y doit rien changer. Je serai désormais fier du besoin ! Daignez peindre de nouveau à l'Empereur, monsieur le Grand-Maréchal, mon dévouement, ma fidélité, ma constance inaltérable...

« Et vous, mes chers compagnons de Longwood, que j'aie toujours vos souvenirs ! je connais toutes vos privations et vos peines ; j'en emporte la plaie dans mon cœur. De près, je vous étais de peu de chose ; au loin, vous connaîtrez mon zèle et ma tendre sollicitude, si l'on a l'humanité de m'en permettre l'emploi. Je vous embrasse tous bien tendrement et vous prie, Monsieur le Grand-Maréchal, d'y ajouter pour vous le sentiment de ma vénération et de mon respect.

« *P.-S.* Cette lettre vous était destinée depuis longtemps ; elle avait été écrite lorsque je croyais m'éloigner de vous. Aujourd'hui, en recevant la liberté de vous l'envoyer, le gouverneur m'apprend que je dois attendre ici des réponses d'Angleterre. Ainsi, je serai des mois à Sainte-Hélène, et Longwood n'y existera pas pour moi, supplice nouveau que je n'avais pas calculé. »

Sir Hudson Lowe, à qui je remis cette lettre ouverte, c'était sa condition, la lut, l'approuva, et eut la bonté de se charger de la remettre lui-même ; ce qui réveilla en effet l'attention de l'Empereur, et ne

contribua pas peu, bien qu'indirectement, à faire rentrer le riche dépôt dans les mains de Napoléon.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Samedi 7 au lundi 9 décembre 1816.

Mes griefs personnels contre sir Hudson Lowe. – Traits caractéristiques.

Un de ces jours, j'ai invité l'officier de garde à dîner avec moi. Il m'a raconté, dans la conversation, qu'il avait longtemps fait partie des prisonniers confinés à Verdun ; mais qu'il avait enfin obtenu d'en sortir pour venir à Paris. Et ce que peut amener le hasard ! quand il a nommé son intermédiaire de Paris, il s'est trouvé que c'était précisément moi qui avais obtenu du duc de Feltré cette faveur alors très difficile.

Toujours même uniformité dans notre situation ici, pas l'apparence d'un dénouement : voilà près de quinze jours depuis notre malheureuse aventure, et toujours même réclusion, même interdiction, même supplice.

Nous recevions à peine, et seulement par le gouverneur lui-même, des nouvelles de l'Empereur. Nous nous trouvions, ainsi que je l'ai déjà dit, précisément en face de Longwood, et à peu de distance, mais séparés par des abîmes. À quelque heure que nous levassions les yeux, nous avions devant nous cet objet de nos pensées et de nos vœux, et nous le recherchions sans cesse, nous pouvions en suivre toutes les habitudes, qui nous étaient si familières ; nous en apercevions tous les édifices, mais il nous était impossible de distinguer aucun des objets animés. Cette perpétuelle attraction perpétuellement combattue, ce voisinage, et pourtant cette grande distance, cet objet désiré

sans cesse offert et comme sans cesse retiré ; il y avait dans tout cela quelque chose, disais-je, de l'enfer des Anciens. Sir Hudson Lowe en convenait, et avait promis, dès le premier jour, de nous en retirer bientôt ; nous n'étions placés en cet endroit que provisoirement, avait-il dit, et jusqu'à ce qu'on eût préparé ailleurs quelque chose de plus convenable, dont on s'occupait déjà ; mais des semaines étaient écoulées, et rien ne venait. Sir Hudson Lowe, qui est très prompt dans une décision malfaisante, est extrêmement lent à la faire cesser, si toutefois cela a lieu ; ce qui n'arrivera pas en cette occasion.

Du reste, ce gouverneur, je dois le confesser, était avec moi, depuis qu'il me tenait entre ses mains, dans les rapports de la politesse la plus attentive et des égards les plus recherchés. Je l'ai vu déplacer lui-même, de sa propre personne, une sentinelle qui eût pu blesser mes regards, disait-il, et l'aller poser derrière des arbres pour que je ne l'aperçusse plus. Toutes ses dispositions à mon égard, ses intentions réelles, m'assurait-il, étaient des plus bienveillantes ; son langage était propre à m'en convaincre ; et plus d'une fois j'ai été à douter de la justice de l'opinion que nous nous en étions faite jusque-là ; mais il m'a fallu toujours finir par conclure que chez sir Hudson Lowe les actes différaient étrangement des paroles : il parlait d'une manière et agissait de l'autre. Je lis, par exemple, dans l'ouvrage de M. O'Meara, que précisément dans ces moments où je me croyais comblé par lui, où je me faisais une espèce de scrupule de l'éloignement que je lui avais porté, il faisait transmettre par ce docteur, à Napoléon, des aveux forgés par lui, déclarant les tenir de ma bouche même ou de ma propre main ; le tout dans l'espoir, sans doute, d'obtenir en retour, de Longwood, quelques paroles ou quelques lumières dont il pût tirer avantage. Il me faisait dire entre autres choses, que je lui avais avoué qu'il n'avait point de torts à notre égard ; mais que nous étions convenus entre

nous, à Longwood, de tout dénaturer à l'Empereur, afin de le tenir exaspéré. Quels indignes moyens ! Quelles ignobles ressources !...

Je pourrais dire encore beaucoup pour mieux faire connaître ce gouverneur ; mais tout doit se taire devant le trait suivant, qui dispense de toute autre citation :

Mon fils continuait à être extrêmement malade ; ses palpitations étaient parfois si violentes, qu'il lui arrivait de se jeter au bas de son lit pour marcher à grands pas dans la chambre, ou venir prendre refuge dans mes bras, où il était à craindre qu'il n'expirât. Le docteur Baxter, chef médical dans l'île, et le commensal de sir Hudson Lowe, vint, avec une politesse dont je conserve une douce et sincère reconnaissance, joindre ses soins à ceux du docteur O'Meara. Tous deux représentèrent à sir Hudson Lowe l'état critique de mon fils ; ils appuyèrent vivement la demande que je faisais de l'envoyer en Europe. Le docteur O'Meara, après une nouvelle crise, étant revenu seul à la charge, sir Hudson Lowe mit fin à son importunité par ces mots, que M. O'Meara a répétés depuis à mon fils et à moi-même : « *Eh ! monsieur, après tout, que fait la mort d'un enfant à la politique !...* » Je m'abstiens de tout commentaire, je livre la phrase nue à tout cœur de père et à celui de toutes les mères !...

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Mardi 10 au dimanche 15 décembre 1816.

La fameuse pièce clandestine. – Mon interrogatoire par sir Hudson Lowe. –
Ma lettre au prince Lucien.

Le gouverneur, dans ses nombreuses visites, qu'il répétait presque chaque jour, revenait souvent, par un motif ou par un autre, à fouiller de nouveau dans mes divers papiers : je m'y prêtais toujours avec la dernière facilité ; j'avais à cœur de lui prouver en cela ma complaisance et ma modération, ce qui m'obtenait bien quelques paroles flatteuses, mais jamais la moindre condescendance. Un jour, en remuant tous ces paquets, deux liasses demeurèrent par mégarde en dehors de la malle qui les contenait. Le lendemain, je me fis un malin plaisir de les lui remettre. Son étonnement fut grand : on eût cru qu'il me les eût laissées ; il ne les en resserra pas moins soigneusement, et pour la stricte régularité, disait-il, bien que je l'assurasse que c'était inutile, lui faisant observer en riant qu'il devait bien croire que, s'il y avait eu quelques-uns de ces papiers à soustraire, il ne les y trouverait plus. Déjà, le premier jour j'avais été dans le cas de lui faire voir qu'on avait oublié de sceller mon portefeuille, lorsqu'on s'en était saisi à Longwood : il était convenu d'une grande irrégularité à cet égard, et s'était dit fort touché que je ne remarquasse le fait que comme simple observation ; je n'avais d'autre but, en effet, que de lui bien montrer combien il était hors de moi de profiter de toutes les occasions qu'il me fournissait de le quereller ; mais tant de procédés de ma part ne me valurent, je le répète, que quelques phrases, jamais aucun acte en retour.

Il fut pris registre de toutes les lettres de mes amis de Londres, pour pouvoir confronter dans les bureaux des ministres s'il n'en serait arrivé aucune par des voies détournées. J'avais commencé une seconde lettre au prince Lucien, le gouverneur s'y arrêta très particulièrement. J'eus beau lui montrer qu'elle était pleine de ratures, surchargée au

crayon, à peu près effacée ; lui dire qu'elle n'avait point été écrite, qu'elle n'existait donc réellement pas, que je pouvais la désavouer sans scrupule ; qu'il était impossible d'en faire aucun usage légal ou honnête, il n'en fit pas moins retranscrire quelques parties, Dieu sait pour quel emploi !

Un billet de la femme du lieutenant-gouverneur l'intrigua beaucoup. Partant pour l'Angleterre, elle nous avait dit que la loi lui défendait de se charger d'aucune lettre ; mais que, si elle pouvait nous être autrement agréable, ce serait avec un vrai plaisir. Je lui avais envoyé, pour mes amis de Londres, des objets qui avaient servi à l'Empereur, ou venaient de sa personne. Un petit encrier d'argent, je crois, quelques mots de son écriture, peut-être de ses cheveux ; je ne sais ; j'appelais cela de précieuses reliques. Mme Skelton avait répondu qu'elle les traiterait avec tout le respect qu'elles méritaient ; mais qu'elle devait m'avouer qu'elle n'avait pu résister à en dérober une petite portion.

Sir Hudson Lowe ne revenait pas que je ne pusse ou ne voulusse pas affirmer quels étaient ces objets précieux. Je serais fâché qu'ils pussent être la cause de quelques tracasseries pour cette dame ; je n'avais gardé son billet que par le respect et le souvenir qu'elle m'inspirait. M. et Mme Skelton étaient un couple moral et vertueux, à qui nous avions fait bien du mal, malgré nous sans doute, mais qui avait reçu chacun de nos torts en redoublant pour nous d'égards et d'attentions. Notre arrivée dans l'île les avait dépossédés de Longwood ; elle avait amené la suppression de leur emploi, et leur renvoi en Europe, où ils doivent se trouver sans fortune.

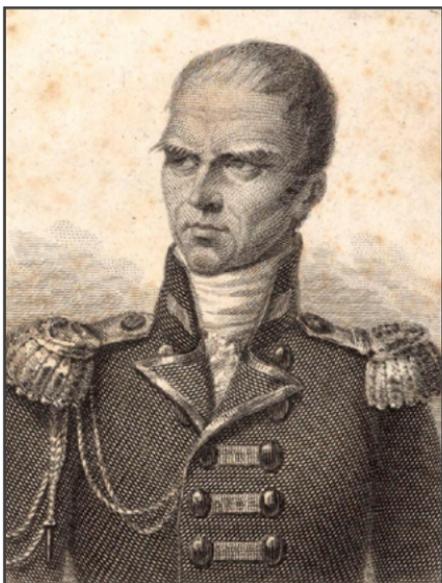
Enfin arrivèrent, avec le temps, les fameuses pièces clandestines : ma lettre au prince Lucien et celle à ma connaissance de Londres. Sir Hudson Lowe les avait fait soigneusement retranscrire, mais avec des

lacunes, faute d'avoir pu tout lire, certains mots s'étant trouvés effacés sur le satin pour avoir été accidentellement mouillé depuis que je m'en étais dessaisi. Je poussai la complaisance jusqu'à les rétablir bénévolement, et alors commença sur moi une espèce d'interrogatoire.

Deux points occupaient beaucoup le gouverneur, qu'il tenait fort à éclaircir, si je n'y avais pas d'objection, disait-il. La première question a été relative à ces paroles de ma lettre au prince Lucien : « Ceux dont nous sommes entourés se plaignent amèrement que leurs lettres sont falsifiées par les papiers publics, etc. » Quelles étaient ces personnes ? me demandait-on. L'aide de camp tenait la plume pour noter mes réponses. J'ai fait écrire que ne voyant aucun inconvénient à répondre, j'allais le faire purement à l'amiable ; car si le gouverneur pensait m'interroger d'autorité, j'allais garder le silence et j'ai dit : « Que ces paroles de ma lettre étaient vagues, générales, sans aucune application quelconque, que c'était ce qui nous avait été dit par tout le monde, lorsqu'on avait cherché à nous consoler des expressions ou des peintures très déplacées à notre égard, que nous rencontrions parfois dans les journaux de Londres, sous la date de Sainte-Hélène ; qu'il m'en revenait en cet instant un exemple spécial, celui d'une dame du camp qui lui était connue, et qui répétait partout n'avoir point écrit la lettre ridicule qui avait paru sous son nom, soit que ses amis en Angleterre y eussent fait des changements, soit qu'ayant été lue en société, elle eût été mal retenue et infidèlement livrée à l'impression. »

La seconde question du gouverneur s'appliqua à ma lettre privée : j'y avais tracé la commission de faire demander à lord Holland s'il avait reçu les paquets que je lui avais adressés. Sir Hudson Lowe me demandait ce que c'étaient que ces paquets, et par qui je les avais fait passer, etc. ; et ici il redoublait visiblement d'aménité et de douceur pour obtenir une réponse satisfaisante : il convenait n'avoir aucun droit

pour me forcer à répondre ; mais ce serait, disait-il, abréger et simplifier de beaucoup mes affaires, etc., etc. Je répondis avec assez de solennité que cet article était mon secret, ce qui fit une impression évidente sur la figure de sir Hudson Lowe ; et comme mes paroles étaient écrites à mesure, je continuai de dicter, ajoutant que la réponse que je venais de faire n'était, au demeurant, que celle de mon éducation et de mes mœurs ; que toute autre eût pu entraîner les doutes du gouverneur, et qu'il ne convenait pas que je dusse exposer la vérité de



⊕ Sir Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, gravé par Fontaine.

mes paroles au plus léger soupçon ; que toutefois, après cet exposé préalable, je n'hésitais plus à déclarer à présent que je n'avais jamais eu de ma vie aucune communication avec lord Holland. Cette finale inattendue fut un coup de théâtre, une véritable scène de comédie ; il serait difficile de rendre la surprise du gouverneur, l'ébahissement des officiers, la plume arrêtée dans les mains du greffier. Sir Hudson Lowe n'a pas hésité à dire qu'il me croyait assurément, mais qu'il devait avouer qu'il n'y pouvait rien comprendre. Je lui confessai de mon côté que je ne pouvais m'empêcher de rire de l'embarras que je lui causais ; mais que je lui avais pourtant tout dit. Le fait est que j'avais compté, lorsque mon domestique aurait reparu, le charger en outre pour lord Holland de plusieurs documents authentiques sur notre situation ; mais on ne m'en avait pas laissé le temps, on s'était trop pressé de venir m'enlever. Je n'avais l'honneur de connaître Sa

Seigneurie que par la noblesse et l'élévation de sa conduite publique ; mais lui adresser la vérité, à lui législateur héréditaire de son pays, membre de la Cour suprême de la Grande-Bretagne, ne me semblait rien que de très convenable dans nous deux, de bienséant et d'utile, même pour l'honneur du caractère anglais.

Du reste, voici cette lettre au prince Lucien³⁷, dont il a été tant question. J'aurais voulu pouvoir l'épargner à mes lecteurs, mais elle a trop de rapport à Longwood, et joue un trop grand rôle dans mes malheurs, pour que je puisse m'empêcher de la reproduire ici telle qu'elle a été publiée dans le temps, lors de mon retour en Europe.

« Monseigneur, je viens de recevoir votre lettre de Rome, datée du 6 mars dernier. Je m'estime bien heureux que Votre Altesse ait daigné m'honorer de cette marque de son souvenir. Je m'efforcerai d'y répondre, en lui donnant de temps à autre, pour toute sa famille, un détail suivi de tout ce qui concerne l'Empereur, sa santé, ses occupations et les traitements qu'on lui fait éprouver. Je vous manderai surtout, Monseigneur, les choses telles qu'elles se seront passées et telles qu'elles se trouveront, m'en reposant sur Votre Altesse pour déguiser au besoin au cœur toujours sensible d'une mère, ce qu'il pourrait y avoir de trop affligeant pour elle.

« Afin de rendre ma relation plus complète, je la ferai remonter à peu près au moment où je quittai Votre Altesse, au Palais-Royal, pour m'aller mettre spontanément de service auprès de l'Empereur ; je la prendrai à l'instant où je suivis Sa Majesté à la Malmaison, pour ne plus la quitter ; au moment enfin, où près de monter en voiture,

37. Lucien Bonaparte (1775-1840), prince de Canino, est le deuxième frère de Napoléon. Brouillé avec l'Empereur, puis réconcilié pendant les Cent-Jours, il s'établit à Rome après la défaite de Waterloo. (JMS)

l'Empereur, au bruit du canon de l'ennemi, fit dire au gouvernement provisoire « que pour avoir abdiqué la souveraineté, il n'avait pas renoncé à son plus beau droit de citoyen, celui de combattre pour la patrie ; que, si on voulait, il irait se mettre à la tête de l'armée ; que l'état des choses lui était bien connu ; qu'il répondait de frapper l'ennemi de manière à assurer au gouvernement le temps et les moyens de traiter avec plus d'avantage ; que, le coup porté, il n'en poursuivrait pas moins immédiatement son voyage. »

« Sur le refus du gouvernement provisoire, nous nous mîmes en route, dans la soirée du 29 juin, pour Rochefort, où deux frégates étaient commandées pour nous transporter aux États-Unis d'Amérique. C'était l'asile que l'Empereur s'était choisi.

« L'Empereur, avec une partie de sa suite, composée de plusieurs voitures, parcourut cet espace sans escorte, et au milieu des acclamations de toute la population qui accourait sur les routes. Il était difficile de n'être pas ému. L'Empereur seul se montrait impassible. On pouvait aisément distinguer sur tous ces visages les vœux pour ce qu'ils perdaient, l'anxiété pour ce qui devait suivre. Ce spectacle avait quelque chose de touchant et d'étrange. Il offrait beaucoup au cœur et à la méditation.

« Arrivés à Rochefort, nous y attendîmes vainement plusieurs jours les passeports dont on nous avait flattés en quittant Paris. Cependant les événements marchaient avec une grande rapidité. Tout nous commandait un appareillage sans délai. Les ennemis étaient entrés dans Paris. Notre armée principale se retirait en deçà de la Loire, pleine d'indignation et de fureur. Celle de la Vendée, celle de Bordeaux partageaient les mêmes sentiments. Toute la population était dans une fermentation extrême. De toutes parts on sollicitait



Lucien Bonaparte,
prince de Canino.

l'Empereur de revenir se charger de la fortune publique ; mais sa détermination était irrévocable. D'un autre côté, les croiseurs anglais étaient en présence ; toutes les passes étaient fermées ; les vents nous demeuraient constamment contraires. Ainsi, quand tout commandait à terre de précipiter le départ, tout concourait du côté de la mer à le rendre impraticable. Dans cette extrémité, l'Empereur m'envoya à la croisière ennemie, comme devant avoir, par mon ancienne émigration, plus de connaissance des Anglais. Je demandai si on y avait entendu parler de nos passeports pour l'Amérique ; on ignorait cette circonstance. Je peignis notre véritable situation, les offres faites à l'Empereur, ses refus et son intention inébranlable. Je posai la supposition de notre départ sur un neutre ; le capitaine anglais avait ordre de le saisir. Je parlai de la sortie des frégates sous pavillon parlementaire ; il avait ordre de les combattre. Je lui représentai toute l'étendue des maux dont il pouvait être la cause, s'il forçait l'Empereur de redescendre à terre : il m'assura ne pouvoir rien prendre sur lui à cet égard, mais qu'il allait s'adresser immédiatement à son amiral, et me ferait une réponse sous deux jours.

« En attendant, de notre côté, nous avions épuisé, pour notre sortie, tout ce que l'imagination pouvait fournir. On avait été jusqu'à la proposition désespérée de traverser l'Océan sur deux frères chasse-marée. De jeunes aspirants, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, étaient venus s'offrir pour en composer les équipages. L'Empereur accepta ; mais au moment de partir, il fallut bien y renoncer : entre autres difficultés,

ils déclarèrent qu'on serait obligé de relâcher sur les côtes d'Espagne et de Portugal, pour faire de l'eau.

« Cependant, la tempête morale allait toujours croissant autour de nous ; elle s'approchait sans cesse ; les sollicitations se multipliaient auprès de l'Empereur. Des généraux venaient en personne le supplier de se mettre à leur tête. L'Empereur demeurait inébranlable. « Non, répondit-il toujours, le mal est à présent sans remède. Je ne puis plus rien aujourd'hui pour la patrie. Une guerre civile serait désormais sans objet, sans résultat pour elle. Elle ne pourrait être utile qu'à moi, à qui elle obtiendrait quelques termes sans doute ; mais je l'achèterais par la perte infaillible de ce que la France a de plus généreux. Je le dédaigne. »

« C'était ce même sentiment qui, lors de son abdication, rendue si nécessaire par la perfidie, l'empêcha de se réserver la Corse, où aucune croisière ennemie n'eût pu l'empêcher d'arriver. Mais il ne voulut pas qu'on pût dire que, dans le naufrage du peuple français, qu'il ne prévoyait que trop, lui seul avait su se créer un asile en se retirant chez lui.

« Ne voyant pas venir de réponse, je retournai à bord du vaisseau anglais. Le capitaine n'avait pas encore eu de nouvelles de son amiral : mais il me dit cette fois qu'il avait autorité de son gouvernement de conduire Napoléon et sa suite en Angleterre, si cela lui était agréable. Je lui répondis que j'allais transmettre cette offre, et que je ne doutais pas que l'Empereur n'en profitât avec magnanimité et sans défiance, pour aller demander en Angleterre même les moyens de se rendre en Amérique. Le capitaine me fit l'observation qu'il ne garantissait pas qu'on nous les accordât ; mais il m'assura, et plusieurs officiers le secondèrent, que nous ne devions avoir nul doute d'y recevoir le

traitement digne de l'élévation, de la grandeur, de la générosité de leur nation.

« À mon retour, l'Empereur nous réunit autour de lui pour connaître notre pensée. L'opinion fut unanime pour accepter l'hospitalité qui nous était offerte ; il ne s'éleva pas la moindre inquiétude : « C'est une occasion de gloire, disait-on, qui sera avidement saisie par le prince régent. Quel plus beau triomphe pour l'Angleterre que cette noble confiance de son grand ennemi, que cette préférence obtenue sur un beau-père et un ancien ami ! Ce sera, disait-on, une des belles pages de son histoire ! Quel hommage rendu à l'excellence, à la supériorité de ses lois ! » Ici, Monseigneur, j'osai m'appuyer de la haute opinion de Votre Altesse même, sur le caractère national du peuple anglais, sur sa moralité, sa noblesse et son influence sur les actes de la souveraineté même. L'Empereur pensait bien que sa retraite en Amérique serait vue avec jalousie, sans doute, et que cet article éprouverait quelques difficultés ; mais, comme il ne choisissait cet asile que pour vivre sous des lois positives, et que l'Angleterre lui offrait les mêmes avantages, il lui importait peu d'être contraint d'y demeurer. Il s'y détermina même, et écrivit au prince régent une lettre remarquable qu'ont répétée tous les papiers de l'Europe³⁸.

« Je retournai le soir même coucher à bord du *Bellerophon*, annonçant l'arrivée de l'Empereur pour le lendemain matin. J'étais accompagné du général Gourgaud, aide de camp de Sa Majesté, qui fut expédié sur-le-champ pour l'Angleterre. Il était porteur de la lettre pour le prince régent, et devait faire connaître à S. A. R.³⁹ le désir de l'Empereur de débarquer dans ses États sous le titre de *colonel* Duroc,

38. Voyez cette lettre au tome 1^{er}, au 14 juillet 1815. (LC)

39. Son Altesse Royale. (JMS)

et de se fixer, avec son agrément, dans une des provinces les plus favorables à sa santé.

« À peine l'Empereur était arrivé à bord du *Bellerophon*, que l'amiral de la croisière parut et vint mouiller auprès de nous. Sa Majesté témoigna le désir de visiter son vaisseau, *le Superbe*, et l'amiral Hotham lui en fit les honneurs avec une grâce et une élégance qui recommandent son caractère.

« Nous partîmes, et telle était notre sécurité, que, dans l'abandon de notre bonne foi, chacun de nous remplit le temps du voyage de rêves innocents sur nos nouvelles destinées, au sein du repos et de l'hospitalité britannique. Que nous étions loin de soupçonner toutes les horreurs de notre affreux mécompte !

« À peine nous eûmes jeté l'ancre sur les plages anglaises, que tout prit autour de nous l'aspect le plus sombre. Le capitaine avait communiqué sur-le-champ ; à son retour, ce nous fut assez de son visage pour pressentir nos malheurs. C'était un homme de bien, qui avait exécuté ses instructions, sans connaître l'horrible secret qui les avait dictées. Nous avons été condamnés d'avance à être jetés sur le roc stérile de Sainte-Hélène, au milieu des mers, à cinq cents lieues de toutes terres.

« Nous fûmes mis, dès cet instant, sous l'interdit le plus sévère ; toute communication nous fut défendue. Des bateaux armés rôdèrent autour de nous, éloignant à coups de fusil les curieux qui osaient nous approcher. On nous signifia bientôt, dans les termes les plus durs et dans les formes les plus amères, l'inique, la fatale sentence, et l'on ne perdit pas un instant pour la mettre à exécution. On saisit nos épées, on visita nos effets, pour nous prendre et gérer, disait-on, notre argent, nos billets, nos diamants ; on supposait des trésors à

l'Empereur. Qu'on le connaissait mal ! On ne lui trouva que quatre mille napoléons, qu'on retint, et quelque peu d'argenterie qu'on lui laissa. Les objets de service du moment, quelque linge, des vêtements, quelques caisses de sa bibliothèque de campagne, composaient toute la fortune de celui qui avait gouverné le monde, distribué des royaumes et créé des rois.

« On nous transvasa du *Bellerophon* sur le *Northumberland*, et nous fûmes lancés sur le vaste Océan, vers nos destinées nouvelles, aux extrémités de la terre.

« Nous avons suivi l'Empereur en très grand nombre ; il ne fut permis qu'à quatre de partager son supplice. En le voyant partir, ceux qui restaient en arrière sanglotaient de douleur ; un de ceux qui avaient le bonheur de le suivre ne put s'empêcher de dire à l'amiral Keith, qui se trouvait à côté : « Vous observerez, du reste, milord, que ce sont ceux qui demeurent qui versent des pleurs. »

« L'Empereur laissa après lui une protestation courte, simple et énergique ; je la transcris ici en note, parce que les papiers ne l'ont publiée qu'imparfaite⁴⁰. Pour nous, monseigneur, nous nous demandions, dans l'amertume de nos cœurs et l'indignation de tels actes : Quel est donc ce guet-apens ? Ne sommes-nous plus parmi les nations civilisées ? Où en est donc le droit des gens, la morale publique ? Nous en appelions à Dieu qui venge les perfidies ; nous le prenions à témoin de la bonne foi trahie. Il me serait difficile de vous rendre la tempête qu'allumait en nous cet abus insultant de la force et du mensonge sur notre innocente crédulité. Encore à présent, de vous en parler, monseigneur, me fait courir le sang plus vite.

40. Voyez cette protestation au tome 1^{er}, 4 août 1815. (LC)

« Nous lisions dans les papiers qu'on nous avait faits prisonniers, nous qui étions venus si librement et avec tant de magnanimité ! Que nous avons été contraints de nous rendre à discrétion, nous qui avons dédaigné, par grandeur d'âme, de profiter des hasards de la guerre sur terre, et qui eussions pu tenter le sort des armes par mer ! Et qu'aurait donc eu de pire notre traitement, si nous n'eussions succombé qu'à la force ? Qui osera douter que nous n'eussions épuisé toutes les chances, couru même volontiers celle d'une mort certaine, si nous eussions pu soupçonner le sort qui nous était réservé ? Mais la lettre même de l'Empereur au prince régent met hors de doute les intentions de la croyance réciproque. Le capitaine anglais, à qui elle fut communiquée d'avance, les avait sanctionnées tacitement en n'y faisant aucune objection. On nous a dit plus tard que le traitement de l'empereur Napoléon n'était pas un acte exclusif de l'Angleterre, mais une convention des quatre grands pouvoirs alliés. Vainement les ministres britanniques croiraient par là couvrir la tache dont ils ont flétri leur nation ; car on leur crie : Ou vous aviez arrêté cette convention avant d'avoir en vos mains l'illustre victime, et vous avez eu l'indignité de lui tendre un piège pour vous en saisir ; ou bien vous avez conclu quand elle était déjà en votre pouvoir, et alors vous avez commis le crime de sacrifier l'honneur de votre pays, la sainteté de vos lois à des considérations étrangères auxquelles rien ne pouvait vous contraindre.

« Que de maux ces violations monstrueuses préparent à notre Europe ! Que de passions elles vont rallumer ! Qui ne voit dans ces mesures arbitraires et tyranniques, dans ce mépris de toutes les lois vis-à-vis de l'empereur Napoléon, une réaction étudiée de doctrines politiques ? La tempête était apaisée, on la réveille. On affecte de répéter sans cesse que la Révolution s'éteint dans la proscription de Napoléon : aveuglement étrange ! On oublie qu'il l'avait finie ; on la

recommence. Les populations de l'Europe vont fermenter plus que jamais.

« Les instructions des ministres anglais commandaient, pour l'Empereur, le titre de *Général*, et défendaient toute espèce d'égards et de respects inusités. L'Empereur eût pu être fier de ce titre, il l'avait immortalisé ; mais la circonstance et l'intention le rendaient un outrage. Nous ne crûmes pas qu'il convînt au ministère anglais de changer à son gré l'ordre des choses de l'Europe, et qu'il pût annuler selon son caprice une qualification créée par la volonté d'un grand peuple, consacrée par la religion, sanctionnée par la victoire, avouée de tout le continent ; et nous persistâmes, dès cet instant, à continuer le titre d'Empereur à celui qui, peu de jours auparavant, s'était choisi celui de *Colonel*.

« Notre traversée de deux mois fut, du reste, heureuse, uniforme et paisible. Le vaisseau, comme tous les points de la domination britannique, fourmillait de pamphlets et de libelles sur la personne, le caractère, les traits, les formes, les manières et les actes de l'Empereur. Il tombait au milieu de tous les préjugés hérissés contre lui ; et ce ne fut pas un spectacle peu curieux pour l'observateur attentif, que de voir les nuages du mensonge se dissiper devant l'éclat de la vérité, et l'horizon prendre tout à fait d'autres couleurs. Aucun d'eux ne revenait de son calme, de sa sérénité : ils admiraient sa connaissance de toutes choses, surtout l'égalité de son humeur. Quand nous nous sommes quittés, il a échappé de dire à celui qui avait eu le plus de relations avec lui, qu'il n'avait jamais pu le surprendre mécontent ou désireux.

« L'Empereur passait toute la matinée dans sa petite chambre. Vers les cinq heures, il entrait au salon, où il jouait une partie d'échecs

avant de se rendre à table. Durant le dîner, l'Empereur parlait peu et rarement. Vous savez, Monseigneur, qu'il ne restait jamais plus de dix-huit à vingt minutes à table ; ici on y demeurait plus de deux heures : c'était un supplice qu'il n'eût pu supporter. On lui servait du café au bout d'une heure, et il se levait pour aller sur le pont. Le grand-maréchal et moi le suivions régulièrement. C'était le seul moment où il parût en public. Il faisait approcher l'officier de service ou quelques personnes de profession : le chirurgien, le commissaire ou l'aumônier, et s'informait de ce qui les concernait. Dans les premiers jours, l'équipage montrait une grande curiosité ; bientôt ce ne fut plus que de l'intérêt. S'il arrivait quelque manœuvre qui pût procurer du mouvement ou de la confusion sur le pont, les jeunes aspirants accouraient, et, par un mouvement touchant, formaient un cercle autour de lui pour le préserver de toute injure. L'Empereur se retirait dans sa chambre de très bonne heure. Ce fut là sa vie de tous les jours.

« Arrivés à Sainte-Hélène, après deux ou trois jours de mouillage nous fûmes débarqués à la nuit dans James-Town⁴¹, espèce de village, de colonie ou de hameau composé de quelques maisons, parmi lesquelles la relâche annuelle de la flotte des Indes en a fait construire quelques-unes assez considérables, pour la commodité des voyageurs.

« Le lendemain matin, l'Empereur, conduit par l'amiral, fut voir, dans l'intérieur de l'île, la demeure qu'on lui destinait. Elle demandait des réparations absolues, qui ne pouvaient être prêtes de quelques jours. L'Empereur devait donc revenir à James-Town, où la chaleur était suffocante, insalubre, sans parler d'autres inconvénients plus graves encore, surtout celui d'une curiosité importune. Il préféra s'arrêter

41. Le nom complet était *City of James Town*. Le nom actuel est Jamestown et cette ville est la capitale des territoires britanniques d'outremer de Sainte-Hélène, Ascension et Tristan da Cunha. (JMS)

à trois ou quatre milles de la ville, et me fit venir le soir même : le peu d'espace de cette nouvelle demeure ne permettait d'admettre personne autre. C'était une espèce de guinguette, à cinquante pas de la maison du propriétaire, composée d'une seule pièce au rez-de-chaussée, de quelques pieds carrés. L'Empereur y fit dresser son lit de campagne, et dans cette seule pièce, il dut dormir, s'habiller, travailler, manger et se promener. Je couchais au-dessus dans une petite mansarde, où mon fils et moi avions à peine notre surface ; les valets de chambre de l'Empereur couchaient par terre en travers de sa porte. La famille du propriétaire, tout à fait honnête et bonne, était à cinquante pas. Il y avait deux petites demoiselles de treize et quatorze ans : ce sont elles sur lesquelles les papiers-nouvelles se sont trouvés si heureux de pouvoir s'égarer. L'Empereur y entra quelquefois les premiers jours.

Mais les qualités hospitalières du propriétaire y réunissant souvent des curieux, l'Empereur y renonça. Les autres officiers de sa suite, qui étaient demeurés à la ville, venaient auprès de lui le plus souvent qu'ils le pouvaient ; mais à cause des méprises ou de la confusion des consignes, c'était presque toujours au travers des mortifications et des peines. L'Empereur était très mal, plus mal encore que vous ne l'imaginerez, Monseigneur. On était obligé, les premiers jours, d'apporter son dîner de la ville. Plus tard on trouva moyen d'organiser une cuisine tant bien que mal. Il ne fut jamais possible de lui procurer un bain, bien que ce fût devenu pour lui un objet de première nécessité. Il était obligé de sortir de sa chambre pour qu'on pût la balayer et faire son lit. Nous nous promenions sur le sol rocailleux autour de la maison, ou dans une allée du voisinage, quand le soleil baissait, ou que le clair de lune nous le rendait praticable.

« Nous passâmes deux mois de la sorte, au bout desquels nous fûmes transportés à Longwood, que nous occupons en cet instant. Il avait fallu tout ce temps pour les premières réparations. La colonie s'y trouva toute réunie, à l'exception du grand-maréchal et de sa femme : le manque d'espace les força de demeurer à deux ou trois milles, dans une maison séparée.

« Longwood n'était, dans le principe, qu'une ferme de la compagnie ; elle avait été abandonnée au dernier sous-gouverneur, qui était venu à bout d'en faire une demeure de campagne. Les additions actuelles ont été faites avec une telle hâte, qu'elles n'offraient que des réduits fort insalubres, et elles sont si frêles, qu'au bout de l'année, la plupart se trouveront probablement hors de service.



Napoleon Bonaparte's Grecian Cottage.
Gravure parue dans la presse britannique en 1816.

« L'Empereur est très mal, et nous à peu près au bivouac. Pour votre parfaite connaissance, monseigneur, je joins ici le plan de l'établissement que mon fils avait tracé pour sa mère. N'ajoutez donc aucune foi au fameux palais de bois dont ont retenti tous les papiers

d'Angleterre. La pompe est pour l'Europe, la misère pour Sainte-Hélène. Il est bien vrai qu'il y a quelque temps, il est arrivé un grand nombre de madriers bruts ; mais comme il a été calculé qu'il faudrait de sept à huit ans pour accomplir leur emploi, que nous demeurerions tout ce temps au milieu des ouvriers, et que cela coûterait des sommes énormes, on y a renoncé. Ils pourrissent sur la plage.

« Ce n'est pas qu'il n'y ait dans l'île des demeures préférables à Longwood : *Plantation-House* surtout, la demeure des gouverneurs, est une bâtisse européenne avec un joli jardin, de l'ombrage et tous les agréments qu'on peut attendre ici. L'Empereur y eût été beaucoup plus convenablement, et l'on eût épargné de grandes dépenses. Mais le déplacement d'un gouverneur pour l'illustre proscrit eût été une mesure d'égards que les ministres anglais, nous a-t-on dit, se sont empressés d'interdire. Les dehors de Longwood sont vraiment misérables ; on ne saurait y rien faire venir, ou du moins cela demanderait des soins fort au-dessus de ceux dont nous sommes capables. Pour dire tout en un seul mot, c'est la partie déserte de l'île ; la nature en a repoussé constamment jusqu'ici la population et la culture ; l'eau y est très rare, il n'y a point d'ombre ; on n'y trouve que des bruyères marines, quelques arbrisseaux et des gommiers, espèce d'arbre bâtard et difforme, ne donnant ni feuilles, ni ombrage. On y est littéralement infesté de rats et de souris.

« Toutefois, le voyageur qui vient de traverser les mers, dont l'œil fatigué de la monotonie des vagues est tout prêt à admirer le premier sol qu'il rencontre, s'il grimpe, par un beau jour, sur notre plateau, dans l'étonnement des affreux rochers qui pointent autour de lui, et des abîmes creusés à ses pieds ; à l'aspect riant de la verdure sauvage qui dessine les gorges environnantes, il s'écrie que c'est fort beau. C'est souvent un de nos supplices. Mais, Monseigneur, pour celui

qui est condamné à cette habitude, c'est un vrai lieu de désolation. Il en est de même du climat, que ceux qui ne font que passer peuvent trouver doux et innocent. Sous le soleil dévorant du tropique, cette île est, la plupart du temps, couverte de nuages, et Longwood sujet à de fréquentes pluies ; d'où il suit que si le soleil paraît, on est brûlé, et que, quand il se cache, l'on demeure dans une affreuse et constante humidité. On a donc à souffrir presque tout à la fois du froid et du chaud, contraste destructeur qui produit des ravages effrayants sur la structure humaine. La saison, toujours la même, laisse l'année sans couleur ; c'est une monotonie qui affecte l'imagination, l'esprit et le corps ; il serait difficile de rendre la fadeur et l'ennui qu'elle engendre : c'est une peine de tous les jours, de tous les instants. C'est ce tourment physique qui, joint à toutes les peines morales dont on abreuve journellement l'Empereur, lui a fait dire en apprenant le sort funeste de Murat : « Les Calabrais se sont montrés moins barbares, plus généreux que les gens de Plymouth ! »

« En arrivant à Longwood, l'Empereur essaya de reprendre l'exercice du cheval : la prodigieuse activité de sa vie passée lui en rendait l'interruption dangereuse ; et vous savez peut-être, monseigneur, que Corvisart le lui recommandait comme nécessaire contre une incommodité dont il est menacé. On nous avait assigné des limites assez rétrécies que nous pouvions parcourir sans aucune surveillance étrangère. On connaît les prodigieuses et rapides courses auxquelles l'Empereur était habitué. Ici, le peu d'espace, la monotonie de l'endroit, la course toujours la même, qui réduisait cet exercice à une espèce de manège, le dégoûtèrent bientôt ; il y renonça tout à fait ; nos sollicitations et nos prières n'ont jamais pu venir à bout de le lui faire reprendre. « Je ne saurais tourner ainsi sur moi-même, disait-il ; quand j'ai un cheval entre les jambes, l'envie me prend de courir, et je ne puis la satisfaire : c'est un tourment que je dois m'épargner. »

« L'île a vingt-cinq ou trente milles de tour ; l'Empereur eût pu la parcourir sous la surveillance d'un officier anglais : il n'a jamais pu s'y soumettre. La couleur de l'habit ou la différence de nation n'est pas son objection ; car quand on a reçu le baptême du feu, disait-il, on est à ses yeux d'une même religion ; mais il ne voudrait sortir que pour se procurer une jouissance ; c'est le moment où il pourrait s'épancher avec nous ; un étranger le lui interdirait. Il voudrait se distraire de sa situation, et la présence de son geôlier la lui rappellerait sans cesse. Tout se calcule dans la vie, dit-il, tout se pèse ; or, le bien qu'en retirerait son corps demeurerait fort au-dessous du mal qu'éprouverait son esprit. Un instant, l'amiral Cockburn se prêta avec assez de grâce à lui faciliter ses excursions extérieures ; mais ce ne fut que l'arrangement d'un jour. Dès le lendemain, soit qu'il se repentît ou autrement, il fut prétendu qu'on ne s'était pas compris, et il n'en fut plus question.

« La grande occupation de l'Empereur est de lire dans sa chambre, ou de dicter à chacun de nous sur les principales époques de sa vie. Sainte-Hélène ne sera pas tout à fait perdue pour l'histoire ni pour la gloire française ; les campagnes d'Italie et l'expédition d'Égypte sont déjà assurées : ce sont des ouvrages dignes de leur sujet. Il n'appartenait qu'à celui qui avait accompli ces prodiges de les écrire dignement.

« L'Empereur a appris l'anglais, Monseigneur, et j'ai la gloire de l'enseignement. En moins de trente leçons, il a pu lire les papiers-nouvelles ; aujourd'hui, il parcourt tous les ouvrages.

« Tout ce qui concerne la vie animale se trouve ici de la plus mauvaise qualité, on manque même tout à fait. C'est mauvais : d'abord parce qu'à cette latitude et dans cette colonie, sa nature est telle ; ensuite parce que nous sommes pourvus à l'entreprise, par contrat, sans aucune autorité ni contrôle de notre part. Nous n'avons jamais pu

obtenir qu'on nous fournît les animaux vivants, on en devine la cause, non plus que d'être pourvus autrement qu'au jour la journée ; si bien qu'il est arrivé plus d'une fois de voir les heures de nos repas retardées, parce que les provisions n'étaient pas encore venues, et qu'on s'est trouvé quelquefois, dans le courant du jour, privé de boire et de manger, parce qu'on se trouvait précisément entre la ration consommée et la ration à venir. La viande est détestable ; le pain n'est pas le nôtre ; le vin fort souvent ne saurait se boire ; l'huile, sur laquelle l'Empereur est délicat, et qu'il aime, ne peut s'employer dans son état naturel ; il a été impossible de se procurer de la liqueur passable, et elle eût fait plaisir, etc. L'Empereur, qui a été si longtemps gâté sur tous ces objets à un tel point qu'on ne saurait le dire, et qu'il l'ignorait lui-même ; lui, pour qui ses jouissances ne sont que négatives, c'est-à-dire qu'il ne s'apercevrait pas si toutes ces choses étaient bonnes, est sensible néanmoins à ce qu'elles se trouvent si mauvaises. Il ne se plaint pas, il vivrait de la ration du soldat ; mais enfin il en souffre, et nous encore en souffrons pour lui bien davantage. Croirait-on jamais que l'autorité se soit opposée à ce que notre sollicitude attentive cherchât à lui procurer, à son insu, ces petites jouissances !

« L'Empereur n'a aucune distraction extérieure. Il ne reçoit plus ou à peu près : le nouveau gouvernement a mis aux visites de telles difficultés qu'elles équivalent à une interdiction. L'Empereur lui-même y a trouvé des inconvénients qui l'en ont éloigné : les voyageurs venaient employer auprès de nous les plus ardentes sollicitations pour obtenir l'honneur de lui être nommés, et rien de plus commun que de lire, cinq mois après dans les papiers anglais, les rapports les plus déplacés sous les noms mêmes de ceux qui nous avaient montré les expressions les plus vives, les formes les plus obséquieuses, la reconnaissance la plus exaltée. Une fois pour toutes, monseigneur, ne croyez aucun de ces papiers, ni aucune de leurs plates absurdités. Quand ces anecdotes

nous reviennent ici, elles sont la risée, l'indignation des Anglais qui nous entourent.

« Ils se plaignent que leurs lettres sont défigurées ; ils nous démontrent qu'aucun d'eux n'aurait pu écrire ces choses ; qu'elles ont dû être fabriquées à Londres ou recueillies de la bouche des domestiques des voyageurs qui passent. Monseigneur, l'Empereur, votre auguste frère, est toujours lui ; et nous qui avons le bonheur de l'entourer, nous apprenons par expérience ce dont on doutait proverbialement ; qu'un grand homme peut le demeurer et croître encore aux yeux de ceux qui le voient à nu, et ne le quittent ni nuit ni jour.

« L'Empereur dort fort peu : il se couche de bonne heure ; et comme il sait que je dors aussi très difficilement, il me fait appeler souvent pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'il s'endorme. Il se réveille assez régulièrement sur les trois heures ; on lui donne de la lumière, et il travaille jusqu'à six ou sept, qu'il se recouche pour essayer de dormir encore. À neuf heures on lui sert son déjeuner sur une petite table ronde ou espèce de guéridon près de son canapé. Il y fait appeler parfois l'un de nous ; puis il lit, travaille ou sommeille durant la grande chaleur du jour ; il nous dicte ensuite. Pendant longtemps il a eu l'habitude, vers les quatre heures, de faire une course en calèche, entouré de nous tous ; mais il vient de s'en dégoûter comme du cheval. Au lieu de cela, il se promène, jusqu'à ce que l'humidité le force de rentrer. S'il lui arrive de s'oublier au-delà de cinq heures, il est sûr d'être enrhumé du cerveau le soir, d'avoir une toux assez forte et de violents maux de dents. L'Empereur rentré dicte encore jusque vers huit heures, ou il passe au salon, et fait une partie d'échecs avant d'aller à table. Au dessert, les gens retirés, il nous lit lui-même quelques pièces de nos grands poètes ou quelque autre ouvrage choisi.

« Tels sont les petits détails de la vie de l'Empereur : heureux si, dans l'isolement de l'univers, il lui était permis de jouir en paix, au milieu de nos soins pieux et tendres, et dans l'entier oubli du monde, de quelques heures dérobées à ses peines ! mais depuis l'arrivée du nouveau gouverneur, il n'est pas de jour, d'heure, d'instant où il ne reçoive quelque nouvelle blessure : on dirait un aiguillon sans cesse occupé à réveiller les plaies dont un instant de sommeil aurait pu suspendre les douleurs.

« À notre arrivée dans la colonie, nous étions très mal ; mais nous tombions de si haut, qu'eussions-nous été très bien, nous n'aurions su encore que nous plaindre. Les Anglais généreux qui se trouvaient autour de nous, ceux qui passaient, jugeant la vérité de notre position, nous répétaient sans cesse, soit qu'ils voulussent nous consoler, soit qu'ils le prissent dans leur cœur : « Votre situation actuelle n'est que provisoire ; elle ne saurait durer de la sorte. La politique, à ce qu'on a cru, demandait à s'assurer de vos personnes ; mais le droit naturel, la générosité, l'honneur veulent qu'on vous entoure de toutes les indulgences possibles ; la partie pénible est accomplie. Des vaisseaux cernent la côte, des soldats bordent le rivage, des signaux peuvent vous tracer à chaque instant dans l'intérieur de l'île. Toutes les précautions de sûreté sont complètes. À présent les mesures de douceur vont se développer. On vous envoie un lieutenant-général pour gouverneur. Il a passé sa vie sur le continent, au quartier général ou à la cour des souverains : il y aura appris tout ce qu'on doit à Napoléon. Ce choix doit vous dire assez : on aura voulu un homme distingué, digne de sa haute mission, d'une élévation d'âme, d'une noblesse et d'une élégance de manières propres à la délicatesse de sa situation. Encore un peu de patience, et tout s'arrangera bientôt au mieux possible... » Il arriva enfin ce nouveau Messie... Mais, bon Dieu, Monseigneur ! le mot échappe ! on n'avait envoyé qu'un

gendarme, un exécuteur. À sa voix tout a pris l'aspect et les formes les plus sinistres. Les apparences d'égards, les formalités de bienséance ont disparu. Chaque jour depuis a été pour nous un jour d'aggravation de douleur et d'injure. Il a resserré nos limites, attenté à notre intérieur, interféré dans nos plus petits détails domestiques ; il a interdit tout rapport avec les habitants, éloigné la communication des officiers de sa propre nation ; il nous a entourés de fossés, ordonné des palissades, multiplié les soldats, encerclé des prisons dans des prisons ; il nous a environnés de terreur et mis au secret. L'Empereur ne se voit plus que dans un donjon. Il ne sort plus de sa chambre. Le peu d'audiences qu'il a accordées à cet officier ont été désagréables et pénibles. Il y a mis un terme, et est résolu de ne plus recevoir ce gouverneur. « J'avais à me plaindre de l'amiral, a-t-il dit, mais du moins il avait un cœur ; pour celui-ci, il n'a rien d'anglais, ce n'est qu'un mauvais sbire de Sicile. »

« Sir Hudson Lowe se rejeta de tous ces griefs, il est vrai, sur les instructions de ses ministres. Si sir Hudson Lowe est exact, ses instructions sont barbares. Pour nous, nous pouvons affirmer qu'il les exécute barbarement.

« L'Empereur ne saurait survivre longtemps à de pareils traitements. Toute la faculté le pense ainsi. Et que ne dira pas l'histoire ! Sir Hudson Lowe ne disconvient pas que sa vie ne soit en danger ; mais il répond froidement que ce sera sa faute, que c'est lui qui l'aura voulu. La dernière conversation de l'Empereur avec lui a été vive et remarquable. Ayant prétexté des communications importantes, l'Empereur s'en est laissé accoster dans sa promenade. C'était pour lui dire que les dépenses annuelles de l'établissement étant de vingt mille livres sterling, et le gouvernement n'en accordant que huit mille, il voulût bien lui remettre entre les mains les douze mille qui restaient de

déficit. L'Empereur, choqué, l'a prié de vouloir bien lui épargner ces objets ; et comme sir Hudson Lowe s'obstinait à vouloir les discuter, l'Empereur s'est emporté, et lui a dit : « De le délivrer de ces ignobles détails et de le laisser tranquille ; qu'il ne lui demandait rien ; que, quand il aurait faim, il irait s'asseoir à la gamelle de ces braves (en montrant de la main le camp du 53^e), lesquels ne repousseraient sûrement pas le plus vieux soldat de l'Europe. » Il en est résulté néanmoins que l'Empereur a été réduit à faire briser et vendre son argenterie pour fournir, mois à mois, à compléter le strict nécessaire ; et vous auriez été touché, Monseigneur, de la douleur et des larmes des gens à ce spectacle si éloigné de leurs idées.

« Vous, Monseigneur, qui connaissez l'abondance à laquelle l'Empereur était accoutumé, vous vous récrierez sans doute ; mais vous savez aussi le véritable prix qu'il attachait à toutes ces choses. Il s'indigne, et ne se plaint pas. Toutefois, s'être saisi par la fraude de ce grand homme, l'avoir séquestré violemment de ses moyens et de ses ressources, avoir soigneusement stipulé, avec les autres intéressés, qu'on prenait sur soi toutes les charges, afin de demeurer seul maître de sa personne, et puis venir marchander avec lui sa propre existence, l'appeler en paiement de ses propres besoins, il y a dans tout cet ensemble quelque chose de si choquant, qu'on manque d'expression pour le qualifier.

« Tout est ici du reste, d'un prix fou, bien que si mauvais. Je ne crois pas trop dire que de le porter à six ou sept fois ce que vous le payez en Italie, d'où il devient facile d'évaluer les huit mille livres sterling que les ministres anglais y consacrent. Aussi je n'hésite pas à affirmer que nos propriétaires de province, de 15 à 18 000 francs de rente, sont mieux logés, mieux meublés, mieux nourris que ne l'est l'Empereur.

« Avec la connaissance de nos maux, vous soupçonneriez peut-être, Monseigneur, qu'aigris par la douleur et les circonstances, nous sommes portés à nous plaindre toujours et de tout. Certes, nous serions excusables, peut-être. Toutefois, l'excès de nos maux ne nous a pas rendus assez injustes pour ne pas apercevoir et prendre de la reconnaissance pour l'intérêt et les attentions que nous ont témoignés quelques habitants et un bon nombre des officiers de la garnison. Nous avons distingué surtout la franchise des manières et la droiture de l'amiral Malcolm. Notre susceptibilité dans le malheur, et la délicatesse de sa situation officielle, nous ont seuls empêchés de lui témoigner, ainsi qu'à lady Malcolm, dont nous honorons le caractère, toute la sympathie qu'ils nous inspiraient. Cet amiral ayant recueilli dans la conversation de l'un de nous que nous étions sans ombrages, et que nous nous occupions de procurer à l'Empereur une tente où il pût passer quelques instants, il arriva qu'à quelques jours de là l'Empereur pût déjeuner sous une tente spacieuse, soudainement élevée par les matelots et avec les voiles de la frégate. C'était une galanterie européenne à laquelle nous n'étions plus faits ; nous avons dû y être sensibles. L'Empereur a joui et jouit encore de cette tente mais non sans mélange. Combien de fois, à l'approche d'un ennemi importun, il y a interrompu sa conversation et ses dictées, en s'écriant : « Rentrons dans nos tanières : on m'envie l'air que je respire. »

« Tout, jusqu'au plus petit détail, trahit le caractère et les dispositions personnelles de notre gardien. Il nous permet le papier-nouvelle qui nous maltraite davantage, et nous interdira celui qui s'exprime avec moins d'inimitié. Il retiendra les ouvrages qui nous seront favorables, comme n'étant pas venus par le canal des ministres, et s'empressera de nous envoyer de sa bibliothèque des libelles contre nous.

« Mais c'est surtout à ce que *sa propre et seule vérité* parvienne en Europe, que sir Hudson Lowe donne sa plus grande attention. Toutes ses inquiétudes et sa jalousie sont tournées à ce que rien de la nôtre ne puisse percer au-dehors. Il éloigne de nous les voyageurs ; il nous fait un crime de propager nos détails, de chercher à les faire connaître ; il m'a fait dire dernièrement que si je continuais à écrire à mes amis en Europe sur mon ton habituel, il m'ôterait d'auprès de l'Empereur, et me renverrait de Sainte-Hélène. J'écrivais la vérité, je ne pouvais écrire que nous étions heureux et bien traités. Sir Hudson Lowe se défierait-il de ses ministres, qui lisent mes lettres après lui ? Car autrement ils peuvent, au besoin, les supprimer à leur gré, après s'en être éclairés, s'ils en ont le désir. Quoi qu'il en soit, je ne me le suis pas fait dire deux fois ; je n'écrirai plus à ma famille ; me voilà mort pour elle. Cette présente relation même, monseigneur, vous était destinée par les propres mains du gouverneur : je suis réduit à attendre désormais une occasion clandestine. Vous y gagnerez, car vraisemblablement mon écrit ne vous fût pas parvenu. Quant à cette occasion clandestine, elle se trouvera sans doute tôt ou tard : quelque voyageur généreux, ami de la vérité, se chargera de ce papier étranger aux affaires politiques, mais important à l'honneur de son pays ; et il croira n'avoir rempli que le devoir d'un honnête homme et d'un bon citoyen.

« Sir H. Lowe outre sans cesse tout ce qui nous regarde et tout ce qui nous concerne. On a voulu s'assurer de nos personnes ; et il pense qu'il faut nous mettre au cachot. On a voulu nous isoler du monde politique ; il se croit tenu de nous enterrer tout vivants. On a pensé à surveiller notre correspondance contre toute trame ou complot ; il n'y voit que de nous faire oublier tout à fait et d'annihiler notre existence. Si telles sont ses instructions secrètes, les ministres s'éloignent de leur propre parole au parlement ; ils s'éloignent de l'opinion de leur pays, des vœux de tout ce qu'il y a de généreux en Europe, quelle

que soit d'ailleurs la différence d'opinions. Ils chargent leur administration d'un odieux inutile ; la vérité sera connue, et l'on s'indignera, se demandant qu'ont à faire de pareils traitements avec la sûreté du prisonnier. D'un autre côté, si tout cela n'était qu'un excès de zèle dans sir Hudson Lowe, cet excès de zèle condamne son cœur, avilit son caractère, déshonore sa mémoire.

« Quoi qu'il en soit, nous gémissons ici, en dépit du sens et des expressions de la législature anglaise, sous la tyrannie et l'arbitraire d'un seul homme ; d'un homme qui, depuis vingt ans, n'a eu d'autre occupation que d'enrégimenter et régir les malfaiteurs et transfuges de l'Italie ; d'un homme qui ne reconnaît point de limites à ses craintes ni à ses précautions, tant son cœur est endurci et son imagination effrayée. Cette affreuse situation est la funeste conséquence de nous trouver ainsi, au bout de la terre, dans les déserts de l'Océan. Combien de temps encore doit durer notre supplice ? Quand la vérité se frayera-t-elle un passage jusqu'au peuple d'Angleterre ? Quand son indignation viendra-t-elle à bout de redresser des excès qui le flétrissent ? Devons-nous périr sans secours sur notre affreux rocher ? Nous causons de grandes dépenses à la métropole, et nous ruinons cette misérable colonie. Elle maudit notre séjour, comme nous maudissons son existence. Et puis, à quoi bon tout cela ? L'Empereur disait assez gaiement, il y a peu de jours : « Bientôt nous ne vaudrons pas l'argent que nous coûtions, ni les soins que l'on se donne. » Et pourquoi les ministres ne nous rappelleraient-ils pas ? Notre retour prouverait leur force et fixerait leur caractère. On pourrait croire alors que notre exil passager aurait été la nécessité de la politique, et non l'ouvrage de la haine. Ils obtiendraient une grande économie, et se créeraient une véritable gloire. L'Empereur en est encore et demeure à jamais dans les mêmes intentions et les mêmes vœux que lorsqu'il vint librement et de bonne foi à bord du *Bellerophon*. Sa carrière

politique est terminée. Le repos sous la protection des lois positives est tout ce qu'il demande, tout ce qu'il veut. Le dépérissement de sa santé, les infirmités naissantes, le nombre de ses années, le dégoût des choses humaines, peut-être celui des hommes, le lui rendent plus désirable, plus nécessaire que jamais.

« Quant à nous, qui sommes autour de lui, quelque inique que demeurât notre captivité, il n'est plus aujourd'hui de cachot sur le sol de l'Angleterre qui ne fût un bienfait pour nous. Nous serions sous la main d'un pouvoir protecteur, nous échapperions à l'arbitraire d'un agent subalterne, nous respirerions l'atmosphère européenne ; et si nous venions à succomber, nos ossements reposeraient en terre chrétienne.

« Il y a quelques mois que les commissaires des pouvoirs alliés sont débarqués dans la colonie. Sir Hudson Lowe leur a signifié que leur mission y était purement passive ; qu'ils n'avaient ni autorité ni *interférence* sur ce qui s'y passait à notre égard. Après quoi, il a envoyé à Longwood le traité du 2 août, et requis l'admission de ces commissaires. L'Empereur les a refusés dans leur capacité politique, mais n'a montré aucune objection à les voir comme simples individus. Il a fait faire à sir Hudson Lowe, par M. de Montholon, une réponse officielle, foudroyante de logique et sublime de pensées. J'espère qu'avec le temps elle vous parviendra, en dépit de tous les efforts de sir Hudson Lowe pour la tenir secrète. Il serait difficile de vous peindre son inquiétude à cet égard ; elle m'a déjà valu des reproches personnels.

« Monseigneur, l'Empereur parle bien souvent de vous tous. Il a des portraits de la plupart autour de lui, dans sa chambre. Son petit réduit est devenu un sanctuaire de famille. Il a reçu votre lettre, celle

de Madame, du cardinal Fesch et de la princesse Pauline. Il lui en a coûté beaucoup d'imaginer que vos expressions de tendresse avaient subi l'inspection de toute la filière des agents qui nous surveillent. Il désire qu'on ne lui écrive plus à ce prix. Il a voulu, de son côté, écrire aux siens par l'intermédiaire du prince régent ; mais on lui a dit ici qu'on n'expédierait pas sa lettre, si elle n'était ouverte, ou qu'on en briserait le sceau. Il s'est abstenu, et nous, nous avons souri de voir que l'outrage qu'on prétendait lui faire se perdait dans celui dont on menaçait le prince régent.

« Pour nous, Monseigneur, qui sommes autour de l'Empereur, je vous ai beaucoup parlé de nos peines ; mais nous n'en connaissons plus à côté du bonheur de pouvoir lui témoigner notre dévouement. Nous ne souffrons qu'en lui. Nos privations, nos tourments personnels deviennent et sont pour nous les mérites et la joie des martyrs. Nous vivons à jamais dans les cœurs généreux. Des milliers envient notre situation sans doute ! Nous en sommes fiers, elle nous rend heureux.

« Daignez agréer l'hommage, etc.

« *Signé* : le comte de Las Cases. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Lundi 16 décembre 1816.

Mes vives inquiétudes. – Lettre de l'Empereur, vrai bonheur.

Plus de vingt jours s'étaient écoulés, et rien n'annonçait encore aucun changement à notre affreuse situation. La santé de mon fils continuait à présenter les symptômes les plus alarmants. La mienne

dépérissait visiblement par mes peines et mes anxiétés. Notre réclusion était si sévère que nous n'avions point encore appris un seul mot de Longwood ; j'ignorais tout à fait comment avait été interprétée ma malheureuse affaire, j'avais appris seulement que l'Empereur n'était pas sorti de sa chambre durant ces quinze ou dix-huit jours, qu'il y avait presque toujours mangé seul. Qu'on juge tout ce que ces circonstances durent me faire éprouver ! Évidemment l'Empereur avait été affecté, mais dans quel sens ? Ce doute, le dirai-je, était en moi un véritable tourment qui me rongeaient dans tous les instants depuis que j'avais quitté Longwood, car l'Empereur ignorait tout à fait la cause qui avait amené mon enlèvement : la fatalité l'avait fait ainsi. Qu'aurait-il pensé en entendant parler de mes lettres clandestines ? Quelles auraient été ses opinions, quel motif assignerait-il à ma dissimulation vis-à-vis de lui, moi qui d'habitude n'aurais pas fait un pas, ni hasardé une parole sans lui en faire part ? Je rapprochais ces torts, que je m'exagérais encore, de la bonté touchante de ses derniers moments. Quelques minutes avant d'en être arraché, il était avec moi plus gai, semblait mieux disposé encore que de coutume, et quelques instants plus tard il avait pu être amené à trouver quelque chose d'inexplicable dans ma conduite. Il s'était élevé peut-être en lui l'apparence ou le droit du reproche et des doutes. Cette idée m'affligeait plus que je ne pourrais le rendre, elle prenait visiblement sur ma santé. Heureusement le gouverneur vint lui-même me rendre à la vie. Il s'est présenté aujourd'hui vers la fin du jour. Il paraissait fort préoccupé de ce qu'il avait à me dire, et après un long préambule, auquel il m'était difficile de rien deviner, il a fini par m'apprendre qu'il avait dans ses mains une lettre que ma situation lui donnait le droit de me soustraire ; mais qu'il savait combien la main qui l'avait écrite m'était chère, quel prix j'attachais aux sentiments qu'elle m'exprimait ; qu'il allait donc me la montrer, malgré toutes les raisons personnelles qu'il aurait de ne pas le faire. C'était une lettre de l'Empereur. Mes larmes

coulèrent, elle était si touchante !... Eussé-je souffert pour lui mille morts, j'étais payé !

Quelque mal que nous ait fait sir Hudson Lowe, et quels qu'aient été ses motifs en cet instant, je lui dois une véritable reconnaissance pour le bonheur qu'il me donna : et quand je m'y arrête, je suis tenté de me reprocher bien des détails, certaines imputations ; mais je le devais à la vérité et à de hautes considérations. Je me montrais si ému, qu'il sembla y devenir sensible, et lui ayant demandé de me laisser prendre copie de ce qui m'était strictement personnel, il y consentit. Mon fils le transcrivit à la hâte, tant nous redoutions qu'il ne se ravi-sât ; et quand il fut parti, nous le recopiâmes de plusieurs manières et en plusieurs endroits ; nous l'apprîmes par cœur, tant nous craignons que les réflexions de la nuit ne portassent sir Hudson Lowe à se repentir. En effet, quand il reparut le lendemain, il m'exprima des regrets à cet égard, et je ne balançai pas à lui offrir de rendre la copie, l'assurant que ma reconnaissance n'en serait pas diminuée ; nous nous étions ménagé les moyens d'être facilement généreux. Soit qu'il le jugeât ainsi, soit continuation de procédés de sa part, il n'en fit rien. Voici cette lettre dont l'original fut retenu par lui, auquel il me promit sur sa parole de faire suivre les mêmes destinées que le reste de mes papiers, et que néanmoins j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir lorsque le gouvernement anglais, après la mort de Napoléon, n'a pas cru pouvoir se dispenser de me restituer mon journal. Je vais transcrire ici les seules portions de la lettre que sir Hudson Lowe me permit de copier alors, et telles qu'elles ont été rendues publiques à mon arrivée en Europe ; ce qu'il retint est ici mis en note au bas des pages : leur ensemble reproduira tout l'original.

« Mon cher comte de Las Cases, mon cœur sent vivement ce que vous éprouvez. Arraché, il y a quinze jours, d'auprès de moi, vous

êtes enfermé, depuis cette époque, au secret, sans que j'aie pu recevoir ni vous donner aucunes nouvelles ; sans que vous ayez communiqué avec qui que ce soit, Français ou Anglais ; privé même d'un domestique de votre choix.

« Votre conduite à Sainte-Hélène a été comme votre vie, honorable et sans reproche : j'aime à vous le dire.

« Votre lettre à une de vos amies de Londres n'a rien de répréhensible, vous y épanchez votre cœur dans le sein de l'amitié.

N. B. (Manquait ici une moitié de la lettre)

« Cette lettre est pareille à huit ou dix autres que vous avez écrites à la même personne et que vous avez envoyées décachetées. Le commandant de ce pays ayant eu l'indélicatesse d'épier les expressions que vous confiez à l'amitié, vous en a fait des reproches dernièrement ; vous a menacé de vous renvoyer de l'île, si vos lettres contenaient davantage des plaintes contre lui. Il a par là violé le premier devoir de sa place, le premier article de ses instructions et le premier sentiment de l'honneur ; il vous a ainsi autorisé à chercher les moyens de faire arriver vos épanchements dans le sein de vos amis, et de leur faire connaître la conduite coupable de ce commandant. Mais vous avez été bien simple, votre confiance a été bien facile à surprendre !!!

« On attendait un prétexte de se saisir de vos papiers ; mais votre lettre à votre amie de Londres n'a pu autoriser une descente de police chez vous, puisqu'elle ne contient aucune trame ni aucun mystère, qu'elle n'est que l'expression d'un cœur noble et franc. La conduite illégale, précipitée qu'on a tenue à cette occasion porte le cachet d'une haine personnelle bien basse.

« Dans les pays moins civilisés, les exilés, les prisonniers, même les criminels sont sous la protection des lois et des magistrats ; ceux qui sont préposés à leur garde ont des chefs, dans l'ordre administratif et judiciaire, qui les surveillent. Sur ce rocher, l'homme qui fait les règlements les plus absurdes, les exécute avec violence, et transgresse toutes les lois : personne ne contient les écarts de ses passions.

« Le prince régent ne pourra jamais être instruit de la conduite que l'on tient en son nom : on s'est refusé à lui faire passer mes lettres, on a renvoyé, avec emportement, les plaintes qu'adressait le comte Montholon ; et depuis on a fait connaître au comte Bertrand qu'on ne recevrait aucune lettre, si elles étaient libellées comme elles l'avaient été jusqu'à cette heure.

« On environne Longwood d'un mystère qu'on voudrait rendre impénétrable, pour cacher une conduite criminelle, et qui laisse supposer de plus criminelles intentions !!!

« Par des bruits répandus avec astuce, on voudrait donner le change aux officiers, aux voyageurs, aux habitants, et même aux agents que l'on dit que l'Autriche et la Russie entretiennent en ce pays. Sans doute que l'on trompe de même le gouvernement anglais par des récits adroits et mensongers.

« On a saisi vos papiers, parmi lesquels on savait qu'il y en avait qui m'appartenaient, sans aucune formalité, à côté de ma chambre, avec un éclat et une joie féroce. J'en fus prévenu peu de moments après ; je mis la tête à la fenêtre, et je vis qu'on vous enlevait. Un nombreux état-major caracolait autour de la maison ; il me parut voir des habitants de la mer du Sud danser autour du prisonnier qu'ils allaient dévorer. »

« Votre société m'était nécessaire. Seul, vous lisez, vous parlez et entendez l'anglais. Combien vous avez passé de nuits pendant mes maladies ! Cependant, je vous engage, et au besoin vous ordonne de requérir le commandant de ce pays de vous renvoyer sur le continent : il ne peut point s'y refuser, puisqu'il n'a action sur vous que par l'acte volontaire que vous avez signé. Ce sera pour moi une grande consolation que de vous savoir en chemin pour de plus fortunés pays.

« Arrivé en Europe, soit que vous alliez en Angleterre ou que vous retourniez dans la patrie, oubliez le souvenir des maux qu'on vous a fait souffrir ; vantez-vous de la fidélité que vous m'avez montrée, et de toute l'affection que je vous porte.

« Si vous voyez un jour ma femme et mon fils, embrassez-les ; depuis deux ans je n'en ai aucunes nouvelles directes ou indirectes.

(Manquaient ici trois ou quatre lignes⁴².)

« Toutefois consolez-vous et consolez mes amis. Mon corps se trouve, il est vrai, au pouvoir de la haine de mes ennemis ; ils n'oublient rien de ce qui peut assouvir leur vengeance, ils me tuent à coups d'épingle : mais la Providence est trop juste pour qu'elle permette que cela se prolonge longtemps encore. L'insalubrité de ce climat dévorant, le manque de tout ce qui entretient la vie, mettront, je le sens, un terme prompt à cette existence.

(Manquaient ici quatre ou cinq lignes⁴³.)

« Comme tout porte à penser qu'on ne vous permettra pas de venir me voir avant votre départ, recevez mes embrassements, l'assurance de mon estime et de mon amitié : soyez heureux !

« *Votre dévoué* : Napoléon. »

« Longwood, le 11 décembre 1816.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

42. « Il y a dans ce pays, depuis six mois, un botaniste allemand qui les a vus dans le jardin de Schœnbrunn, quelques mois avant son départ. Les barbares ont empêché soigneusement qu'il ne vînt me donner de leurs nouvelles » (LC)

43. « Dont les derniers moments seront un acte d'opprobre pour le caractère anglais ; et l'Europe signalera un jour avec horreur cet homme astucieux et méchant : les vrais Anglais le désavoueront pour Breton. » (LC)

Mardi 17 au jeudi 19 décembre 1816.

Sur la lettre de l'Empereur. — Réflexions. — Détails. — Nouvelles difficultés de sir Hudson Lowe.

La lettre de l'Empereur était pour moi un véritable bonheur, j'y revenais sans cesse ; elle détruisait mes inquiétudes, raffermissait mes pensées ; elle me rendait heureux. Je la relisais soigneusement ; j'en pesais toutes les paroles ; je me plaisais, d'après la connaissance que j'avais de l'Empereur, à imaginer comment elle avait été amenée ; je voyais son inquiétude sur ce qui pouvait avoir produit mon enlèvement, sa surprise d'entendre parler de correspondance clandestine ; je le suivais dans sa manière habituelle de considérer une affaire sous toutes ses faces ; j'apercevais sa sagacité se fixer précisément sur ce qui avait eu lieu, et se déterminer alors à m'écrire en conséquence ; et je devinais si juste en toutes ces choses, que j'ai appris depuis, qu'après quelque délai, il m'avait écrit sans savoir en effet nullement quelles pouvaient être les pièces qui m'avaient fait arrêter.

Et quel prix je devais mettre à cette lettre ! moi qui lui avais entendu dire si souvent qu'il n'écrirait pas à sa femme, à sa mère, à ses frères, puisqu'il ne le pouvait sans que ses lettres fussent ouvertes et lues par ses geôliers. Or, ici ma lettre avait été ouverte, et de son consentement et de ses propres mains ; car, après avoir été expédiée à sir Hudson Lowe par l'officier de garde, elle avait été renvoyée par sir Hudson Lowe avec cette observation qu'elle ne pouvait être remise qu'après qu'il l'aurait lue, et s'il le jugeait convenable. On la reporta donc à l'Empereur : il était étendu sur son canapé quand elle lui fut remise avec cette nouvelle difficulté ; alors, allongeant la main au-dessus de sa tête, sans prononcer une seule parole, il la saisit, brisa le cachet, et la rendit immédiatement, sans avoir aperçu la figure de celui qui la lui avait présentée.

Autre prix à mes yeux : cette lettre portait la signature pleine et entière de l'Empereur, et je savais combien il y répugnait dans ces circonstances nouvelles ; c'était la première, je crois, qu'il ait donnée dans l'île, et il est aisé de voir, à l'original, que ce n'est pas sans hésitation, et qu'il a dû lui en coûter ; car il se contente d'abord d'écrire de sa main la simple date : *Longwood, le 11 décembre 1816*, terminant avec son paraphe accoutumé ; puis on voit qu'il se ravise, ne jugeant pas la chose suffisante, et ajoute plus loin : *Votre dévoué : Napoléon*, renouvelant son paraphe. Le tout porte les traces évidentes d'une grande contrariété⁴⁴.

Mais la plus grande satisfaction intérieure que me procura cette lettre de l'Empereur fut la joie de l'avoir deviné dans ce que j'avais à faire. « Je vous *engage*, et au besoin vous *ordonne* de quitter cette île », me disait-il ; or, l'on a vu qu'au secret, isolé de tous, n'ayant d'autre conseil que moi-même, c'était précisément le parti que j'avais pris dès les premiers jours de ma réclusion. Je ne saurais plus être aujourd'hui, m'étais-je dit, d'une grande consolation pour l'Empereur ; mais peut-être qu'à présent je pourrai lui être utile au loin ; j'irai en Angleterre, j'aborderai les ministres ; je ne saurais leur être suspect de préméditation ; j'ai été enlevé comme de mort subite : tout ce que je leur dirai ne viendra évidemment que de moi et de mon cœur. Je leur peindrai la vérité ; ils seront touchés des maux que je leur ferai connaître, ils amélioreront le sort de l'illustre proscrit et je viendrai porter moi-même à ses pieds les consolations que mon seul zèle aura acquises.

44. Cette lettre est écrite par un des gens de l'Empereur ; mais lui-même en a marqué, de sa propre main, la ponctuation ; et je ferai observer, en passant, à l'appui de la singularité que j'ai fait remarquer, que lui, qui, quand il écrivait, ne mettait pas un mot d'orthographe, se trouve en avoir corrigé ici de légères imperfections. (LC)

Je renouvelai donc avec instance mes prières et mes sommations. Ce qui m'y portait encore davantage en ce moment était une nouvelle crise de mon fils, qui l'avait laissé près d'une demi-heure sans connaissance, et sans autre secours que mes soins et mon inexpérience. Qu'on juge de mon état et de ma douleur, je n'étais guère moi-même en meilleure situation. J'écrivis au gouverneur : « Vous me mettez au désespoir ; de quelle responsabilité vous vous chargez dans mon cœur ! Vous êtes père, puissent un jour de semblables alarmes ne pas trop vous rappeler mes impuissantes sollicitations d'aujourd'hui ! » Il est sûr qu'en nous gardant il nous conduisait au tombeau, et j'avais peine à comprendre comment il se plaisait à compliquer ainsi les affaires et pourquoi il ne préférerait pas nous laisser aller mourir ailleurs.

Sir Hudson Lowe est arrivé le même jour, amené, m'a-t-il dit, par mon billet au sujet de mon fils ; il avait fait mander le docteur Baxter, qui le suivit de près.

Dans une fort longue conversation j'ai pu démêler que sir Hudson Lowe était aujourd'hui fort préoccupé de quelque but secret à mon égard. Nous nous sommes sondés réciproquement sur plusieurs points ; il a fini par établir d'abord n'avoir pu me renvoyer en Angleterre, l'Empereur ayant réclamé mon journal, me disait-il, comme écrit par son ordre, tandis que moi j'exigeais, de mon côté, que cette pièce m'accompagnât en Angleterre ; raisonnement, de sa part, tout à fait d'une astucieuse absurdité ; puis, comme frappé d'un trait de lumière et d'un éclair de condescendance, il en est arrivé à me dire que, si je voulais retourner à Longwood, il s'y prêterait volontiers. J'en tressaillis... Néanmoins, me rappelant la lettre et les paroles significatives de l'Empereur, je répondis que c'était, quant à présent, tout à fait contre mon intention ; mais qu'au seul désir

connu de l'Empereur, ma résolution changerait aussitôt. À cela il m'a dit qu'il avait des raisons de croire que l'Empereur le désirerait, et il se montrait fort préoccupé ; il avait évidemment quelque intention nouvelle à mon sujet, mais je ne la devinais pas. Lui ayant fait observer qu'il me faudrait écrire à Longwood, pour connaître ce désir de l'Empereur, il ne s'y refusait pas précisément ; mais il s'exprimait de la manière la plus entortillée. Enfin il me quitta, du moins je le crus, et je le supposais déjà bien loin ; mais il était demeuré ; il avait conféré tout ce temps à l'écart avec son officier de confiance, et est rentré pour me dire qu'après avoir réfléchi, il trouvait bon que j'écrivisse au grand-maréchal, touchant mon retour ; mais qu'il demeurait certain que ce serait la manière dont je présenterais mes idées qui porterait l'Empereur à exprimer son désir ou non. Cela n'était pas douteux et j'en ai ri. Au surplus, voulant constater les points les plus importants de notre conversation, et dans l'espoir d'avancer vers un dénouement, je lui adressai, aussitôt après son départ, la lettre suivante :

« M. le Gouverneur, il m'est revenu à l'esprit que dans votre visite, me parlant des embarras qui avaient gêné votre détermination à mon sujet, vous avez dit qu'une des difficultés qui vous empêcheraient de m'envoyer en Europe serait que mon Journal, que je réclamais qu'il m'y suivît, avait été réclamé en même temps à Longwood ; double circonstance, disiez-vous, à laquelle il vous était impossible de satisfaire. Sans doute, monsieur, que vous avez eu dans votre sagesse de puissants motifs pour laisser subsister cette difficulté qu'il vous eût été si facile de détruire. Tout vœu, tout mot de Longwood, est ma loi suprême : j'eusse renoncé à mes papiers dès que vous me l'eussiez fait connaître, comme aussi on s'y serait peut-être désisté dès que vous auriez donné connaissance de ma résolution. Dans tous les cas je regarderai comme une obligeance de votre part, que vous voulussiez bien y faire parvenir mes dispositions à ce sujet, comme une marque

de mon profond et éternel respect, et prévenir toute difficulté ultérieure à cet égard. Du reste, plus je vais, et plus je m'étonne de ce qu'une affaire aussi simple et d'aussi peu d'importance que la mienne s'entoure de tant de bruit et de complication. Cela ne servira qu'à propager et à donner plus d'apparence à l'idée que mes deux lettres clandestines n'ont été que le prétexte, et mes autres papiers le véritable motif ; et ce qui gênera surtout toujours votre position morale dans cette affaire, c'est le grand intérêt qu'on vous supposera à retenir mon journal, dont une portion vous est personnelle. En ne m'envoyant pas en Angleterre, vous confirmez la crainte qu'on vous suppose, que rien d'ici ne transpire dans votre pays. Vous deviez remercier le ciel de l'occasion que je vous donnais de montrer solennellement le contraire à tous les yeux. Je vous avais présenté des moyens qui obviaient à tout. Mais, au demeurant, ceci n'est que moral et du ressort de l'opinion ; ce qui serait plus positif, comme du ressort direct des lois, c'est que vous gardassiez au secret, plusieurs mois, jusqu'au retour des réponses d'Angleterre, quelqu'un qui, s'étant retiré de la sujétion volontaire où il s'était placé vis-à-vis de vous, et vous ayant demandé authentiquement de s'éloigner de cette île, s'était réduit à ce dilemme si simple :

« Vous exercez sur moi un *acte arbitraire*. Je vous somme d'observer les lois. Si je ne suis pas coupable, renvoyez-moi. Si je le suis, livrez-moi aux tribunaux ; faites-moi juger. Mais vous avez des papiers, dites-vous : si ces papiers sont étrangers à mon affaire, rendez-les-moi ; s'ils en font partie, adressez-les à mes juges, et moi avec eux. Mais ces papiers sont réclamés aussi par une autre personne, dites-vous encore. J'y renonce, dès que vous me ferez parvenir son vœu ; ou peut-être cette personne se désistera-t-elle, si vous lui faites connaître le mien. Voilà la question toute nue. Au surplus, le grand objet de ma lettre est que vous vouliez bien faire parvenir à Longwood une

nouvelle preuve de mon respect à cet égard. Quant à y écrire moi-même au sujet de la faveur que vous m'avez fait entrevoir, la faculté d'y revenir, j'attendrai que j'aie l'honneur de vous revoir avant de m'y déterminer. J'ai l'honneur, etc. »

Fin du Tome XIV.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Cet ouvrage est composé par

Leo'n Co

pour

herodote.net